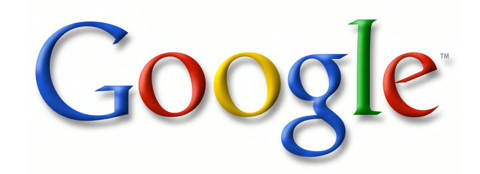
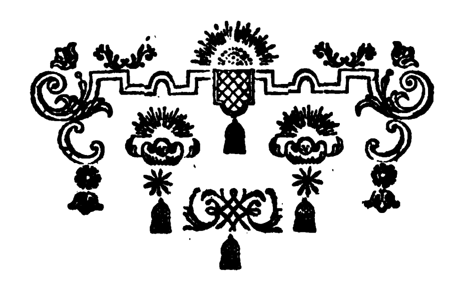




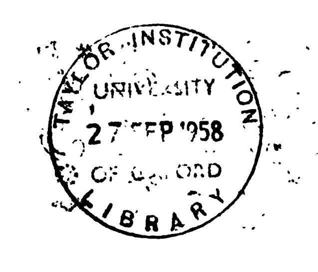

UNS. 105 i. 26
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

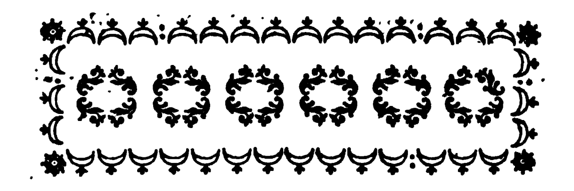
LA PHYSIQUE DE L'HISTOIRE, OU

Considérations générales sur les Principes élémentaires du temperament & du Caractère naturel des Peuples.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLXV.


TAYLOR INSTITUTION
27 SEP 1958
LIBRARY



AVERTISSEMENT.

UN Chapitre de l'excellente Méthode pour étudier l'Hiſtoire, par *Jean Bodin* (*), m'a fait naître l'i-

(*) BODIN, natif d'Angers, fut un des plus habiles hommes de France au ſeizieme Siécle. Parmi le grand nombre d'Ecrits qu'il a publiés, ſa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire* & ſa *République*, lui ont mérité, de toutes parts, les éloges les plus flateurs. Le premier de ces Ouvrages, le chef d'œvre le plus accompli dans ſon genre, eſt de nature à intimider quiconque entreprendroit trop légérement d'écrire ſur l'Hiſtoire. Le ſecond, qui eſt compoſé pour l'inſtruction des vrais Politiques, eſt capable de confondre la préſomption téméraire de cette multitude de faux Sages qui s'arrogent le droit de donner des Leçons ſur cet Art ſi néceſſaire, ſi difficile & trop dangereux. *Bodin* eut des Rivaux. Son ſavoir éminent les fit éclore. Bodin eut beaucoup d'ennemis. Les Paradoxes de toutes les couleurs qu'il ôſa avancer & ſoutenir, les lui ſuſciterent. Jaloux du titre glorieux de Philoſophe, on ne le lui a point

dée de cet Ouvrage, & m'en a fourni les matériaux les plus considérables.

Ce n'est point un Livre de démonstrations que je prétends donner au Public. Cet avantage est réservé aux Sophistes & aux Dialecticiens modernes. Rappeller l'homme à une connoissance plus exacte de ses facultés naturelles, pour lui faciliter le moyen de juger plus sainement de l'énergie de sa propre intelligence; apprécier la Physique de ses sentimens; calculer les degrés de leur influence sur ses affections morales; comparer la vertu des causes originelles qui agissent diversement sous les différentes Zônes avec la force des Puissan-

---

accordé. L'abus qu'il a fait des Loix, du Scepticisme a répandu les nuages les plus épais sur la droiture de ses propres sentimens. *Bayle*, dans son Dictionnaire, a recueilli avec soin ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de cet homme qui s'est acquis plus de célébrité, que d'estime.

Bodin n'est pas le seul Ecrivain distingué qu'ait produit la ville d'Angers. L'Amour & le goût des bonnes Lettres, qui se perpétuent dans son Académie, nous fait attendre aujourd'hui, avec une juste impatience, l'Histoire des louables travaux des Membres qui la composent. L'intérêt que je prends à la gloire du Maine, ma Patrie, ajoute encore sur ce point à la vivacité de mes desirs.

ces acquises qui résistent ; remonter par cette théorie de la combinaison inégale des Elémens dans les lieux opposés à la preuve générale des récits historiques ; l'élever ensuite par un doux essor jusqu'au principe éternel qui a tout créé, tout ordonné pour la gloire de ses œuvres, & pour la sienne propre ; lui apprendre enfin à ne point confondre les Loix que le doigt de *Dieu* a écrites avec celles que des mains mortelles ont tracées : c'est à quoi j'ambitionne d'étendre mes foibles recherches. Si j'ai atteint la vraisemblance, je n'ai pas lieu de me plaindre. Si j'ai constaté une seule vérité incertaine, je m'estimerai heureux. Exempt de prétentions & peut-être de préjugés, je hazarde de dire aux autres ce que je me suis dit à moi-même. Au reste, *nec mihi, si aliter sentias, molestum.*

. . . . Le grand Jupiter même,
Soit qu'il donne aux Mortels la pluie ou le beau tems,
Ne peut les rendre tous contens.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

LA PHYSIQUE

DE

L'HISTOIRE,

Ou Considérations générales sur les Principes élémentaires du temperamment & du caractère naturel des Peuples.

CHAPITRE PREMIER.

Des Climats dans le rapport qu'ils ont avec l'Histoire.

Si ceux qui ont écrit les Annales des Peuples eussent été plus fideles à rechercher le vrai, la critique savante s'occuperoit moins du soin d'apprécier la valeur relative de leurs témoignages. Mais puisqu'il est reconnu que l'ignorance & la mauvaise foi ont introduit, dans la plûpart de leurs compositions, tant de variétés, tant de contradictions même, n'est-il pas raisonnable de recourir au seul expédient qui semble nous rester encore pour par-

venir à cette belle vérité qui nous a été trop longtems cachée ? Une connoiſſance générale de la nature des principaux climats qu'ont habité les Nations les plus fameuſes, eſt un moyen également sûr & facile de diſcerner au moins les erreurs fondamentales de l'Hiſtoire.

Plus d'un Ecrivain a entrevu l'utilité de ce deſſein. On ſait que *Diodore*, *Volaterran*, *Cœlius*, *Sabellicus* & *Boëmus*, en ont, en quelque ſorte, tenté l'exécution. Si ces Auteurs n'ont pas rempli tout leur objet, c'eſt pour n'avoir pas aſſez étendu leur plan, & pour s'être bornés, dans le cours de leurs examens, à l'étude du Code religieux, des Loix civiles & des Inſtituts particuliers. Comme le ſort de ces établiſſemens eſt d'ordinaire aſſujetti à la viciſſitude irréguliere de mille révolutions, puiſqu'ils dépendent ſur-tout de la volonté & des mœurs privées des Souverains, on conçoit qu'il y a de la témérité à ſtatuer de grands principes ſur des rapports de convenance qui ſont auſſi muables & auſſi peu uniformes.

Il n'en eſt pas de même des climats : leur qualité naturelle n'eſt point ſoumiſe à la variation des tems. Quoique les habitudes gé-

nérales de l'homme puissent changer quelquefois, il est certain que l'instabilité, ce vice destructeur, n'étend son empire, ni sur le ciel qui le domine, ni sur le sol qui le soutient. C'est avec peine que l'on corrige les influences de ces causes premieres. C'est, au contraire, avec une facilité singuliere qu'on obéit aux impressions qu'elles nous font ressentir.

Si les anciens Philosophes ont peu écrit sur cette matiere, il est raisonnable d'en accuser le désordre affreux qui regnoit dans leur géographie, & le défaut de communication entre les étrangers. Combien ne connoissons-nous point de vastes pays, dont ils ignoroient jusqu'à l'existence? Combien de Peuples, que nous regardons maintenant comme nos freres, qu'ils croyoient à peine devoir mettre au rang des hommes.

Il nous paroît essentiel, afin de prévenir toute fausse interprétation, d'établir un principe incontestable, en désavouant une erreur criminelle. Quoique les propriétés du sol, la position du pays, la qualité du climat, la diversité de nourriture, impriment de certains penchans & des inclinations particulieres aux différens Peuples, on doit convenir que les

causes surnaturelles, les loix de la religion & les règlemens humains, prêtent assez souvent des forces plus que suffisantes pour les surmonter, ou pour les perfectionner. Ainsi, c'est contre la vérité que *Gallien* & *Polybe* prétendent que la disposition des ames suit nécessairement la différente température de l'air qui environne les corps. Pourquoi se sert-on, avec avantage, de Loix contraires pour gouverner les diverses Nations, demande *Platon?* C'est, dit-il, parce que tel pays forme les hommes meilleurs, & tel autre les rend plus imparfaits. Ceux-ci boivent de l'eau douce, ceux-là en boivent d'amere. Les uns prennent une nourriture légere, les autres ne consomment des alimens que d'une forte digestion. Les premiers auront une humeur agréable & facile; les derniers, par la raison contraire, seront enclins à la colere, & toujours prêts à commettre des actes de férocité.

Le Philosophe *Anacharsis*, l'honneur des anciens Scythes, parmi lesquels il prit naissance, est plus retenu dans ses conséquences. S'il soutient que la température de l'atmosphère influe considérablement sur la maniere d'exister de nos ames; il est très-éloigné de

penser qu'elle leur impose le joug d'une dure néceſſité. La raiſon, éclairée par le flambeau de l'expérience, ne peut manquer de confirmer le ſentiment de cet illuſtre Sage.

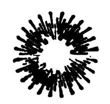
Comme la plûpart des vérités ne deviennent ſenſibles & lumineuſes qu'autant qu'elles ſont préſentées dans leur ordre progreſſif, il eſt néceſſaire de commencer par établir des principes généraux qui conduiſent à des corrolaires plus ou moins éloignés pour deſcendre enſuite à l'examen des cas particuliers. Ainſi, après quelques réflexions préliminaires, nous entreprendrons d'expliquer d'abord quelle eſt la nature des Peuples qui habitent les terres polaires. De-là nous tournerons nos regards vers les Nations Orientales & Occidentales. Nous ne négligerons point encore de parcourir les lieux particuliers, & nous indiquerons en quoi conſiſte cette étrange diverſité qui ſe trouve originairement entre les hommes de la montagne & les hommes de la plaine, entre les hommes qui vivent dans une plage venteuſe, & les hommes qui reſpirent un air calme & ſerein.

Que la nature ait diverſement partagé les Peuples du Midi & ceux du Nord, c'eſt une

vérité reconnue dans tous les tems, & par tous les Hiſtoriens. Si d'une part les Septentrionaux ont communément une complexion plus vigoureuſe & plus robuſte que n'eſt celle des hommes qui habitent les climats brûlans de la Zône torride, il eſt manifeſte, d'un autre côté, que les corps plus foibles & plus petits des Méridionaux, contiennent ordinairement des ames qui décelent plus de pénétration, plus de grandeur, plus d'activité.

Mais, quel Obſervateur oſera preſcrire, pour rendre une raiſon sûre de ces différences, où commencent & où finiſſent préciſément les influences de ces climats contraires? Comment prétendre diſcerner avec juſteſſe la progreſſion preſqu'infinie des nuances qui viennent ſe confondre entr'elles, reſpectivement à leur moindre ou à leur plus grande proximité des Régions Orientales & Occidentales? Ici, *Hipocrates* aſſûre qu'au Septentrion, proprement dit, les hommes doivent être maigres, d'une petite taille & d'un caractère farouche. Là, nous liſons dans la Phyſique d'*Ariſtote*, que les Peuples ſont néceſſairement barbares, qui naiſſent ſous un ciel où les chaleurs ſont trop exceſſives.

Quel moyen de concilier des ſentimens qui ſont ſi oppoſés ſuivant les apparences ? Le froid & le chaud ont-ils quelquefois la même vertu ? Les glaces du Pôle arctique feroient-elles ſur les tempérammens les mêmes impreſſions que la ſéchereſſe brûlante des terres auſtrales? Ce ſont ces contrariétés, qu'il n'appartient qu'au Scrutateur de la Nature de faire diſparoître, qui ont répandu la plus grande confuſion dans l'Hiſtoire, & ſuſcité les difficultés les plus embarraſſantes dans les eſprits aſſez courageux pour s'appliquer à l'étude rare & ſublime de l'eſpece humaine. Il eſt à propos, avant de tenter quelque ſuccès, de diviſer la Sphere en ligne parallele, & de partager chaque Hémiſphere en quatre parties égales.



CHAPITRE II.

Division de la Sphere, relativement à notre sujet.

SANS avoir égard aux conteſtations qui ſe ſont élevées entre les Aſtronomes & les Géographes, nous placerons le point du Midi dans le cercle de l'Equateur, le point du Septentrion au ſommet du Pôle, ceux de l'Orient & du Couchant, l'un dans les iſles Molucques, & l'autre dans celles du Cap Verd.

Certain Erudit, plus attaché aux opinions anciennes, que judicieux Scrutateur des motifs qui le captivent, pourra peut-être objecter, contre cette diviſion, que ni *Ptolomée*, ni *Strabon*, ne l'ont reçue dans leurs Ecrits. L'un & l'autre, il eſt vrai, ont placé les Indes à l'Orient, le pays des Celtes au Couchant, les Scythes au Nord, & les Ethiopiens au Midi. Trop de raiſons démontrent l'erreur de ces célebres Géographes. Combien d'excellens Obſervateurs modernes, qui refuſent

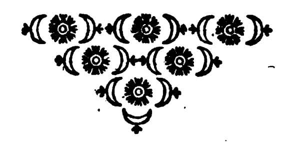
même de reconnoître qu'il y ait une différence réelle entre le climat Oriental & celui de l'Occident ? Ce doute eſt-il fondé ?

Il ſuffit, pour l'éclairciſſement de la queſtion préſente, de placer, dans l'Amérique, le point central, ſoit de l'Orient, ſoit du Couchant. On ſait que des eſpaces immenſes ſéparent cette vaſte région des contrées de l'Inde & de l'Afrique. A l'égard du Nord & du Midi, c'eſt le cercle de l'Equateur qui les diviſe. Ainſi les quarante-cinq degrès qui s'étendent en-deçà & au-delà du Pôle arctique, appartiennent au Septentrion, & le reſte, par conſéquent, doit être eſtimé climat méridional.

Les premiers Ecrivains, ſi l'on en excepte *Poſſidonius* & *Avicennes*, ont cru unanimément que les tropiques d'une part, & les cercles polaires de l'autre, étoient les limites que la nature bienfaiſante avoit preſcrites aux hommes pour leur habitation. L'idée qu'ils ſe formoient de la température des régions extrêmes, ne leur permettoit pas de préſumer qu'aucun animal pût y reſpirer avec quelque liberté. Quelle apparence, diſoient-ils, que la conſtitution ſi fragile de l'homme puiſſe

résister aux impressions funestes des glaces éternelles qui couvrent les terres voisines du Pôle arctique, & aux chaleurs dévorantes des terres Australes? Il étoit nécessaire que la navigation fît les plus étonnans progrès pour que la Physique fût purgée de ces erreurs si vraisemblables.

Ce préjugé n'étoit pas la seule difficulté qui embarrassât alors l'Observateur Philosophe. La différence de la couleur de la peau des hommes lui présentoit un nouveau problême, qu'il avoit peine à résoudre. Comme il voyoit des hommes de toutes les couleurs, à commencer depuis la couleur blanche jusqu'à la couleur noire, il se persuadoit avoir une connoissance complette de toutes les races humaines qui peuploient le globe.



CHAPITRE III.

Quelle est la cause de la diversité de la couleur de la peau des hommes.

TOUS les hommes étoient-ils blancs dans le premier âge du monde ? La couleur noire seroit-elle une suite de la malédiction que prononça *Noë* contre *Cham*, son fils & sa postérité ? C'est l'opinion de quelques pieux Savans. Je ne pense pas que ce sentiment puisse asservir la créance de beaucoup de Lecteurs. Car, qu'importe à l'homme, considéré dans son état originel, d'être noir ou blanc ? Est-il moins parfait, parce que sa peau est de telle ou de telle autre couleur ? En est-il moins libre, moins spirituel, moins sensible, moins vertueux ? Le bonheur n'est point attaché à de semblables manieres d'être. Le préjugé seul peut y mettre quelque prix.

Prétendre, avec *Herodote*, que la différente conformation des principes génératifs est la cause fondamentale de cette diversité des couleurs, c'est adopter un sentiment incom-

patible avec les faits les plus connus de l'Histoire. S'il en étoit ainsi, ne verroit-on pas encore aujourd'hui des hommes noirs dans les régions Septentrionales, & des originaires de ces dernieres contrées, conserver toute leur blancheur dans les climats de l'Ethiopie? Ces Peuples ne se sont-ils pas mêlés les uns avec les autres par des émigrations & le passage très-fréquent de leurs colonies?

Les conjectures singulieres qu'a hazardées, sur ce sujet, un Philosophe moderne, sont plutôt le fruit d'une belle imagination qui a cherché à s'égayer, que le résultat des réflexions profondes qui, peut-être, auroient moins touché. Voici ses paroles: „ Si les „ hommes ont été d'abord formés d'œuf en „ œuf, il y auroit eu, dans la premiere mere, „ des œufs de différentes couleurs, qui con- „ tenoient des suites innombrables d'œufs de „ la même espece, mais qui ne devoient éclo- „ re que dans leur ordre de développement, „ après un certain nombre de générations, & „ dans les tems que la Providence auroit mar- „ qué, pour l'origine des Peuples qui y é- „ toient contenus. Il ne seroit pas impossible „ qu'un jour la suite des œufs blancs venant à

„manquer, toutes les Nations Européennes „changeassent de couleur; comme il ne se„roit point impossible aussi que la source des „œufs noirs étant épuisée, l'Ethiopie n'eût „plus que des habitans blancs.... C'est ainsi „que des races nouvelles d'hommes peuvent „paroître sur la terre, & que les anciennes „peuvent s'éteindre ". *Venus Physique*. II. Part. Ch. 2.

Quand le systême de M. *de Maupertuis* seroit appuyé sur de forts raisonnemens & sur des preuves de faits particuliers, il seroit au moins obligé d'admettre non-seulement des œufs de deux especes, mais qu'elle raison donnerez-vous, pourroit-on demander à ses Partisans, que tel Peuple n'est, ni noir, ni blanc, mais de couleur brune? Pourquoi celui-ci est-il olivâtre? Pourquoi celui-là est-il rougeâtre? Qui produit toutes ces nuances qui distinguent en général les habitans de chaque région? Faudrat-il supposer autant d'especes différentes d'œufs qu'il y a de couleurs diversifiées dans le monde? Que deviendroit, dans cette hypothèse, cette belle simplicité qui caractérise si admirablement toutes les opérations de la Nature? N'est-il pas plus plausible que la

ſeule cauſe de ces innombrables différences ſe dérive de l'influence particuliere de chaque climat? D'ailleurs, il naît tous les jours aux extrémités du Nord, dans ces affreuſes contrées où l'on trouve des teints de lis & de roſes, des hommes qui ont la peau très-brune. Les œufs n'écloſent donc pas toujours dans leur ordre de développement? Si quelquefois il ſurvient des déſordres dans la ſuite de ce certain nombre de générations, pourquoi n'arrive-t-il point à une famille de blancs de produire des noirs? L'eſſence de l'œuf s'altere donc lorſqu'une femme conçoit d'un homme d'une teinte différente à la ſienne, puiſque l'enfant qu'elle met au monde eſt communément d'une couleur mitoyenne, qui participe à celle de ſes deux Auteurs?

Loin de s'embarraſſer dans les difficultés de cette opinion, n'eſt-il pas plus raiſonnable de reconnoître, dans ces effets ſinguliers, l'impreſſion puiſſante du ciel, ou la vertu des productions du ſol? Peut-on ſe diſſimuler que l'habitude du corps humain ne ſoit ſujette aux mêmes variations qu'éprouvent les plantes & tous les végétaux? Les tranſplantez-vous d'un climat dans un autre, vous remarquerez bien-

tôt que leurs premieres qualités souffrent quelque altération. Si ce changement se manifeste plus vîte dans les plantes, que dans les hommes, la comparaison faite de l'un avec l'autre n'en est pas moins fondée, ni moins vraisemblable.

CHAPITRE IV.

Dénomination des différens Climats.

PUISQUE les climats ont, par eux-mêmes, une vertu qui est si efficace, combien n'importe-t-il pas, pour en avoir des notions moins vagues, de les déterminer chacun suivant leur propre étendue? Ce sera par l'application que l'on pourra faire, de ces notions puisées dans la Physique des lieux, qu'il sera facile de discerner, avec quelque justesse, la fidélité de l'Histoire, parce qu'on aura alors un moyen d'apprécier, à plusieurs égards, les actions qu'elle célébre ou qu'elle réprouve. Quoique la vertu soit essentiellement un bien moral, on ne sauroit contester que l'exercice de telle

vertu ne puiſſe être plus digne d'éloges en certains lieux & dans certaines circonſtances. S'il eſt vrai que la difficulté de la pratique ne change rien à la nature de l'action, il n'en eſt pas moins démontré que cet acceſſoire peut & doit en augmenter plus ou moins le mérite.

Je reviens à la diviſion de la ſphere, & je partage, en trois parties égales, l'eſpace de quatre-vingt-dix degrès qui regne entre le Pôle & l'Equateur. J'appellerai les trente premiers *Climat froid.* Ceux qui touchent l'Equateur, je les nommerai *Climat chaud.* Quant aux trente degrès qui ſont ſitués au milieu de ces deux extrémités, ils comprendront le *Climat tempéré.* Heureux ciel, où l'homme eſt plus à portée qu'ailleurs de jouir en paix des choſes utiles & agréables à la vie! Tant il eſt vrai que juſques dans le choix qu'on auroit la liberté de faire d'un ſéjour, une poſition moyenne eſt à préferer aux poſitions extrêmes, par un grand nombre d'avantages.

Quoiqu'il ſemble que, des trois climats que l'on vient de ſpécifier, le tempéré ſoit le plus ſalutaire; il ne faut pas cependant imaginer que toutes ſes parties forment également des habitations délicieuſes. On y rencontre, çà

&

& là, des montagnes escarpées, des cantons marécageux & des terres arides qui ne portent le plus souvent, pour fruit, que la douleur dans l'ame de ceux qui s'occupent à les cultiver. Il est donc très-utile d'observer qu'aucun pays n'a précisément les mêmes qualités dans toute son étendue. Le Voyageur ne rencontre-t-il pas, sous les tropiques mêmes, de certaines contrées dont l'admirable fertilité ne contribue pas peu à faire oublier l'intempérie de ce climat, qui est insupportable à tout mortel qui ne l'a pas vu en naissant.

Un autre moyen de répandre de nouvelles lumieres sur ces observations, consiste à sous-diviser en deux parties égales, soit les trente degrès qui appartiennent au climat froid, soit ceux que comprennent le climat chaud & le ciel tempéré. De cette maniere, quoique les quinze degrès, situés en de çà de l'Equateur, fassent partie du climat chaud, il est aisé de concevoir que leur température est moins brûlante que n'est celle des quinze degrès qui touchent les tropiques. Par la même raison, l'atmosphére des premiers degrès du ciel tempéré est plus douce que n'est celle des degrès suivans. Ainsi le froid doit se faire sentir plus

vivement depuis le quarante-cinquieme degré jusqu'au soixantieme. A l'égard des degrés les plus voisins du Pôle arctique, il est à propos de remarquer que, comme le froid est extrême, & presque continuel dans cette région, on ne sauroit guères assigner que quinze degrés où il soit certain qu'il se trouve des habitans. Au-de là de ce terme, sont-ce des hommes? Sont-ce de simples animaux qui y fixent leur séjour? On l'ignore: la rigueur excessive de ce ciel n'a point encore permis aux plus curieux de nous l'apprendre.

C'est la Nature elle-même qui semble avoir présidé à cette division. Le trentieme degré, à partir de l'Equateur, ne coupe-t-il pas en ligne oblique le grand Atlas, qui, des bords de l'Afrique, s'étend jusqu'aux confins de l'Egypte? N'est-ce pas la hauteur prodigieuse de cette longue chaîne de montagnes qui affoiblit considerablement l'ardeur impétueuse des premiers rayons du soleil, & procure, à certains cantons de l'Afrique, une heureuse fécondité par les eaux qui en découlent en abondance? Cette même ligne transversale ne partage-t-elle pas encore la cime des montagnes de l'Arabie, le golfe de Perse & la

mer des Indes? Le soixantieme degré, à partir pareillement de l'Equateur, ne traverse-t-il pas les limites de l'ancien pays des Goths; la Livonie, la Moscovie, les Orcades & le sommet du mont Imaüs? Ces préliminaires, étant une fois bien conçus, peuvent répandre un grand jour sur les observations suivantes.

CHAPITRE V.

Des différences qui se font remarquer dans l'habitude des hommes originaires de divers Climats.

RIEN n'est plus contraire que la température des Pôles & des Tropiques. Ici, le froid est trop rigoureux; là, les chaleurs sont excessives. Sous l'Equateur on respire un air assez semblable à celui dont jouissent les Peuples qui habitent sous le trentieme degré. Si l'on ajoute foi aux relations des Voyageurs, les hommes, dans l'un & l'autre Climat, ont la peau blanchâtre; tandis que sous les Tro-

piques ils ſont, en général, parfaitement noirs. A meſure qu'ils s'approchent du Nord, leur teint s'éclaircit, & leur peau eſt moins baſannée. Vers le ſoixantieme degré, la peau devient rougeâtre. Au quarante-cinquieme, on trouve des corps très blancs. Avance-t-on vers le trentieme degré, on eſt ſurpris de les voir jaunir ſenſiblement. Plus loin, la bile noire, qui ſe méle avec la bile jaune, les rend d'une couleur tirant ſur le verd. S'il eſt vrai que la dégradation naturelle des couleurs ſoit preſqu'inſenſible, quel nombre infini de nuances! Quelle variété merveilleuſe!

Que l'on ceſſe de cenſurer la Phyſique d'*Hippocrate* lorſqu'il aſſûre que les Septentrionaux ne doivent point avoir la peau blanche. Il raiſonnoit, ſur ce ſujet, d'après ſes connoiſſances profondes de la nature; & il eſt vraiſemblable qu'il parloit des hommes qui habitent les extrémités du Nord. Puiſque les peuplades qui végétent languiſſamment au-de là des confins de la Gothie ſont de couleur brune, & aſſez ordinairement d'une maigreur qui les rend difformes, n'a-t-on pas un juſte motif de conjecturer que la couleur de ceux qui fixeroient leur triſte ſéjour dans les terres

polaires, tireroient beaucoup ſur le noir? N'eſt-il pas certain que les Gothelandois & les Suédois n'ont point le teint auſſi frais que les originaires d'Allemagne? Leur taille n'eſt-elle pas moins avantageuſe?

Les Nations Septentrionales, par exemple, ont ordinairement les cheveux roux. Autrefois, avant le mêlange confus des Peuples, on diſtinguoit, par cette couleur, ceux qui avoient pris naiſſance, ſoit dans l'ancienne Germanie, ſoit dans la Grande-Bretagne. La France ne renferme-t-elle pas encore quelques Provinces où les cheveux blonds ſont très communs? De ce nombre eſt la Normandie & le haut Maine.

C'eſt donc avec raiſon qu'*Ariſtote* prétend que la couleur noire domine dans les yeux des Meridionaux, tandis que les Peuples du Nord les ont communément verdâtre. Ceux des habitans de la moyenne région ſont, ou bleus, ou d'une couleur jaune-dorée. On les appelle vulgairement *yeux de chévres*.

Si dans les Climats tempérés, la conſtitution humaine eſt variée à l'infini ſuivant qu'elle participe plus ou moins aux influences particulieres de l'un & de l'autre extrême,

il ne faut pas croire qu'il en soit de la sorte sous un ciel, ou trop froid, ou trop chaud. Les différences y sont bien plus palpables ; & conséquemment les traits caractéristiques plus fortement exprimés. Au premier coup d'œil d'un homme du Nord & d'un originaire du Midi, ne seroit-on pas presque tenté de prononcer que ces deux êtres ne sont pas de la même espece, tant l'habitude de leur corps paroît peu analogue...

On demande, à ce sujet, si cette diversité de modifications extérieures indique quelque contrariété de relations dans le sens Moral ? *Aristote* se déclare pour ce sentiment dans son Livre *des Questions*.

Les yeux qui sont teints d'une couleur tirant sur le verd, dit-il, annoncent dans l'animal une chaleur très-véhémente. Les yeux noirs, au contraire, tels que les ont les Méridionaux, prouvent leur peu de chaleur intérieure. Les naturels de la moyenne région, qui les ont d'ordinaire d'une couleur rousse ou d'un jaune-doré, doivent avoir la vue la plus perçante & la plus durable, si l'on reçoit le témoignage de *Pline*, qui prétend que les chévres ne sont jamais affligées du mal des yeux.

La couleur verdâtre, pourſuit *Ariſtote*, préſage un cœur dur & farouche. *Pline* & *Plutarque* ont remarqué que *Sylla*, *Caton* & *Auguſte* avoient les yeux de cette couleur. Auſſi quand ce dernier Ecrivain veut peindre avec énergie l'énorme férocité des Cimbres, il finit par obſerver que la couleur de leurs yeux étoit verdâtre. Si les yeux bleus ſont moins clairvoyans, ils font honneur à la tête qu'ils embelliſſent. Ils annoncent, ſous un ciel tempéré, un eſprit agréable, & une ame ſenſible & tendre. A l'égard des yeux d'une couleur rouſſe ou d'un jaune doré, ils décelent, dans le ſujet, beaucoup d'activité & quelquefois une profonde intelligence.

Les Peuples du Nord, dit *Vitruve*, ſont de grande taille. Ils ont communément la peau très-blanche, les cheveux plats & de couleur rouſſe. Leurs yeux ſont d'un bleu foncé ou tirant ſur le verd. Ils ont le tempérament ſanguin, & les inclinations farouches. Les hommes qui reſpirent l'air chaud des contrées méridionales, ſont plus petits de taille. Leur peau eſt brune, & quelquefois noire. Ils ont les membres foibles, & l'ame peu courageuſe. Comme ils ont peu de ſang, on di-

roit que leur exiſtence ne ſe ſoutient que par la vertu efficace des rayons du ſoleil qui les échauffe.

Ce n'eſt donc plus une vérité douteuſe qu'il y ait trois couleurs principales qui dominent dans les yeux des Peuples placés dans les divers climats ; ſavoir, le noir au Midi, le verdâtre au Nord & le jaune doré dans la moyenne région. Point de Naturaliſte qui ne reconnoiſſe la certitude de cette obſervation. Peu de Politiques qui n'aient entrevu les principes de ces nuances diverſifiées dans les caracteres généraux.



CHAPITRE VI.

Du contraste qui regne entre les Originaires de différens Climats, considéré par rapport aux premieres passions.

LA bile de différente sorte qui colore si diversement la peau & les yeux des Peuples dans les régions opposées, n'est pas le principe physique qui influe le plus souverainement sur les dissemblances & les contrariétés qui subsistent entr'eux. La différente conformation du sang qui coule dans leurs veines, & la maniere plus ou moins vive avec laquelle il y circule, sont des causes plus essentielles, & dont les effets sont plus sensibles.

D'où vient que les Septentrionaux sont audacieux jusqu'à la témérité, tandis que les habitans du Midi sont prudens jusqu'à la pusillanimité ? Si l'on reconnoît que la nature propre de la bile contribue au développement de ces premieres dispositions, il faut convenir que la qualité particuliere du sang les déter-

mine & leur donne leur principal essor. Interrogez les Anatomistes sur la chilification du sang des Septentrionaux. Il est rempli, vous diront-ils, de petits filamens assez semblables à ceux que l'on observe dans celui des taureaux & des sangliers. Voilà pourquoi il a beaucoup de consistance & une vigueur durable. De là naît cette humeur indocile & farouche qui leur est si naturelle. De là cette impétuosité d'action, &c. Le sang des Méridionaux, par la raison contraire, est fort délié & très-léger. Après un examen de comparaison, on le trouvera assez analogue à celui des liévres & des cerfs. On diroit même qu'il tend vers une prompte dissolution, si l'on n'avoit égard qu'à la ténuité & à la volatilité de ses parties. De là ces hommes, étant moins capables de soutenir la vue du danger, parce que leurs sens sont trop subitement émus, se laissent aller à des mouvemens de timidité qu'une fiévre d'enthousiasme dans ses accès peut seule leur faire surmonter. De là cette humeur tranquile & cet amour de l'oisiveté.

La qualité différente du sang des Méridionaux & des Septentrionaux, n'est pas la seu-

le cause des contradictions originaires que l'on remarque entre les tempéramens & les caracteres de ces Peuples. Le plus ou le moins d'effervescence de leur sang, contribue encore à les rendre beaucoup plus sensibles. Que les hommes du Nord aient le sang plus chaud que n'est celui des habitans du Midi, c'est une vérité physique que l'expérience démontre. Mais quel est le principe de cette étrange diversité dans les modifications de ce précieux fluide ? Comment concevoir que dans un climat brûlant il soit moins échauffé qu'il ne l'est sous la Zône glaciale ? Ce paradoxe est facile à éclaircir.

A mesure que la chaleur est plus concentrée, il est prouvé qu'elle doit être plus véhémente. Dans les Méridionaux qui ont tous les pores de leurs corps ouverts par la raréfaction de l'air extérieur, le sang doit être au même degré de chaleur que l'atmosphere avec laquelle il communique par un contact très intime. Donc leur chaleur intérieure est toujours relative à celle de l'air environnant. Au contraire, l'air froid du Nord, en resserrant les pores des corps, intercepte nécessairement toute communication du sang avec l'atmos-

phere. Dès-lors la chaleur ſe concentre, ſoit parce que les eſprits vitaux, loin de s'évaporer, ſe raſſemblent; ſoit parce que le point de réunion, auquel aboutiſſent toutes les vibrations des genres veineux, artériels & nerveux, ſe trouvant comprimé, acquiert une plus grande élaſticité. C'eſt ainſi que le mouvement intérieur venant à redoubler, la chaleur interne, qui en eſt le reſultat, augmente proportionnellement.

Les Peuples de la moyenne région ne ſont-ils pas eux-mêmes aſſujettis plus ou moins à ces loix des différentes températures? N'eſt-on pas plus ferme & plus vigoureux en hyver qu'en été? Un air chaud ne précipite-t-il pas les hommes dans une molle langueur. En hyver n'eſt-on pas dans la ſaiſon de l'appétit? Alors la digeſtion des alimens eſt plus prompté & la coction plus parfaite, ſur-tout lorſque le vent du Nord commence à ſouffler. Le vent du Midi ſe fait-il ſentir, l'avare peut raſſembler ſes prétendus amis au tour de ſa table, parce qu'alors l'indigeſtion eſt à craindre. Ce ſeroit donc un avis ſalutaire à donner aux Allemands, qui voyagent en Italie, d'uſer de beaucoup de ſobriété. Conſeiller à

un Eſpagnol, qui paſſe en France, de mener une vie auſſi frugale qu'il faiſoit en Caſtille, ce feroit vouloir l'anéantir. Il eſt donc utile de ſavoir que la quantité de nourriture qu'il convient de prendre, doit être, en quelque ſorte, meſurée, d'après l'examen du thermomettre du pays que l'on habite.

Quelles conſéquences, eſſentielles à l'intelligence de l'Hiſtoire, eſt-il raiſonnable de tirer de ces obſervations? Puiſque les Peuples du Nord ſont mieux partagés du côté du tempérament que ne le ſont les Méridionaux, il étoit, ſuivant l'ordre naturel, qu'ils fuſſent victorieux dans les combats qu'ils devoient livrer aux Nations du Midi, lorſque la guerre n'étoit point encore un art réfléchi, où il eſt démontré maintenant que le génie de celui qui commande, & la bonne diſcipline de ceux qui obéiſſent, peuvent l'emporter ſur le nombre, le courage & les forces ſuperieures des troupes.

CHAPITRE VII.

Raison Physique de l'accroissement que les Empires ont pris plus ordinairement du côté du Midi, que du côté du Nord.

NE cherchons point ailleurs que dans la vigueur impétueuse des Peuples du Nord la cause de leurs succès rapides dans les incursions violentes qu'ils ont faites successivement dans les contrées méridionales. Quelque fameuses que soient, dans nos Annales, ces révolutions extraordinaires, ne seroit-on pas tenté de les croire exagérées, si l'on ne se rappelloit que dans les tems barbares la férocité doit triompher de la sagesse, la force de la prudence & la tirannie de la justice. C'est donc à cette inégalité, ou, si l'on veut, à cette diversité de puissance originelle dans les hommes de différens Climats que l'on a lieu d'attribuer ce conflict, presque général, des goûts & des passions qui, après avoir formé & élevé les Empires au plus haut degré de splen-

deur, les a ensuite abaissés & renversés dans l'abîme du néant?

L'influence des Climats est-elle donc une cause aussi nécessaire dans ses effets qu'aveugle dans son principe? Oui, si les loix religieuses ou civiles ne viennent pas la tempérer ou la perfectionner. Voilà pourquoi les hommes sauvages sont si bizares dans leurs appétits, & si fougueux dans leurs passions. Les réglemens publics, par la même raison, sont-ils favorables à l'essor des penchans naturels, il arrivera bientôt à la Nation de se couvrir de gloire, si ces mêmes penchans sont légitimes. Regne-t-il, au contraire, une opposition trop marquée entre l'esprit factice d'un Peuple & ses inclinations primitives, le désordre est inévitable, & la confusion ne tarde pas de parvenir à son comble.

A partir d'après ces observations d'une évidence physique, il doit paroître, suivant le cours ordinaire des choses, que les Empires aient presque toujours reculé leurs bornes du côté des terres Méridionales. Que l'on parcoure l'Histoire universelle, & l'on verra peu d'exemples de Peuples qui soient venus du Midi faire des conquêtes au Septentrion.

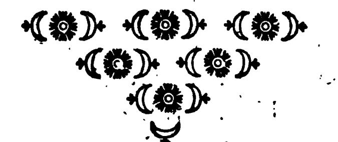
Ne font-ce pas les Aſſyriens qui ſubjuguerent la Chaldée, les Medes qui forgerent des chaînes pour l'Aſſyrie, les Grecs qui s'emparerent de la Perſe, les Parthes qui ſe rendirent maîtres de la Grece, les Romains qui donnerent la loi à Carthage, les Goths qui bouleverſerent la puiſſance Romaine, les Turcs qui dompterent les Arabes, les Tartares qui humilierent la Turquie ? L'ambitieuſe Rome forma-t-elle quelquefois le projet ſérieux d'étendre ſa domination au-de là du Danube? Il eſt vrai que Trajan, vainqueur des Daces, eût la vanité de faire conſtruire un pont magnifique pour traverſer plus ſûrement ce fleuve qui ſéparoit le territoire de cette Nation courageuſe du Domaine de ſes propres Etats. Adrien, plus circonſpect dans ſa politique, ordonna bientôt la démolition de ce ſuperbe ouvrage. Il comprit qu'il auroit autant & même plus de difficulté à contenir ces Peuples ſous les loix de ſon obéiſſance, que n'en avoit éprouvé ſon prédéceſſeur pour les y réduire.

Il ſeroit ſuperflu, pour indiquer la vertu efficace des Climats, d'analyſer l'hiſtoire des ravages affreux que firent, dans les parties Mé-

Méridionales de l'Europe & de l'Asie, les Scythes, les Tartares, les Huns, les Goths, les Vandales, &c. Quelle activité surprenante dans la conduite de ces Peuples? Que ces expéditions faisoient bien connoître leur barbarie presque héroïque! Que *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Isaïe* & les autres Prophetes étoient fortement pénétrés de cette vérité terrible, lorsque, pour abaisser l'orgueil des Nations rebelles au vrai Dieu qu'ils prêchoient, ils les menaçoient que des troupes d'Infanterie & de Cavalerie descendroient de l'Aquilon. Elles porteront avec la guerre, disoient-ils, la ruine entiere des Etats.

Des avantages aussi supérieurs en apparence, accordés par la Nature aux Septentrionaux, qu'elle prend plaisir de former d'une constitution robuste & d'un caractere impétueux, ne contribuent point à rehausser l'éclat de certains faits dont les Historiens leur font tous les honneurs, & qu'ils s'empressent de célébrer avec tout le feu de l'enthousiasme. Si c'est une maxime incontestable que les louanges doivent toujours être mesurées sur le nombre & la nature des obstacles qui ont été surmontés, quelle sorte de lauriers doivent se flatter de recueillir

ceux qui commanderoient feulement aux autres, par la raifon de la loi fi fouvent injufte du plus fort? Que le Géant, duquel parlent les Livres faints, eût écrafé le fils d'*Iſai*, fa victoire eût-elle été glorieufe? Mais que *David* ait eu le courage & l'adreffe de renverfer *Goliath*, c'eft une action héroïque digne des plus grands éloges. Telle eft la regle dont il convient de faire ufage pour apprécier les faits hiftoriques. Alors, combien de révolutions, dont le récit nous étonne, rentreroient dans l'ordre des chofes communes! Combien d'événemens, qui ne nous touchent que fuperficiellement, captiveroient notre admiration!



CHAPITRE VIII.

Observations particulieres sur le tempérament & le caractere des Peuples du Nord & des Habitans du Midi.

L'Etendue de pays, où la vigueur des nerfs & l'impétuosité du sang rendent les hommes justement formidables, est comprise entre le quarante cinquieme degré & le soixantieme vers le Septentrion. Plus loin, en avançant vers le Pôle arctique, le froid trop rigoureux de ce climat, doit produire, sur les corps, à peu près les mêmes effets qu'éprouvent d'une chaleur extrême les Méridionaux qui respirent l'air des Tropiques. Le trop grand froid & la trop grande chaleur, dit l'Oracle des Médecins, ont une vertu semblable. Les plantes, dans un Hyver où le froid est excessif, ne sont-elles pas affectées comme elles le seroient dans un Eté brûlant? Un froid trop vif pénétre les entrailles des corps, en desséche les humeurs & finit par arrêter le cours de toute vé-

gétation. Aussi plusieurs Savans naturalistes, effrayés à la vue des ravages causés par certains Hyvers, n'ont point balancé d'affirmer que les suites d'une chaleur excessive étoient ordinairement moins funestes que les effets d'un froid trop rigoureux. „ Les habitans de „ l'extrémité septentrionale de l'Europe, dit „ M. de Maupertuis, sont les plus petits de „ tous ceux qui nous sont connus ". *Venus Physique. II. Part.*

Puisque la différence des degrés dans la position des Peuples en apporte une aussi sensible parmi les habitans de la même région, combien n'est-il pas essentiel, lorsqu'on parle des Septentrionaux, par exemple, de spécifier quelle est précisément leur situation relative au Pôle. Les uns, (& c'est le petit nombre) qui en sont les plus voisins, ne peuvent-ils pas être rangés, á plusieurs égards, dans une classe commune avec les Méridionaux qui respirent sous le ciel le plus ardent, si l'on considere la petitesse de leur corps & l'engourdissement de leurs facultés? Les autres, au contraire, qui sont traités plus favorablement de la nature & qui forment de grands Peuples, loin de ressembler à ces premiers, ont, sur le reste

des hommes, l'avantage des forces & le plus souvent celui de la taille. Quelle surprenante diversité dans l'influence de ces climats!

Si, d'une part, l'exactitude de l'Histoire demande que l'Ecrivain fasse remarquer ces distinctions, il semble que la connoissance qu'elle doit donner des Peuples qui jouent un certain rôle, exige d'un autre côté, qu'il indique au moins les causes générales dont elle est le résultat. Il ne suffit pas de représenter une Nation composée d'hommes courageux, il est encore nécessaire de développer succinctement les raisons physiques de ces qualités particulieres.

César avoit compris l'utilité d'une pareille méthode. Ses Commentaires n'offrent-ils pas à chaque page des réflexions également curieuses & savantes sur les mœurs originelles des Peuples qu'il montre sur la scène? De quelle énergie & de quel éclat ne brillent pas ses pinceaux? S'il lui arrive quelquefois de ne pas remonter aux causes premieres des révolutions qu'il décrit, il est au moins certain qu'il ne prend jamais le change dans le choix qu'il se propose d'en faire. Pourquoi les Germains ont-ils une grande stature & une vigueur peu

commune? C'eſt, dit-il, parce qu'ils vivent indépendans, & que, dans leur jeuneſſe, on ne les aſſujettit point aux exercices d'une diſcipline reglée. Cette raiſon, fondée à plusieurs égards, ne ſauroit ſatisfaire l'Obſervateur de la Nature. Si, avant l'âge des exercices, les Septentrionaux font preuve d'un tempérament plus robuſte & d'une humeur moins docile que les enfans des régions oppoſées, n'a-t-on pas lieu d'attribuer ces différences primitives aux qualités propres du Climat qui les forme en naiſſant d'une complexion très-chaude & très-humide? Cette humidité eſt tellement inhérente à leur maniere d'être, qu'elle cherche toujours à ſe mettre en équilibre avec cette chaleur intérieure qui les excede ſans relâche. Si cette chaleur les tourmentoit moins, auroient-ils des deſirs auſſi fréquens de boire pour l'éteindre? La ſoif n'eſt donc, pour les habitans de ces froides contrées, que le beſoin continuel de s'humecter, ou, pour parler le langage de l'art, l'*appétit du frais & de l'humide?*

Puiſque ces Peuples ont un penchant ſi décidé vers la boiſſon, doit-on être ſurpris de lire, dans l'Hiſtoire, qu'ils ſe ſoient preſ-

que toujours révoltés contre les Loix de Police qui tendoient à les réformer, & qu'aucune Fête ne puisse encore aujourd'hui être célébrée parmi eux avec quelque solemnité, tant que le vin & les liqueurs fortes y seront distribués avec une sage économie. Le Climat n'étant point une cause variable, les inclinations qui en dérivent, demeurent à peu près les mêmes dans tous les âges. En Germanie, écrit *Tacite*, personne n'est deshonoré pour passer les journées entieres a boire. Quoique l'esprit de sobriété & de délicatesse, qui regne maintenant dans plusieurs parties de l'Europe, commence à se répandre dans ces contrées, l'ancien préjugé, soutenu par la passion naturelle, cédera difficilement à la réforme. De là naissent les querelles si fréquentes dans les familles du Nord, parce qu'il est du caractère de l'yvrogne de parler beaucoup, de contredire souvent & de souffrir avec peine qu'on lui représente ses torts. *Athénée* faisoit les mêmes reproches aux Scythes de son tems.

On ne sauroit douter que le tempérament des Septentrionaux ne soit prodigieusement chargé d'humeurs; & il est vraisemblable que

c'eſt la premiere cauſe pour laquelle la faim, qui conſiſte radicalement dans l'appétit du chaud & du ſec, eſt moins raſſaſiée chez eux par le manger, que par la boiſſon. D'ailleurs leur chaleur interne étant plus active que dans les autres Climats, il en réſulte que le liquide doit les flatter davantage qu'il ne fait communément les hommes du Midi ou de la moyenne région. Il eſt donc ſuivant l'ordre phyſique de leur complexion, qu'ils ſoient plus attentifs à veiller ſur leurs céliers, que ſur leurs cuiſines, dont ils ont moins de beſoin. N'eſt-il pas démontré, par l'expérience, qu'il arrive rarement que des familles ſoient enſemble yvrognes & gourmandes. *Tacite* n'avoit pas laiſſé échapper cette obſervation. La qualité du ſol qu'ils habitent, (les Germains) & le ciel rigoureux ſous lequel ils vivent, ſont les maîtres qui les ont accoutumés à ſupporter patiemment, & le froid, & la faim. Ainſi que leurs humeurs, qui ſont dans une fermentation preſque continuelle, leur rendent la faim plus ſupportable; de même cette chaleur intérieure qui les agite ſans ceſſe, en réſiſtant aux vives impreſſions du froid extérieur, contribue à le leur faire endurer plus aiſément.

En vain objecteroit-on que cette abondance d'humeurs est incompatible avec cette chaleur véhémente. Il suffit, pour convenir de la réunion possible de ces contraires dans le même individu, de savoir que leur taille a un avantage sensible sur celle des originaires des autres Climats. Pourquoi les animaux aquatiques sont-ils d'une plus grande stature que les animaux terrestres ? C'est parce que leur tempérament est plus humide, répondra le Naturaliste. Des effets qui se trouvent être spécifiquement les mêmes, ne sont-ils pas, pour l'ordinaire, produits par les mêmes causes ?

Une autre preuve, qui ajoute à ce sentiment un nouveau degré de vraisemblance, se dérive de la diversité du son de la voix des différens Peuples. On sait que les Septentrionaux ont communément la voix forte & enrouée ; tandis qu'il est ordinaire aux Méridionaux de l'avoir douce & sonore. Si ces qualités contraires annoncent, dans la complexion des uns, une chaleur excessive, elles indiquent, dans les autres, un tempérament très-froid. C'est donc parce que la chaleur dilate les pores internes des organes, sous le ciel du

Nord, que les originaires de ce climat ont une voix peu mélodieuſe. Au Midi, où le froid intérieur communique plus d'élaſticité à ces mêmes organes, les articulations de la langue doivent y être plus aiſées, & les ſons qu'elle produit plus délicats & plus agréables. Les femmes n'ont-elles pas une voix plus claire, plus nette, plus gracieuſe que n'eſt celle des hommes ; & n'eſt-ce pas à la légéreté des mouvemens de leur goſier, & plus encore, à la froideur relative de leur conſtitution qu'elles ſont redevables de cet avantage? Ainſi le génie de l'Idiome & de la Muſique d'un Peuple eſt un nouveau moyen propre à donner une idée générale du caractère d'une Nation. Une Syntaxe informe, une Proſodie équivoque; des Terminaiſons diſcordantes, un uſage plus fréquent de conſonnes qui ſe heurtent, que de voyelles qui ſe ſuccedent paiſiblement, forment un langage que les mœurs polies ont peine à s'approprier, & que l'humeur farouche de l'ancien Scythe pouvoit ſeule adopter. Auſſi a-t-on lieu d'obſerver que l'ame des Peuples, accoutumés à la prononciation des ſyllabes pleines de rudeſſe, ne ſe laiſſe guères toucher que par des modes ruſ-

tiques. On prendroit leur chant d'allégresse pour des cris poussés par des furieux qui s'animent au carnage. Point de Musique qui flatte plus l'oreille de ces Nations que le cor, les trompettes, les tambours & tous les instrumens bruyans.

Quoique les Septentrionaux connoissent peu les accords d'une belle harmonie, ils ont cependant une Musique quelconque; & c'est le mode Phrygien qu'ils employent le plus communément dans leurs Fêtes. Les tons fermes & impétueux de ce mode ont de l'analogie avec leurs passions primitives, & sont très-propres à seconder la fureur audacieuse d'un Soldat. Les Méridionaux, nés avec des inclinations plus tranquiles & plus voluptueuses, préferent le mode Lydien. Ses accens tendres & moëleux ne causent que de doux ébranlemens à leurs cœurs. Les Peuples de la moyenne région, plus délicats que les Scythes & moins sensuels que les habitans du Midi, ont plus de goût pour le mode Dorien. Ce mode, duquel *Aristote* & *Platon* recommandoient l'usage, a encore reçu l'approbation unanime des premiers Chrétiens, qui le jugeoient le plus convenable à la dignité des cérémonies religieuses.

C'est donc cette chaleur véhémente, qui en se réunissant à une grande humidité dans la complexion des Peuples du Nord, donne naissance à plusieurs passions qui paroissent se détruire les unes les autres, & qu'il n'appartient qu'à la raison & à la vertu de tempérer & de gouverner. Les Germains, dit *Tacite*, ont une contrariété singuliere de nature, qui ne peut manquer de surprendre. Au même instant qu'on les voit aimer la paresse, on apperçoit qu'ils haïssent un état de repos. Aussi ils passent les jours, ou à faire la guerre, ou à dormir, & le plus souvent à s'enyvrer dans leurs festins. Tel est l'effet naturel qui résulte de cet assemblage bizarre du chaud & de l'humide. Ces deux principes élémentaires, étant essentiellement opposés, doivent se combattre sans relâche, & les solliciter d'être dans un mouvement presque continuel. Ces mêmes causes ne produisent-elles pas des effets à peu près semblables dans les enfans? Combien n'est-il pas difficile de fixer leur légéreté ?

Si, d'une part, l'activité bouillante du sang des Septentrionaux leur donne, sur les Peuples des autres Climats, l'avantage de soutenir plus aisément la rigueur d'un grand froid,

elle les prive, d'un autre côté, des forces nécessaires pour supporter le poids d'une chaleur ordinaire dans les autres régions. C'est alors que l'humidité de leur complexion, venant à se répandre en sueurs, leurs corps s'affoiblissent, & tombent aussi-tôt dans une sorte d'anéantissement. La valeur des Cimbres, écrit Plutarque dans la vie de Marius, sembloit diminuer à mesure que les chaleurs augmentoient. On voyoit leur courage s'abattre sensiblement, & leur bravoure se fondre, pour ainsi dire, aux rayons du soleil. Combien de fois l'expérience n'a-t-elle pas vérifié de nos jours l'observation de ce judicieux Historien? Que les troupes Espagnoles ou Italiennes aient assez de fermeté & de courage pour soutenir le premier choc toujours impétueux du Soldat Allemand, & il est vraisemblable que dans l'hypothèse où la victoire tarderoit à se déclarer, elles mettroient leurs ennemis en déroute. César, qui connoissoit ces dispositions naturelles des Septentrionaux, sçut en profiter; & c'est à cette adresse étudiée qu'il fut principalement redevable de ses conquêtes les plus brillantes dans les Gaules. Ces Peuples, dit-il dans ses Commentaires, ont, au commence-

ment d'une affaire, une valeur plus qu'humaine, mais ils deviennent ensuite presqu'aussi mous que des femmes. *Tacite* porte le même jugement des Germains. Pleins de vigueur lors de la premiere attaque, ils résistent avec peine aux travaux d'une longue mêlée. S'ils endurent avec patience les rigueurs du froid, ils ne peuvent tenir contre la soif & les impressions ardentes du soleil. Leur maniere d'élever leurs enfans, dit *Pomponius Mela*, contribue peut-être autant que l'influence particuliere du climat à les endurcir au froid, & à les rendre très-sensibles à la chaleur. C'étoit un usage parmi eux qu'ils demeurassent nuds jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de puberté. *Gallien* cite, avec une surprise égale, la coutume qu'ils conservoient de plonger les enfans nouveaux nés dans l'eau froide. Ainsi la science des usages reçus parmi les Nations, seroit d'un secours utile a un Philosophe, qui cherche des instructions sur les caractères généraux qui les distinguent. C'est en remontant aux principes mêmes qu'il approfondit la nature de l'homme, qu'il la développe & qu'il parvient quelquefois à connoître les ressorts cachés qui la mettent en action.

Puiſque les tempéramens Méridionaux ont des qualités ſi contraires à celui des Peuples du Nord, il s'enſuit que les Africains & les Ruſſes ne peuvent jouir des mêmes avantages. Telle eſt la vertu particuliere des différens lieux qui exerce ſa puiſſance ſur l'habitude même des ſimples animaux. Si les chevaux, par exemple, avoient une complexion moins chaude & moins humide, ils naîtroient auſſi vigoureux en Ethiopie qu'en Danemarck. Les mulets n'ont tant d'activité dans les terres Auſtrales, que parce qu'ils ſont d'une complexion froide & peu chargée d'humeurs. Ainſi tel animal qui traîne une vie languiſſante ſous un ciel tempéré, & qui périroit infailliblement dans les contrées du Nord, recouvreroit toute ſa beauté dans les régions du Midi.

Ce que l'influence des climats extrêmes produit ſur l'organiſation des hommes, la viciſſitude des Saiſons le fait plus ou moins reſſentir aux habitans de tous les pays, ſelon que la température de leur Atmoſphère eſt plus ou moins variable.

CHAPITRE IX.

Considérations générales sur l'état naturel des Habitans d'un ciel tempéré, dans le rapport qu'ils ont avec les Peuples des régions extrêmes.

IL n'eſt aucune paſſion qui ne puiſſe germer dans le cœur de tous les hommes. L'habitant du Midi a quelquefois les mêmes inclinations que celui du Nord. Ces rapports d'identité, il eſt vrai, tiennent plutôt à des circonſtances particulieres, qu'à des cauſes générales. Si la Nature paroît établir des différences entre ſes enfans, la plûpart des Légiſlateurs ſe ſont propoſé de les rappeller à la même condition. Ils ont fait uſage de divers moyens, parce que les difficultés qu'il leur falloit ſurmonter n'étoient pas les mêmes. De là ces coutumes bizarres, au jugement de certains Peuples, qui ſont eſtimées très-raiſonnables par des Nations entieres. De là cette contrariété apparente de goûts, & de manieres entre les Ori-

ginaires de climats oppofés, & cette guerre continuelle de fentimens les uns contre les autres. De là cette néceffité d'une même Religion qui ait le pouvoir de rendre les mœurs plus uniformes & indépendantes de toute influence étrangere. De là l'avantage fupérieur du Chriftianifme, dont la fin principale eft de transformer l'humanité en fraternité, & les défauts originels en vertus acquifes.

C'eft par la comparaifon progreffive des Climats entr'eux que l'on parvient à découvrir l'enchaînement fecret de ces différences innombrables. A mefure que leurs termes fe rapprochent, les nuances font moins fenfibles & toujours plus variées. Auffi eft il manifefte que des Habitans de toutes les contrées, ceux de la moyenne région font les moins reffemblans dans leurs habitudes. Puifque leur pofition phyfique tient le milieu entre les extrêmes, l'influence de leur Atmofphère doit être, en quelque forte, le produit d'un mélange confus & d'une irrégularité plus ou moins conftante. On ne fauroit donc être furpris que leur conftitution originelle formant un tout compofé de qualités contraires, leurs goûts & leurs premieres paffions fe foient pa-

reillement. Car, ou ils participent davantage à la complexion des hommes du Midi, ou leur tempérament a plus d'affinité avec celui des hommes du Nord. Dans le premier cas, leurs inclinations feront plus analogues à celles des Méridionaux. Dans le fecond cas, leurs penchans fympathiferont avec ceux des Septentrionaux. Ceux là fupporteront la chaleur avec plus de patience. Ceux-ci feront moins incommodés des vives atteintes d'un grand froid. Ceux-là feront naturellement plus dociles. Ceux-ci auront des difpofitions moins agréables. C'eft ainfi que, fous un ciel tempéré, les humeurs font fans ceffe balotées par des impreffions contraires, & il eft rare qu'il fubfifte long-tems entr'elles un certain équilibre d'harmonie.

Avant de pouffer plus loin ces obfervations fur l'état naturel de la moyenne région, il eft effentiel d'en fixer les limites. Elle n'occupe pas précifément cet efpace qui regne entre le Pôle & l'Equateur. Elle tient, au contraire, le milieu entre le Pôle, & le Tropique. N'eft-il pas reconnu que la chaleur eft trop brûlante fous l'Equateur, & le froid trop véhément fous le Pole? Ainfi le climat dont il

s'agit, n'eſt pas, comme quelques Géographes l'ont prétendu, celui qui, du trentieme degré, s'étend au quarantieme; mais qui commence au quarantieme, & ſe termine au cinquantieme. Sa température eſt plus ou moins douce, ſelon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne davantage du point de l'Orient. Dans cette belle poſition ſont ſituées quelques Provinces d'Eſpagne, la France, l'Italie, la haute Allemagne, une partie de la Hongrie, la Tranſylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Romanie, l'Armenie, & une partie conſidérable de l'Aſie mineure, ainſi que de l'Aſie majeure.

S'il eſt certain que les Habitans de ces contrées jouiſſent d'une température plus ſalutaire à meſure qu'ils ſont plus voiſins du Levant, il ne s'enſuit pas que la poſition des Peuples, qui touchent de plus près le Midi, tels que les anciens Lybiens, les Ciliciens, les Medes, &c. ſoit dépourvue de tout agrément. Chacune de ces régions a ſes propres influences, & par conſéquent ſes avantages particuliers.

A ſuivre le ſyſtême de cette diviſion, on doit ranger, dans la claſſe des Méridionaux,

la majeure partie des Eſpagnols, les Habitans de la Morée, ceux de l'Iſle de Candie, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perſe, de l'Inde, de l'Egypte, de la Mauritanie, de la Barbarie, de la Floride, &c. Quoique l'on ſuppoſe ces Peuples placés à peu près ſous les mêmes degrés de latitude, la température de leur Atmoſphere n'eſt pas par-tout ſemblable. Ceux, par exemple, qui ſont ſitués au Couchant, reſpirent un air ſenſiblement plus froid.

Par la même raiſon, les Septentrionaux, qui ſe trouvent placés entre le cinquantieme degré & le ſoixantieme, tels que les Habitans de l'Angleterre, de l'Irlande, de la baſſe Allemagne, &c. ont une température moins rigoureuſe que les Peuples qui vivent dans la région qui s'étend depuis le ſoixantieme degré juſqu'au ſoixante-dixieme. Le peu d'analogie qui ſe rencontre, à pluſieurs égards, entre leurs uſages, leurs manieres, leurs inclinations & leurs talens, laiſſe appercevoir aſſez clairement cette différence.

Quelque peu reſſemblans que ſoient les traits caractériſtiques des Originaires des climats extrêmes, quelque oppoſées que ſoient leurs

dispositions primitives, il est néanmoins incontestable que c'est de ce contraste singulier que résulte le naturel des Habitans d'un ciel tempéré. C'est là où toutes les nuances viennent aboutir. C'est du milieu de cette confusion de principes physiques que sort cette diversité, bizarre de figures, de goûts, de passions. Là, le sang, qui ne circule, ni avec la même vivacité qu'au Septentrion, ni avec la même lenteur qu'au Midi, imprime de certains mouvemens particuliers aux esprits vitaux. Là, par l'effet d'une combinaison peu-sûre de rapports contraires, on voit la même Province, la même Ville, la même famille assujettie à mille habitudes plus ou moins incompatibles. Autant que la couleur des yeux, des cheveux & de la peau est variée, autant les manieres de sentir paroissent diversifiées. Pas plus d'uniformité dans les inclinations, que dans la taille. Au Midi, l'adresse supplée ordinairement à la force. Au Septentrion, la férocité prend la place de la ruse. Mais, dans la région mitoyenne, on remarque assez souvent la foiblesse du corps, sans beaucoup de ressources du côté de l'esprit, & la véhémence du génie soutenue par

des membres robuſtes. On diroit que toutes les puiſſances humaines y ſont dans une violente contrainte. Tantôt la bile jaune ſurmonte en degrés d'effervefcence la bile noire, & tantôt celle-ci domine ſouverainement ſur l'autre. De cette inſtabilité, ſoit dans la qualité, ſoit dans la quantité des humeurs radicales, ſe forme un compoſé mixte qui varie lui-même ſuivant la ſucceſſion des circonſtances. De là ce changement ſi ſubit dans les conſtitutions, ces ſentimens ſi équivoques, ces appétits momentanés qui ſe détruiſent les uns les autres, ces irréſolutions continuelles, ces imaginations diſcordantes, certaines actions héroïques, très rares, & une ſuite nombreuſe de défauts, que la réflexion prend ſi peu de ſoin de corriger.

Ces obſervations répandent, ſans doute, un jour lumineux ſur deux difficultés, que le ſimple récit de l'Hiſtoire n'eſt point capable de diſſiper. 1°. Que les Méridionaux aient le corps plus foible que les Originaires du Nord, c'eſt une vérité d'expérience. Les Écrivains leur font honneur cependant en pluſieurs rencontres de la fermeté dans l'action. 2°. Que les membres des Septentrionaux

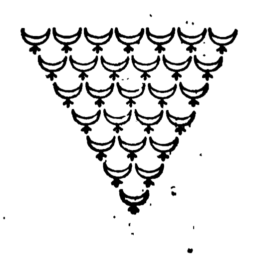
ſoient très-vigoureux, c'eſt une aſſertion confirmée par les faits. Pourquoi leur reproche-t-on néanmoins çà & là, dans les Annales publiques, leur molleſſe & leur indolence?

De ſemblables contradictions ſont frappantes; mais elles ne peuvent deshonorer, aux yeux de l'Obſervateur, la plume ſavante des *Tite-live*, des *Polybe*, des *Plutarque*, des *Tacite*, &c. qui les ont avancées. Il n'eſt beſoin, pour juſtifier ces Auteurs ſi judicieux, que de faire attention au climat ſous lequel eſt placé le théâtre ſur lequel les Peuples, dont ils décrivent les faits, ont repréſenté. Puiſque l'homme du Nord, qui eſt le plus nerveux au milieu de ſes glaces, tombe dans une eſpece de défaillance dès qu'il reſpire longtems un air trop brûlant, & que l'Originaire du Midi languit & devient preſqu'immobile aux approches d'un grand froid, n'a-t-il pas dû arriver quelquefois au Soldat Scythe d'être lâche dans les terres Auſtrales, & au Capitaine, qui a pris naiſſance dans une région toujours échauffée par les rayons du ſoleil, de perdre ſon enthouſiaſme lorſqu'il eſt enveloppé d'une Atmoſphere trop rigoureuſe? Ce que les climats oppoſés operent

ſi viſiblement ſur les corps, l'influence des différentes Saiſons doit, comme nous l'avons remarqué, ſe faire plus ou moins reſſentir. Que l'on ſuive ces principes dans toutes leurs conſéquences, & que l'on étudie la conduite politique des Puiſſances entr'elles, on obſervera, avec *Agathias*, quand il parle des Germains, & avec *Crantzius*, lorſqu'il diſſerte ſur les Suédois, qu'il eſt de l'intérêt des armées du Nord de prolonger la campagne fort avant en hyver, parce qu'alors elles regagnent autant de forces dans cette dure Saiſon, que leurs ennemis en doivent perdre. S'il étoit néceſſaire de citer des exemples, il ſeroit facile de rappeller les cauſes particulieres du ſuccès de plus d'une bataille livrée de nos jours. D'ailleurs, ne peut-on pas hazarder de dire, ſur la force & la bravoure dans les combats, ce que les Mathématiciens affirment des dimenſions: *Il n'y a que des grandeurs relatives.*

A raiſonner d'après de tels principes, il eſt évident que les climats extrêmes ne ſont pas les plus avantageux à la conſtitution naturelle de l'homme. Si, dans une Zône tempérée, il n'eſt, ni auſſi impétueux qu'au

Nord, ni aussi tardif qu'au Midi, il est doué d'un tempérament mitoyen, qui, réunissant jusqu'à un certain point ces contraires, le met en état de supporter au besoin le froid excessif de la Laponie & les chaleurs dévorantes de la Guinée. Dès-lors il est mieux préparé contre tous les accidens, & plus favorablement disposé pour les grandes opérations. De là, la raison physique de ce que les Originaires de la moyenne région s'expatrient en plus grand nombre & beaucoup plus aisément que ne peuvent le faire, soit les Septentrionaux, soit les Méridionaux.



CHAPITRE X.

De l'Esprit naturel des Peuples.

A ENTENDRE la plûpart des Obfervateurs de la Nature, les ames & les corps font ordinairement dans des relations contraires. Ce que les hommes gagnent du côté de la vigueur du tempérament, ils le perdent du côté de la force de l'efprit. Si ce principe, qui eft calqué fur la raifon inverfe des qualités animales & des facultés intellectuelles eft, en général, bien établi, il réfulte que les Peuples du Midi, dont les organes font foibles, doivent être plus fpirituels que les Septentrionaux, qui ont communément une complexion plus robufte.

Ariftote tient un rang diftingué parmi les Défenfeurs de cette opinion. Les hommes les plus forts, dit-il, *au feptieme Livre de la République*, & qui ont une bravoure impétueufe, font prefque toujours moins fpirituels que les autres. Il eft bien rare, ajoute-t-il, qu'ils foient habiles dans l'art du gouvernement public.

Quelque supérieur que soit l'avantage des Méridionaux sur les Originaires du Nord, relativement à l'adresse & à la pénétration, il n'en est pas moins prouvé contre le sentiment de plusieurs Historiens leurs Panégyristes, qu'ils ne possedent pas tous les talens nécessaires à une belle administration. Si une grande intelligence peut fournir les plus heureuses ressources dans certaines occasions, il arrive souvent qu'une force ennemie renverse les systêmes les mieux concertés. D'ailleurs, il paroît qu'au Midi les ames se livrent plus volontiers à l'enthousiasme qu'à la simple réflexion. Combien ce défaut naturel ne doit-il pas avoir de suites funestes dans la vie privée & dans la conduite des affaires générales.

S'il étoit vrai, comme le prétend le Duc *de la Roche-foucauld*, que la force & la foiblesse de l'esprit fussent mal nommées, parce qu'elles ne sont que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps, il s'ensuivroit que les hommes les mieux organisés sont les plus spirituels. Cette maxime fait honneur aux Originaires d'un ciel tempéré. Comme ils n'ont les humeurs, ni aussi bouillantes que ceux du Nord, ni tout le phlegme des Méri-

dionaux, il eſt plus commun de trouver, parmi eux, ces conſtitutions ſalutaires qui raſſemblent les qualités primitives dans un juſte milieu. Auſſi, a-t-on obſervé que de tous les Peuples qui couvrent le globe, ils ſont ceux qui réuniſſent, avec le plus de ſageſſe, les vertus de l'obéiſſance à celles du commandement. Quoiqu'à certains égards ils ſoient moins ingénieux que les Habitans du Midi, il eſt indubitable qu'ils doivent les ſurpaſſer du côté du jugement, parce que cette précieuſe faculté de l'ame ne peut guères ſympathiſer avec le tumulte des paſſions extrêmes. Or, c'eſt cette ſupériorité dans le jugement, qui leur ſuggere les moyens de faire avorter les complots, que la ruſe & l'adreſſe de ces Peuples forment contre leur bonheur. Plus ſpirituels & moins audacieux que les Septentrionaux, ceux de la moyenne région ſavent encore prévoir & réprimer à propos l'ardeur de leur courage fougueux & féroce. Tels doivent être les talens d'un parfait Capitaine. Il eſt eſſentiel qu'il joigne la prudence à la force. Toute Puiſſance politique ne doit-elle pas être mue par ces deux grands reſſorts?

Que l'on conſulte les faſtes des Nations, &

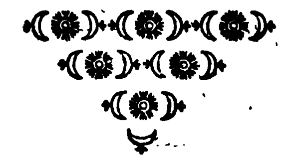
l'on remarquera qu'il y eut, dans tous les tems, plusieurs germes d'antipathie entre les facultés naturelles des Septentrionaux & celles des Méridionaux. Les uns, pleins d'une confiance barbare dans la vigueur de leurs bras, ont souvent eu l'ambition de faire des conquêtes. Les autres, inspirés par un esprit de sagacité, ont presque toujours réussi à se soustraire à la domination contre laquelle ils n'avoient pas eu d'abord le pouvoir de faire résistance. Si les Huns, les Herules, les Vandales, les Pictes, les Goths, les Normans, &c. subjuguerent de vastes pays, tant en Europe, qu'en Asie & en Afrique, les Peuples du Midi ne leur permirent pas de jouir long-tems du fruit sanglant de leurs victoires. Si, pour forger des chaînes à ses semblables, il n'est besoin que d'avoir des forces supérieures, il faut, pour empêcher que ces chaînes ne se brisent avec éclat, être pourvus de tous les dons de l'intelligence. Le plus fort dompte aisément le plus foible; mais c'est à l'homme sage qu'il appartient seulement de le gouverner. Quelques réflexions, faites sur l'esprit naturel des Fondateurs des Empires, manifestent avec évidence cette vérité pratique. Ce n'est donc pas

sans motif que les anciens Poëtes ont représenté Pallas tenant une lance à la main.

Des inclinations moins farouches de la part des Guerriers du Nord, un goût moins opiniâtre pour la vie oisive de la part des Originaires du Midi, & l'on auroit vu ces Peuples, dans les tems de révolutions, jetter de concert les fondemens de plusieurs grandes Puissances. Ce que la force abandonnée à elle-même, ce que l'esprit avec toutes ses lumieres n'ont pu faire séparément, l'uniformité durable entre les sentimens & les passions l'auroit exécuté. Prenons les Romains pour exemple. Pourquoi leur République est-elle devenue, en peu de tems, si fameuse? C'est parce que, par un concours singulier de causes heureuses, ils réunirent ces qualités contraires. Ils surent allier les exercices du corps avec ceux de l'esprit, & se familiariser à la lutte & à la musique suivant le conseil de *Platon*. Ambitieux d'une grandeur future, ils commencerent par emprunter des Grecs leurs Loix, les Sciences, les Arts & leur urbanité. Ils apprirent des Carthaginois la maniere de construire des vaisseaux, & de faire des voyages de long cours sur mer. S'ils se montrerent habiles dans la

discipline militaire, c'eſt un avantage qu'ils ſe procurerent au milieu des guerres continuelles qu'ils eurent à ſoutenir. Les Romains, peu au fait de ſe battre, ne frappoient d'abord leur ennemi que du tranchant de leur épée, ſelon la coutume des Scythes. Ils ſe conformerent enſuite à la façon des Eſpagnols, qui frappoient enſemble, & d'eſtoc, & de taille.

Telle eſt la route par laquelle doit tendre à la perfection tout Peuple jaloux de quelque célébrité. A l'amour des Sciences, il doit joindre l'amour des travaux méchaniques. Tel eſt le talent particulier des Peuples dociles de la moyenne région.



CHAPITRE XI.

De la Distribution des Qualités naturelles, relativement aux divers Climats, & en particulier de celles des Septentrionaux.

TOUTES les Nations n'ont pas précisément les mêmes avantages. Cette inégalité, dans le partage des dons de la Nature, atteste bien solemnellement la sagesse infinie de son Auteur. Quelle horrible confusion ne regneroit pas sur la terre, si tous les hommes étoient conduits par les mêmes attraits, animés par les mêmes desirs, curieux des mêmes objets, sensibles aux mêmes biens, & avares des mêmes richesses ! Au contraire, quelle harmonie réguliere dans le cours commun de toutes choses, suivant le systême actuel ! Si les Méridionaux ont le corps moins robuste que ceux du Nord, ils ont généralement l'ame plus vigoureuse. De ces défauts relatifs naît l'estime mutuelle des Peuples, parce

parce qu'il eſt ordinaire de reſpecter dans les facultés utiles, dont nous ne ſommes pas poſſeſſeurs. Suppoſe-t-on les Originaires du Nord réunir, à la force des taureaux, la prudence des renards ? l'Univers ne pourroit tarder à devenir le théâtre de leur violence & de leur tyrannie. Rien n'eſt plus formidable que la ruſe armée.

Si les Originaires des Climats tempérés ne poſſedent pas ces qualités contraires dans un degré éminent d'excellence, tel que ceux du Nord & du Midi, il eſt manifeſte qu'ils les raſſemblent toutes d'une maniere ſuffiſante. Si leurs paſſions naturelles ſont moins extrêmes, n'eſt-il pas plus facile de les réprimer ou de les perfectionner ? Si leurs ſentimens ſont plus foibles, ils parviendront, il eſt vrai, plus rarement à l'héroïſme; mais, d'une autre part, ils riſqueront moins de devenir de fameux ſcélérats. Ce que l'ignorance peut produire de maux dans la Société, la ruſe orgueilleuſe peut pareillement le faire commettre. L'indépendance farouche des Septentrionaux n'eſt-elle pas capable d'enfanter les mêmes crimes que l'ambition réfléchie des Méridionaux? Ne ſont-ce pas ces deux puiſſans

mobiles qui ont causé les plus épouvantables désordres dans les régions opposées? Sur quel motif s'appuient donc la plûpart des Ecrivains qui font honneur aux Habitans du Nord, de la justice & de l'innocence, tandis qu'ils accablent de reproches ceux du Midi pour leur perfidie & le déréglement de leurs mœurs? Comment concilier jamais, sur cet article essentiel, le texte de l'Historien avec l'observation du Philosophe?

Les hommes gros & gras sont, d'ordinaire, d'un caractère assez facile, dit *César* à l'occasion d'Antoine & de Dolabella. Les hommes maigres & décharnés, tels qu'étoient Brutus & Cassius, ont communément plus de finesse d'esprit & une ame moins flexible. Ces différences, entre les qualités intellectuelles des Peuples du Nord & des Originaires du Midi, sont palpables. Cette simplicité naturelle des uns, donne naissance à quelque vertus & à plusieurs vices particuliers que l'impression, toujours variable des objets, développe plus ou moins. Cette vivacité de pénétration, & cette fermeté de caractère des autres, deviennent la source féconde de mille habitudes que les circonstances font changer bien difficile-

ment. Chez les Septentrionaux, le ſentiment a plus de force que la réflexion. Parmi les Méridionaux, on eſt plus attaché au ſyſtême que déterminé par le premier mouvement du deſir. De là il s'enſuit que les Habitans du Nord, (abſtraction faite des loix) ſont ou moins criminels, ou moins vertueux que les hommes du Midi, parce qu'il entre plus de phyſique, que de moralité dans leurs actions. Les Germains, écrit *Tacite*, manquent d'attention & de prudence. Ils n'ont, ni la force, ni l'adreſſe de diſſimuler. Ecoutez leurs diſcours bruyans au milieu de leurs feſtins, & vous les entendrez révéler leurs ſecrets les plus importans. Ils rétractent leur parole avec la même légéreté qu'ils la donnent.

C'eſt donc cette grande ſimplicité de mœurs, reconnue dans les Peuples du Nord, qui leur a mérité, ſur-tout de la part des anciens Hiſtoriens, l'éloge trop faſtueux d'amis particuliers de la vertu. La coutume, qui a prévalu dans preſque tous les tems de choiſir parmi eux la Garde du corps de la plûpart des Souverains, n'a pas peu contribué à confirmer cet honorable préjugé. Ce n'eſt pas cependant, comme l'ont oſé avancer quelques Ecrivains,

que les Princes n'aient confié la défenſe de leurs Perſonnes à ces Etrangers, que parce qu'ils ont eu des motifs légitimes de ſoupçonner la fidélité de leurs Sujets. Ce reproche odieux eſt injuſte à l'égard de plus d'une Nation. Une politique bien entendue a d'abord établi cet uſage que l'habitude ſeule a conſervé. Comme il eſt vraiſemblable qu'il doit y avoir moins de malice dans ces grands corps, on les a reçus avec empreſſement dans les Cours d'où l'on cherchoit à bannir l'eſprit d'intrigue & de cenſure. D'ailleurs, en ſuppoſant que ces hommes ſoient nés avec peu de goût pour réfléchir, il eſt aiſé de conclure qu'ils ſont moins occupés de leur intérêt perſonnel, &, par conſéquent, plus attentifs à veiller au maintien du bon ordre.

Que l'on ceſſe de nous vanter cette bonté d'ame attribuée par diſtinction aux Septentrionaux. Où la réflexion a peu de part, la vertu doit être bien foible. N'eſt-il pas évident que plus on s'éloigne de la nature de l'homme, plus on ſe rapproche du genre des ſimples animaux? Les Peuples du Nord ont, communément, moins d'eſprit & d'urbanité que les autres Habitans du Globe; & dès lors il y a lieu

de préſumer qu'ils ont moins de moyens de modérer leurs appétits & de réfrener la fougue de leurs paſſions. Auſſi n'eſt-il point extraordinaire, parmi eux, de ſe laiſſer aller aux plus grands excès. Les Thraces, n'ont-ils pas été de toutes les Nations, les plus intempérans & les plus ſanguinaires. Quand les Germains attaquoient leur ennemi, c'étoit moins par bravoure, que par le tranſport d'une fureur aveugle.

N'eſt-ce pas cette grande chaleur, qui les agite intérieurement, qui contribue à rendre leurs paſſions auſſi véhémentes? Comme les paſſions naturelles participent à peu près également de l'eſprit & du ſang, de l'intelligence & de la bile, ces fluides ne peuvent ſe trouver dans une effervefcence durable, ſans que l'appétit ſenſitif n'éprouve des mouvemens plus ou moins impétueux. Car, ou toutes les humeurs radicales fermentent enſemble avec la même activité, & alors la paſſion doit être dans toute ſa puiſſance; ou l'une devient ſupérieure aux autres, & alors il réſulte, de cette inégalité, un ſentiment équivoque que les circonſtances ne manquent guères de déterminer, & qui emprunte ſa force du principe mê-

me qui devoit causer sa foiblesse. Telle est la constitution physique de ces Peuples. Ou leur cœur reste dans l'inaction, ou, s'ils forment quelque desir, ils osent tout entreprendre pour le satisfaire. Tels furent ces essains de brigands, qui, avides de richesses & de carnage, semblerent n'avoir abandonné leurs habitations sauvages que pour immoler les hommes & les animaux à leur humeur féroce. Ne les a-t-on pas vus, dans le cours de leurs différentes émigrations, mettre leur gloire à ravager les campagnes, à démolir ou à brûler les Villes ; &, sans aucun respect pour les monumens les plus augustes, à détruire les Temples, à profaner les Sépulchres & à pulvériser les Images des Dieux mêmes ?

Ainsi les passions, qui, dans les autres Climats, ne sont que des vertus naissantes, deviennent, parmi les Septentrionaux, de véritables maladies de l'ame. Ils ne sont guères courageux sans entrer en fureur, prudens sans être saisis de crainte, œconomes sans être avares, généreux sans être prodigues, séveres sans être durs, agréables sans être libertins. Leurs goûts excessifs se montrent à découvert dans toutes les occasions. Combien leurs di-

vertiſſemens mêmes ne ſont-ils pas fréquemment interrompus par des ſcênes tragiques? Les Germains, écrit leur Hiſtorien, jouent avec un tel deſir de gagner, qu'il arrive ſouvent qu'après avoir perdu tout leur bien, ils hazardent, de ſang froid, juſqu'à leur liberté. De là vient le reproche que fait *Procope* aux Habitans du Nord: ils ont une ſoif ſi brûlante des richeſſes, dit l'Ecrivain Grec, qu'on les détermine facilement à ſe battre pour quelque petite ſomme. C'eſt avec plaiſir qu'ils échangent leur vie contre de l'argent. De ſemblables mœurs dans un Peuple, prouvent avec évidence la vérité de cette maxime, ſavoir, qu'il y a plus de défauts dans l'humeur, que dans l'eſprit de l'homme.

C'eſt parce que les humeurs ſont ſujettes à des fermentations trop véhémentes dans les climats du Nord, que les ſenſations ſont d'ordinaire plus fortes que les ſentimens dans les Septentrionaux. Leur eſprit, qui ſe trouve ſouvent obſcurci par des nuages vaporeux qui s'élevent au cerveau, eſt gêné dans ſes opérations. Les fibres, en devenant trop humides ou trop épaiſſes, perdent de leur reſſort, ou ſont miſes difficilement en action. De là ces

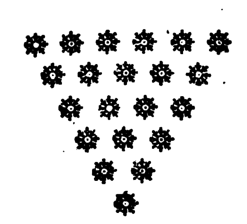
caractères incertains, si communs dans ces contrées, qui sont, ou tout-à-fait simples, ou beaucoup trop soupçonneux. N'est-il pas manifeste que si le sang reçoit une impulsion trop subite & trop violente, l'individu, qui néglige de faire usage de sa réflexion, doit alors se laisser gouverner par les circonstances & se plier au gré du hazard. L'ame est-elle assez vigoureuse pour réprimer les mouvemens immodérés de l'humeur? Il résulte aussi-tôt de cette contrariété de la raison & des sens, une certaine maniere de penser & de sentir qui devient le principe d'une prudence aussi timide qu'elle doit être variable. De là cette inquiétude qui tourmente sans cesse les esprits. Les Goths sont si soupçonneux, dit un Ancien auteur, que c'est un usage dans leurs hôtelleries de gager des Espions qui ne s'occupent qu'à étudier les démarches des Etrangers qui y logent. Combien leur caractère de défiance ne s'est-il pas montré dans toutes les occasions où il leur a fallu conclure quelque traité avec les autres Peuples? Loin que les précautions qu'ils apportent, poursuit le même Ecrivain, soient capables d'en assûrer la stabilité, ils ne s'apperçoivent pas plutôt qu'il leur est désavanta-

geux, qu'ils ſuppoſent avoir été trompés ; &, ſans autre motif, ils violent, ſans égards, les articles qui leur déplaiſent ou cherchent les moyens de ſe venger. L'Hiſtoire politique des guerres prouve ſuffiſamment la certitude de cette obſervation.

Les Septentrionaux ſont donc naturellement auſſi intéreſſés & auſſi perfides que les Originaires du Midi. Ainſi leur innocence & la droiture de leurs mœurs ne ſont ſi hautement préconiſées dans les anciennes Hiſtoires, que parce que leurs Auteurs n'en avoient que des notions très ſuperficielles. Dira-t-on que leur morale a ſouffert tout-à coup une révolution extraordinaire ? Mais pourroit-on oublier quels étoient les ſentimens originels de ces Peuples lors de leurs fréquentes émigrations ? A peine les Francs ſe furent mêlés parmi les Gaulois, qu'on vit paroître une nouvelle Nation. La bonne foi prit la fuite & fit place aux trahiſons & à la violence.

Concluons que ſi l'eſprit étoit plus commun parmi les Septentrionaux, ils ſeroient moins ſoupçonneux. Si leur ſang couloit dans leurs veines avec moins d'impétuoſité, il eſt encore probable qu'ils ſeroient ordinairement

moins portés à la cruauté, ainsi qu'à l'intempérance. Ce sont-là de ces vérités générales dont la découverte tient à la connoissance des principes physiques des lieux. L'on demande présentement pourquoi les Méridionaux, qui habitent un Climat opposé, & dont la constitution est si différente, sont, pour l'ordinaire, & plus perfides, & plus cruels que ceux du Nord. Cette contradiction apparente entre les causes & les effets intéresse trop particuliérement le systême moral de l'Histoire, pour ne pas être discutée avec quelque étendue.



CHAPITRE XII.

Du Caractère des Peuples Méridionaux, & de leurs inclinations naturelles.

LA jalousie, l'amour de la vengeance, l'ambition & le goût des voluptés, telles sont les passions qui agitent communément l'ame des Peuples du Midi, & qui deviennent les principes de mille excès monstrueux que les Habitans du Nord auroient de la peine à imaginer. Autant les Méridionaux excellent au-dessus du reste des Nations, par les talens variés & les qualités transcendantes de leur esprit, autant ce même esprit, lorsqu'il vise au mal, est capable de forfaits & de noirceurs. Le sang froid qu'ils conservent, par habitude, vient-il à s'échauffer, ces hommes, dont l'austere gravité suprenoit, tombent aussi-tôt dans une espece de rage qui les rend d'autant plus à craindre, que la ruse parmi eux supplée à la force, & que la perfidie est

entre leurs mains l'inſtrument ordinaire des projets qu'ils méditent.

Prétendre, avec *Platon*, & quelques Ecrivains, ſes fidéles Copiſtes, que les Phéniciens, par exemple, n'étoient redevables de leurs inclinations à la fourberie & à la cruauté, que parce qu'ils faiſoient leur principale occupation du commerce, ou parce qu'ils étoient voiſins de la mer, n'eſt-ce pas inſulter ſans pudeur à la bonne foi du Marchand, & au caractère dominant des Peuples Maritimes? Si l'honnêteté dans les procédés ſe fait remarquer dans les comptoirs de la plûpart des Négocians, pourquoi vouloir rendre leur art trop utile reſponſable de l'iniquité de quelques cantons particuliers? Si les eaux de la mer ſont à peu près également ſalées dans tous les parages, pourquoi les Originaires de toutes les terres qu'elle baigne ne naiſſent-ils pas tous avec des ſentimens pervers? Où l'on obſerve les mêmes cauſes, d'où peut provenir une diverſité, & ſouvent même une contradiction ſucceſſive dans les effets qui en ſont les réſultats?

Afin de répandre plus de lumiere ſur ce ſujet, qui tient ſi étroitement au principe géné-

ral d'une partie confidérable des affections humaines, écoutons parler l'Auteur d'une Dissertation favante, inférée avec éloges dans le huitieme volume de l'*Hiftoire critique de la République des Lettres*. Le fyftême en doit paroître auffi injufte qu'il eft réellement dangereux. „Si l'on demande d'où pouvoit vènir
„ce grand penchant à la tromperie & à la four-
„berie qui fe trouvoit anciennement dans les
„Phéniciens, plutôt que dans les autres Na-
„tions, *Platon*, le divin *Platon*, répondra
„pour nous dans fon quatrieme Livre *des Loix:*
„Quand une Ville eft bâtie près de la mer,
„dit-il, il arrive d'ordinaire que fes Habitans
„refpirent un certain air de gayeté. Il faut
„cependant convenir que les influences d'un
„pareil voifinage font trop falées & trop ame-
„res. On obferve, en conféquence, qu'une
„Ville, où l'on parle beaucoup au milieu des
„repas de négoce & d'argent, ne doit pas être
„fort recommandable par la pureté de fes
„mœurs & fa bonne foi. D'où il réfulte que
„les Peuples, qui ont cette pofition, connois-
„fent peu les fentimens de l'amitié, ainfi que
„les droits de la fidélité. Du refte, conti-
„nue le Differtateur, on faura que, parmi les

„ Anciens, les Marchands n'étoient pas dans
„ une fort haute réputation de probité ; témoin
„ cette loi des Thébains rapportée par *Aristo-*
„ *te*, (*Polit. l.* 3. *c.* 5.) Que personne, dit-el-
„ le, ne puisse prétendre à posséder une charge
„ honorable dans la République ; que préalable-
„ ment il ne soit prouvé qu'elle a absolument
„ renoncé au commerce depuis dix ans. Le
„ caractère des Carthaginois, ajoute le même
„ Ecrivain, sera notre derniere preuve, &
„ achevera de convaincre le Lecteur, que les
„ Phéniciens étoient véritablement tels que
„ nous venons de les représenter. Ceux de
„ Carthage étoient Colonie de Tyr. & par la
„ dans la dépendance & dans l'union la plus
„ étroite, en sorte qu'ils ne faisoient qu'un
„ même Peuple avec les Tyriens. Ainsi on
„ peut fort bien juger de ces derniers par les
„ premiers. Or il n'est rien de plus commun,
„ dans l'Antiquité, que de voir les Africains
„ représentés comme des gens de mauvaise foi,
„ adonnés á la ruse & à la fourbe, &c..."

Cette opinion, quoiqu'appuyée sur des mo-
tifs bien fragiles, s'est fait un grand nombre
de Partisans, entre lesquels on distingue l'Au-
teur célebre de l'*Esprit des Loix*. A l'aide de

quelques raiſonnemens politiques, il a réuſſi à lui donner pluſieurs nouveaux degrés de vraiſemblance. Mais pour peu que l'on veuille réfléchir ſur la nature de l'humeur radicale qui circule dans les veines des Méridionaux, on conviendra que la bile noire, qui caractériſe d'ordinaire leur tempérament, eſt le principe commun des vices phyſiques qu'on leur reproche. Cette bile, qui s'allume aiſément, s'aigrit auſſi-tôt, fermente avec vivacité & parvient à cauſer un déſordre plus ou moins ſenſible dans l'harmonie de l'organiſation naturelle. De là, les accès impétueux, l'enthouſiasme ſubit, & les convulſions périodiques, autant de maladies qui ont cours dans les Climats brûlans. De là, cette véhémence dans les paſſions, ces haines irréconciliables, cet amour exceſſif, ces prodiges de vertus ſociales & ce cortege monſtrueux de vices barbares. De là, ces inclinations diſcordantes, qui viſent directement au bien ou au mal extrême. De là, cette douceur dans les mœurs, qui reſſemble ſi ſouvent à la molleſſe, ou ces principes d'une conduite auſtere qui dégénere ſi aiſément en férocité. De là, cette contradiction toujours ſubſiſtante dans les uſages & les manie-

res. De la, cet aſſemblage irrégulier de politeſſe & de groſſiéreté, de fievre & de ſang froid, de lenteur & d'activité, de prudence & de délire, d'avarice & de prodigalité, d'audace & de timidité, &c. &c.

Ce contraſte frappant dans la maniere d'être des Méridionaux, eſt donc le ſimple réſultat des impreſſions, tout à la fois diſparates, que reçoit l'ame par la voie des ſens conſidérée dans l'ordre phyſique. Telle eſt la marche inégale des paſſions, ſous un ciel ardent, lorſque les Peuples qui l'habitent, loin de faire uſage de leur liberté pour en œconomiſer les mouvemens, ſe laiſſent plutôt maîtriſer par la fougue de leurs penchans, qu'éclairer par les lumieres sûres & tranquilles de la réflexion. Si l'Auteur de la Nature, plein de ſageſſe dans la diſtribution de ſes dons, a ſoumis, d'une part, le cours de leurs humeurs à des impulſions très-puiſſantes, il a pourvu, d'un autre côté, leur entendement d'une intelligence ſupérieure, & d'une très-vive pénétration. Auſſi, combien de Nations Méridionales, ſans changer de climat, ont préſenté ſucceſſivement de nouveaux tableaux de mœurs, d'uſages & de préjugés. Alors les Loix ont corrigé

corrigé les défauts naturels, & le germe du vice s'eſt transformé en principe de vertu. L'Hiſtoire de ces contrées atteſte, dans preſque tous les ſiècles, la vérité de ſemblables révolutions.

Si l'on remarque des différences conſidérables entre une Nation du Nord & une Nation du Midi, combien n'en obſerve-t-on pas ſouvent de très eſſentielles entre les générations ſucceſſives du même Peuple? Telles habitudes étrangeres, que l'on avoit jugées abſolument incompatibles avec les mœurs primitives des Originaires d'un pays, triomphent dans la ſuite comme ſi elles euſſent pris naiſſance dans le lieu même. Reſte à conclure que la Nature eſt moins indocile, & que les préceptes moraux ont plus d'énergie qu'on ne le penſe communément.

Par quel concours bizarre de cauſes particulieres arrive-t-il encore que les contraires viennent ſe réunir dans le même ſujet? Les Carthaginois étoient énervés par la chaleur brûlante de leur climat, & cependant ils ſe diſtinguerent, par leur grande activité, dans les affaires. Si l'opulence, dont ils jouiſſoient, dût former leurs mœurs douces & paiſibles, pour-

quoi conservoient-ils des inclinations dures & farouches ? Le luxe, qui suit de si près le commerce florissant d'un Etat, influe d'ordinaire sur le cœur & l'esprit, qu'il accoutume à la tendresse & à la flexibilité. Ces Méridionaux ont prouvé néanmoins qu'avec ces qualités de l'ame, on pouvoit être des monstres de barbarie. Tant que les Loix ne génerent point le développement des humeurs malignes dont ils étoient redevables en partie aux propriétés physiques de l'air qu'ils respiroient, que d'horreurs, que d'abominations furent commises dans le sein de leur République ! Le systême de leur Religion, d'accord avec ces premieres causes, contribuoit beaucoup, par le genre de sacrifices qu'il prescrivoit, à leur inspirer le sentiment des forfaits. S'agissoit-il de calmer la fureur prétendue de leurs Dieux ? la Loi ordonnoit un holocauste. C'étoit tantôt un jeune homme, & tantôt une jeune vierge qu'il falloit conduire au Temple, & faire monter sur le bucher. La famille, présente à cette affreuse cérémonie, devoit témoigner sa satisfaction. Malheur à la mere de la triste victime, si, au milieu de cette scène épouvantable, elle laissoit entrevoir que ses entrailles

fussent émues. Un soupir de tendresse l'auroit deshonorée publiquement.

Si les anciens Gaulois, & quelques Peuples du Nord, se sont rendus coupables des mêmes sacrileges, ce fut l'aveugle crédulité qui les leur fit commettre. On sait que ce furent les Méridionaux qui les inventerent & les accréditerent au loin à la faveur de leurs systêmes de Philosophie. Ainsi la brutalité des uns répandit le sang humain, parce qu'elle n'en connoissoit pas tout le prix. Les autres, au contraire, le faisoient couler avec joie & n'ignoroient pas quelle étoit sa valeur. Ceux-là obéissoient par foiblesse au sentiment de la crainte qu'on leur suggéroit. Ceux ci se prêtoient sans résistance aux désordres de leur humeur atrabilaire.

Ce caractere cruel des Peuples du Midi, a été reconnu de tous les Historiens, parmi lesquels il en est un bien petit nombre qui se soit appliqué à en rechercher les causes premieres. Prétendre, avec plusieurs, que le gouvernement tyrannique y a donné lieu, c'est vouloir éclaircir une difficulté par une autre difficulté qui demande elle-même une explication. Pourquoi la tyrannie s'est-elle fait respecter dans

ces Climats ? C'eſt parce que la méchanceté a dû marcher à la ſuite de la foibleſſe, & peu après en triompher. N'eſt-il pas d'expérience que, dans les conjonctures critiques, la bravoure eſt moins furieuſe que la poltronerie ? Il eſt donc vrai que les extrémités des vices ſe rapprochent facilement.

Auſſi, dans la Deſcription de l'Afrique par *Léon*, il eſt aiſé d'obſerver ce conflict de paſſions, qui, lorſqu'elles ſemblent devoir ſe détruire les unes par les autres, acquierent de nouveaux degrés de véhémence. Ici, il dépeint les Originaires de cette Contrée avec les traits de la lâcheté la plus humiliante. Là, il les repréſente avec des couleurs qui annoncent des ames fougueuſes & barbares, que rien ne peut ni tranquilliſer, ni aſſouvir. N'eſt-ce pas à ces Peuples auxquels on doit l'invention de la plûpart des ſupplices qu'on fait endurer maintenant aux Criminels ? A peine les autres Nations oſoient ſe réſoudre de livrer un Scélérat à la mort, que, dans l'Afrique, il étoit d'uſage d'arracher les yeux aux coupables, de leur retrancher quelque membre, de les écorcher tout vivans, ou de les faire brûler à petit feu.

Quelle douceur de mœurs ne montrerent point à cet égard les Romains, sous un ciel plus salutaire, avant que l'ambition & le luxe les eussent fait dégénérer de leur simplicité primitive! Il y eut un tems où ç'eût été manquer à l'honneur dû à la République, que de punir du fouet un de ses Citoyens. Si, par la suite le bien public exigea qu'on se défît d'un Criminel, on lui faisoit trancher la tête d'un coup de hâche, ou bien on lui coupoit simplement la gorge. Soit que ces illustres Politiques jugeassent qu'il ne convenoit pas de verser le sang humain, soit qu'ils ne fussent arrêtés que par la seule horreur du spectacle, ils condamnerent souvent les coupables à un supplice qui, pour être moins effrayant, n'en est pas au fond moins rigoureux. La Sentence portoit qu'on les laisseroit mourir de faim. Dans d'autres tems, ils pousserent la modération jusqu'à permettre aux Accusés de se punir eux-mêmes par un exil volontaire. Ils avoient compris, ces sages Républicains, que la mort dépouillée de tout appareil étranger, offre à l'imagination de ceux qu'elle vient saisir, des sentimens assez vifs de regrets & d'horreur. Si quelquefois ils mirent en usage des

tourmens plus terribles, c'eſt que l'atrocité des forfaits le demandoit. Il ſe rencontre des conjonctures lamentables où il eſt eſſentiel d'intimider les paſſions par des exemples extraordinaires. Combien d'hommes, faute de diſcernement ou de ſenſibilité, ne meſurent la bonté ou la malignité des actions que par l'eſpece différente de récompenſes ou de châtimens qui les ſuivent! Malheur à la Nation chez laquelle il n'eſt point rare de trouver des âmes aſſez viles qui aient beſoin d'une regle ſemblable!

Une derniere preuve, que c'eſt moins à la forme du régime des Etats, qu'aux influences du Climat que l'on peut attribuer les inclinations féroces des Carthaginois & des autres Peuples qui vivent à peu près ſous le même ciel, ſe tire des Relations des Voyages faits dans une partie du nouveau Monde. Pourroit-on déſigner les excès & les rafinemens de cruauté auxquels ne ſe portoient point les Américains Méridionaux? Quoique gouvernés par des Loix différentes, ils étoient tous également barbares. La doſe d'humeurs âcres, qui ſurchargeoit leur tempérament, faiſoit diſparoître une légiſlation, qui, ſelon toutes les

apparences, étoit foible & mal entendue. Quelle coutume que celle de plonger leurs enfans dans le ſang des ennemis qu'ils venoient d'égorger! Leur inhumanité alloit encore plus loin. Ils buvoient tous de ce ſang, coupoient enſuite les cadavres par morceaux & les dévoroient au milieu de leurs feſtins. Sont ce là ſimplement les réſultats d'une mauvaiſe diſcipline ?

CHAPITRE XIII.

Continuation du même Sujet.

LA férocité naturelle aux Originaires du Nord, & ce penchant vers la barbarie qu'on reproche aux Peuples du Midi, quoiqu à peu près ſemblables dans leurs effets, partent de deux principes phyſiques, qui n'ont entr'eux aucune analogie. Ceux-là, comme nous l'avons obſervé, ſe portent à la vengeance, parce qu'ils aiment à ſuivre un certain mouvement de bravoure, qui les anime ſubitement & les tranſporte de colere. S'il eſt facile d'émouvoir leur bile, on parvient, ſans beaucoup

de peine, à la tranquillifer. Ceux-ci font moins prompts à entrer en fureur, & encore plus lents à revenir de ce fâcheux état. Autant les Septentrionaux cherchent à faire éclatter leur humeur, autant les Méridionaux s'étudient à la diffimuler. Les uns n'écoutent que la voix de la paffion du moment; les autres méditent à loifir fur les moyens de fatisfaire la leur. Les uns attaquent leur ennemi, le fubjuguent & lui pardonnent; les autres font agir quelques refforts fecrets, effaient de le renverfer par adreffe; &, s'ils réuffiffent, c'eft alors qu'ils veulent goûter le plaifir atroce de lui infulter & de lui faire fentir tout le poids de leur animofité.

Plus de chaleur interne dans les Habitans du Midi, rendroit infailliblement leur commerce moins dangereux & plus agréable. Ce levain d'aigreur, qui fermente dans leurs veines & qui altere toute la maffe des fluides, fe diffiperoit; &, pour lors, leurs paffions moins irritées, feroient moins exceffives & moins opiniâtres. A confidérer leur complexion phyfique, on la trouve un compofé d'élémens qui font très-irréguliérement affectés. Soit que leurs qualités premieres foient corrélatives à

l'influence du ciel qui les domine; soit qu'elles tiennent à la nature du sol qui les voit éclore, elles subsistent toujours dans une opposition extrême. La chaleur extérieure étant sans cesse en action pour repousser le froid intérieur, il résulte, de ce combat, un certain équilibre de forces plus ou moins durable, qui produit nécessairement un choc alternatif des élémens entr'eux, qui procure une confusion d'humeurs qui, à leur tour, agitent les ressorts essentiels en sens contraires, ce qui occasionne, dans le sujet, une douleur équivoque d'où provient cette tristesse de mélancholie qui caractérise si communément les Originaires de ces Climats. Ainsi, dès qu'il est démontré que l'ame humaine, quoique d'une nature purement spirituelle, est, en quelque sorte, soumise dans le cours de la plûpart de ses opérations aux vicissitudes des affections sensibles, il s'ensuit que, lorsque le sang qui vivifie les organes, & que les esprits vitaux qui animent le sang, souffrent quelque désordre, elle-même doit éprouver des variétés dans la suite de ses sentimens. Plus ces impressions extérieures sont considérables, plus l'harmonie des facultés internes reçoit des atteintes fâcheuses. Ce

n'est pas néanmoins que toute espece de changement soit nuisible par lui-même. Il se présente, au contraire, mille situations où il devient un avantage réel.

La vérité de ces principes, qui sont fondés sur l'expérience, autant que sur le raisonnement, n'est pas plutôt sentie, que l'on conçoit que les Habitans des régions extrêmes doivent naturellement porter les vices plus loin que ne font les Peuples d'un Climat tempéré. Comme le vin ne se sépare de la lie qu'avec peine, de même le sang éprouve bien des difficultés avant qu'il puisse se débarrasser de la bile noire, quand une fois il est mêlé & confondu avec elle. D'ailleurs, si le sang des Originaires d'un Climat mitoyen est moins agité que n'est celui des hommes du Nord, il circule avec moins de lenteur qu'au Midi, & dès-lors il dissipe, par son activité, une partie proportionelle de ces humeurs tenaces qui allument & aigrissent d'ordinaire les tempéramens Méridionaux. Ces différences sont sensibles à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche des Pôles. Il est vrai qu'à consulter les fastes des anciens Gaulois & des Germains, on trouvera que la France & l'Allemagne sont

maintenant à plusieurs égards des pays moins Septentrionaux qu'ils n'étoient il y a quinze siècles. Ce n'est pas que ces Contrées aient réellement changé de position, ni d'aspect. Ce sont les causes subalternes qui ont souffert de l'altération. Le desséchement des marais qui inondoient une grande étendue du sol, la conduite des eaux qui a été pratiquée, l'excavation qui a été faite du lit des Rivieres, les bois étant devenus moins communs, la culture des terres étant plus générale, la température de l'air a dû peu-à-peu être moins chargée de vapeurs, & conséquemment le Climat a dû s'embellir, & ses influences être plus douces & plus bénignes.

Il n'y a donc plus lieu de douter que la complexion des Méridionaux n'abonde en bile noire. Aussi on a toujours observé que ceux chez lesquels elle dominoit davantage étoient les plus enclins à la cruauté. En effet, l'ardeur brûlante de leur Atmosphère venant se joindre à l'acrimonie de cette humeur, l'humide radical s'évapore, les visceres se durcissent, les fibres acquierent un ton plus rude & moins uniforme. L'esprit ne manque guères d'être affecté de ce désordre. Il semble mê-

me que le cœur se resserre de façon à ne plus donner entrée, ni à la tendresse, ni à la pitié. Tel étoit, nous dit-on, le tempérament d'Ajax & de M. Coriolan. L'un, pour assouvir sa fureur, porta le fer & le feu dans le sein de sa patrie & au milieu des Cités qui lui étoient alliées. L'autre, désespéré de ne pouvoir à son gré tirer vengeance de ses ennemis, déchaîna sa rage sur de foibles troupeaux qui paissoient tranquillement en sa présence. Affamé qu'il étoit de sang & de carnage, ce Guerrier intrépide trouva quelque soulagement dans le massacre qu'il en fit. Combien d'exemples particuliers ne pourroit-on pas apporter pour autoriser les principes de cette Physique! Chaque pays a les siens en plus grand ou en plus petit nombre.

Si-tôt que l'on peut se rendre raison de la qualité physique de ce germe funeste qui produit la fureur, & que l'on a une connoissance générale des lieux où il fait le plus ordinairement des progrès, il est facile de juger avec intelligence de plusieurs points très essentiels de l'Histoire. Alors, on ne sera plus surpris que les Peuples du Midi aient des inclinations plus marquées vers l'enthousiasme,

que les Originaires du Nord. Or, de combien de phénomenes moraux cet état de délire spirituel n'est il pas souvent la cause dans la plûpart des circonstances ? La fureur, dit *Léon*, est une maladie très-commune dans les Contrées Méridionales. On a eu soin, continue cet Historien, de construire sur-tout en Afrique un grand nombre de maisons publiques pour y renfermer ceux qui en sont violemment attaqués. La partie de l'Espagne, qui est la plus voisine du Midi, est encore très fertile en furieux. Au contraire, vers le Nord, on n'a presqu'aucune idée de ce mal, parce qu'il est rare que la bile noire y domine trop dans les tempéramens. C'est l'excessive abondance du sang & sa trop grande chaleur qui fait extravaguer les hommes dans les Climats Septentrionaux. Il arrive souvent que certains airs d'une Musique instrumentale ont assez de vertu pour les rappeller à leur premier état de sentiment & de tranquillité. Les furieux de la moyenne région se guérissent avec beaucoup plus de difficulté. Dès que la bile jaune, qui les affecte, devient trop brûlante, ils tombent dans une espece de frénésie, qui les rend quelquefois impétueux & cruels.

Ceux qui habitent sous le ciel de l'Ourse, ne connoissent guères que la fureur des vieillards. Quand la pituite vient à surcharger leur complexion, ils s'enfoncent dans une sorte de démence léthargique qui leur aliene l'esprit, leur ôte la mémoire & les plonge dans la derniere stupidité.

Il résulte de ces observations, qu'il y a une distinction à faire entre un fou & un furieux. On peut dire que la folie étend son empire dans tous les pays. La fureur est, au contraire, une maladie plus particuliere aux Climats Méridionaux. Comme la folie n'est pas toujours la même, la fureur a pareillement ses différences. Un homme sage peut devenir furieux, dit *Ciceron*, mais il est rare qu'il tourne quelquefois vers la folie. Une raison trop foible, pour réprimer l'impétuosité des appétits, forme les fous. Une bile trop allumée & trop aigrie, qui agite les sens avec trop de véhémence, suffit pour inspirer la fureur. Au Nord, où l'ame paroît être plus assujettie qu'ailleurs aux affections animales, on ne sauroit être surpris que la folie y soit un état assez commun. Dans les Contrées Méridionales, où l'esprit, plus vigou-

reux ; est dans une dépendance moins étroite des organes, la fureur doit être une maladie assez ordinaire. Sous un ciel tempéré, il est évident qu'on doit y rencontrer un nombre à peu près égal de fous & de furieux. N'arrive-t-il pas même souvent que ces deux maladies s'y trouvent compliquées dans le même individu ?

On ne prétend point ici prononcer précisément sur le lieu propre à la naissance des passions, & encore moins sur le Climat le plus favorable au développement de tels vices, ou de telles bonnes qualités. Ce que l'influence particuliere de la Contrée peut produire d'avantageux, les usages, les préjugés, les exemples peuvent le détruire. De même les loix, le respect pour les mœurs, l'amour de l'ordre, sont capables d'y ajouter de nouveaux degrés de perfection. Aussi est-il évident qu'on voit par-tout des mélancholiques, des fous, des furieux; que par-tout on rencontre des hommes sages, vertueux, tempérans, &c. Il est vrai néanmoins que certains Pays paroissent plus ou moins fortunés, selon que les principes physiques y ont été plus ou moins adroitement combinés avec les institu-

tions morales & politiques. C'eſt au Lecteur, qui fait uſage de ſa réflexion, qu'il appartient de juger les Perſonnages en eux-mêmes, de conſidérer le théâtre ſur lequel ils repréſentent, & d'apprécier la valeur ſoit intrinſeque, ſoit relative du rôle qu'ils jouent, ou que l'Hiſtorien a imaginé de leur faire jouer.

CHAPITRE XIV.

De l'Amour relativement au Climat.

AMOUR, puiſſance ſouveraine des Ames & des ſens! Amour, que la Nature bienfaiſante a fait éclore pour le bonheur des humains, & qui, par un renverſement de ſes premieres loix, en devient le ſupplice! Amour, paſſion trop dangereuſe dans les Sociétés quand elles veulent méconnoître tes regles légitimes! Amour, qui ſais ſi bien mêler la douceur avec l'amertume, où ſont tes droits? Ici, c'eſt la variété du caprice qui en meſure l'étendue. Là, c'eſt la durée d'un goût léger qui ſemble reſtreindre ton pouvoir.

pouvoir. Presque par tout on te caresse au même instant que l'on t'abhorre : l'on te révere & l'on te prophane. L'on t'implore, & on te rebute Dans presque tous les lieux, ta vertu opere des prodiges contraires. Tantôt, elle unit tout-à-coup des cœurs qui étoient auparavant divisés. Tantôt, elle brise avec éclat des liens qui devoient être indissolubles. Nouveau Prothée, tu prends toutes les formes ; tu te caches indifféremment sous tous les emblêmes. Là, tu te plais à commander en tyran ; ici, tu te contentes d'être un séducteur. Jaloux de tes funestes prérogatives, tu aimes autant à détruire qu'à créer, à souffler la guerre qu'à inspirer la paix ; & du même flambeau dont tu échauffes les ames pures de deux Epoux, tu brûles & consumes jusqu'à l'anéantissement les nœuds du plus saint hymenée.

Mais, pourquoi imputer à l'Amour des égaremens & des forfaits dont les mœurs de l'homme sont seules responsables ? Qu'on rappelle ce sentiment à son innocence primitive, & bientôt cette passion, qui est si fréquemment le fleau de l'humanité, en deviendra le plus ferme appui, & l'appas victorieux des

plus grandes délices. C'eſt à vous, dignes Apôtres de l'honnêteté publique, qu'il appartient de réformer ces triſtes abus, tant par vos leçons, que par le cri puiſſant de vos exemples. Notre plan, qui ſe réduit à un ſimple examen, n'étant pas ſuſceptible d'une auſſi glorieuſe tentative, nous allons ſeulement conſidérer ici l'Amour en tant qu'il eſt *une inclination, où un penchant naturel*, ſans avoir égard, ni aux circonſtances qui l'accompagnent, ni aux loix qui en doivent regler l'uſage, ni aux ſuites qui peuvent en réſulter.

L'Amour phyſique croît en tous les pays, & fructifie dans tous les lieux. Si tel Climat paroît être plus favorable à la génération, la température d'une autre Contrée invite plus puiſſamment à la rechercher. Ici, c'eſt le ſentiment du beſoin; là, c'eſt l'attrait du plaiſir qui remue les hommes. Les cauſes ſont différentes, tandis que les effets ſont à peu près ſemblables. Au Midi, l'Amour ſe montre avec tout l'appareil de la volupté. Au Septentrion, il ſe préſente le plus ſouvent ſous les apparences du devoir, & quelquefois même de la diſtraction. Les Méridionaux, qui naiſſent plus lâches & plus ſenſuels que les

Originaires du Nord, ont ordinairement un goût plus vif & plus absolu pour les femmes. Les Septentrionaux, plus prompts & moins réfléchis, connoissent peu la tendresse, & encore moins ses petits rafinemens.

Ce n'est pas que ces Peuples soient dépourvus de toute sensibilité à cet égard. L'humidité de leur complexion, la froideur de leur ventre, comme parle *Hippocrate*, & l'habitude où ils sont de monter continuellement à cheval, seroient-elles des causes capables d'éteindre chez eux l'appétit naturel, & de rallentir la puissance la plus commune à tous les êtres? On sait que plusieurs, dans ces tristes Climats, assûre le Médecin Grec, ayant essayé en vain de goûter le plaisir qui perpétue l'espéce, se sont faits eunuques pour marquer leur haine irréconciliable contre une passion qui les traitoit si cruellement. Que l'on se garde néanmoins de tirer des conséquences trop générales de ces exemples particuliers. Il convient, avant toutes choses, d'observer que le Prince de la Médecine entend quelquefois par ces termes: *se faire eunuque*, l'incision de la veine céphalique, qui est cachée sous les oreilles. Autrefois les Habitans du Nord aimoient beau-

coup cette opération, dont l'usage n'est pas encore de nos jours entiérement aboli parmi eux.

Il s'en faut bien que le tempérament des Septentrionaux manque des qualités que lui refuse Hippocrate, & après lui plusieurs de ses Disciples. Où sont les pays, dans l'Univers, qui aient donné des preuves d'une plus étonnante fécondité que la Gothie, la Germanie & l'ancienne Scythie? Combien ne dût-elle pas être prodigieuse, puisqu'en très-peu de tems, elle suffit à peupler des déserts immenses? L'Europe ne vit-elle pas tout-à-coup des Villes construites & habitées là où il n'y avoit que des forêts & des bêtes fauves? Les Germains ne furent pas les seuls qui entreprirent alors de passer le Danube. Des Nations plus Septentrionales encore leur en avoient dèja frayé le chemin. Avec quelle surprise n'a-t on point vu ces Peuples, disent *Methodius* & *Paul Diacre*, franchir les barrieres de leur territoire; &, semblables à des essains d'abeilles qu'une ruche ne peut plus contenir, se disperser de toutes parts & aller planter des Colonies dans les lieux les plus reculés! Si l'Amour n'eut pas exercé toute sa puissance sous leur

ciel rigoureux, ces phénomenes auroient-ils reparu si fréquemment? Si la volupté s'y fut introduite d'abord, que seroit devenue cette source intarissable de la population? „Que les „Ecrivains, s'écrie Olaüs, *Hist. des Goths*, „*chap.* 39. ont renfermé de gros & de grands „volumes dans un bien petit nombre de mots, „lorsqu'ils nous disent que plus de trente Peu„ples célebres sont sortis en divers tems de „l'isle Hyperborée ou de Scandinavie, & que „de là ils se sont répandus sur la surface de „l'Univers. Puissans par leur bravoure & par „la force supérieure de leurs armes, ils fonde„rent de nouvelles habitations, tant en Asie, „qu'en Afrique & en Europe. La plus récente „de ces Colonies, continue l'Historien, est „la Nation si fort illustrée des Lombards". N'est-ce pas par rapport à la singuliere fécondité des familles du Nord, que *Jornandés* appelle ce Climat: *le Magasin de l'espece humaine.* Quel bruit, quelles révolutions n'ont pas faits sur notre globe ces Septentrionaux, que l'on connoît sous les noms anciens de Goths, de Gépides, de Huns, de Cimbres, de Lombards, d'Alains, de Bourguignóns, de Pictes, de Herules, d'Esclavons, de Suicériens, de Rugiens, &c?

Une aussi nombreuse multiplication dans les Contrées Septentrionales, provient sans doute, de la chaleur intérieure, & de l'humidité de la complexion de ceux qui les habitent. Prétendre avec *Hippocrate* que les Scythes devoient avoir le ventre froid, c'est s'élever contre les principes de l'expérience la mieux constatée. N'est-il pas évident que la même cause, qui rend les entrailles des hommes plus chaudes en Hyver qu'en Eté, produit des effets semblables chez les Peuples du Nord? D'ailleurs n'est-il pas reconnu, par les Naturalistes, que les hommes ont, en Hyver plus que dans toute autre saison, une puissance générative? Ce n'est pas cependant, comme l'a pensé *Aristote*, qu'ils soient plus lascifs; car il est démontré que les passions voluptueuses sont plus fortes & plus actives en Eté. Autant que la chaleur extérieure provoque les sens au plaisir, autant la chaleur interne semble perdre de son ressort & de sa vertu naturelle.

Ainsi l'Amour, dans les Climats Méridionaux, a peu d'efficacité. C'est une passion ardente & tumultueuse qui cause plus de désordres dans les Sociétés, qu'elle ne leur pro-

cure de biens réels. On peut dire qu'elle s'évapore par ſes tranſports, & qu'elle n'a de vraie puiſſance que dans des momens de hazard. Si les femmes plaiſent aux hommes, il eſt rare qu'elles captivent leur eſtime. Si les hommes, à leur tour, ſont ſi fort recherchés des femmes, il eſt encore plus rare que ce ſoit un ſentiment de choix & de préférence qui leur inſpire ce culte prophane qu'elles leur rendent en ſecret. Comme tout y eſt relatif à la volupté, la principale fin du commerce des deux ſexes eſt indignement ſacrifiée à des circonſtances acceſſoires. Les Septentrionaux ne ſe propoſent guères dans le mariage que la naiſſance & l'établiſſement d'une famille. Les Méridionaux, ou contraire, ne paroiſſent flattés dans ces unions que des délices paſſageres qu'elles leur préparent. L'Habitant du Nord, ayant beſoin d'une longue ſuite d'années pour remplir ſon deſſein, doit demeurer plus étroitement attaché au tendre & raiſonnable objet de ſes ſentimens, ſans ſe laiſſer aller au murmure & à l'inconſtance. L'Habitant du Midi, qui ne tient qu'à ſes goûts & qui a l'habitude de les confondre avec ſes devoirs, doit être très varia-

ble, ſinon dans le cours de ſes deſirs, du moins à l'égard des objets qui ſont capables de les exciter. Dans les Contrées Meridionales, l'Amour eſt preſque toujours déréglé & criminel. Au Nord, il eſt aſſez généralement chaſte & légitime. Ici, c'eſt une paſſion réfléchie & tempérée. Là, c'eſt un appétit aveugle & fougueux. Ici, c'eſt une ſource de vie & de paix. Là, c'eſt un principe trop commun de diſcorde & de deſtruction. Ici, c'eſt l'ame entiere qui veut & qui s'affectionne. Là, ce n'eſt, pour ainſi dire, que le cœur matériel qui ſoupire & ſe livre à l'enthouſiaſme. De là, cette corruption épouvantable des mœurs parmi les Méridionaux, ces Loix politiques qui en autoriſent en quelque ſorte la publicité, ces uſages que la nature déſavoue, & que l'honnêteté réprouve. De là, le malheur durable de ces Sociétés, que le goût immodéré des plaiſirs déſunit, cette jalouſie qui regne entre les deux ſexes, que la triſteſſe & les regrets accompagnent par-tout, & cet abus monſtrueux des premieres leçons de l'inſtinct que le plus vil animal ſemble écouter avec docilité & ſuivre avec reſpect. A ces traits

qui caractérisent trop fidélement l'Amour dans les pays Méridionaux, ne pourroit-on pas le reconnoître quelquefois dans les régions tempérées? L'honneur de ma Patrie ne me permet pas de faire une comparaison qui deviendroit trop odieuse.

La Nature ayant inspiré à l'homme des loix relatives à l'Amour, il est de son intérêt de s'y soumettre. Cette passion, comme toutes les autres, a des regles sûres & des bornes déterminées. Quelques Philosophes prétendent encore qu'elle a son tems & sa saison. Les uns ont soutenu que Mars & Venus n'aimoient que les jeunes gens. Au Nord, cette maxime a souffert des modifications. Que les hommes soient plus puissans pour engendrer en Hyver qu'en Eté, c'est un préjugé que plusieurs Savans croient appuyé sur des observations authentiques. Que les femmes soient redevables de leur plus grande fécondité aux plus beaux jours de l'année, c'est ce qu'ont avancé les mêmes Naturalistes. Quoi qu'il en soit de la probabilité de ces conjectures, ces distinctions de la vertu générative, eu égard aux divers Climats, sont par elles-mêmes sujettes à bien des change-

mens. Tant de causes subalternes peuvent concourir à cette fin qu'il arrive souvent qu'elles prédominent sur les qualités originelles de la complexion. Pourquoi telle Contrée qui, il y a quelques siècles, comptoit une multitude immense d'Habitans, est-elle aujourd'hui presqu'entiérement déserte ? Ce n'est point l'influence du ciel qui a varié, ce n'est point la peste qui l'a dévastée, ce sont simplement les causes morales, dont la vertu a dégénéré.

Il seroit néanmoins difficile de se refuser à l'évidence de certains principes généraux. Que la région du Midi soit plus propre à la volupté, tandis que le ciel du Nord est plus favorable à la propagation de l'espece, c'est une vérité qui ne trouvera qu'un très-petit nombre de Contradicteurs. Inutilement *Hippocrate* allegue en faveur du sentiment opposé, que la trop grande habitude qu'ont les Septentrionaux de monter à cheval doit préjudicier à cette admirable fécondité que nous leur attribuons. Loin que cet exercice soit nuisible à la fin du mariage, tout Physicien sera obligé de convenir qu'il lui est extrêmement favorable. Une chaîne de démonstrations plus

lumineuſes les unes que les autres établiſſent invinciblement cette opinion. Au reſte, n'eſt-il pas d'une expérience journaliere que les exercices quelconques un peu laborieux fortifient les organes & leur procurent une certaine ſolidité qui augmente proportionnellement leur puiſſance. Auſſi-tôt que les humeurs ſe filtrent avec plus de facilité, & en plus grande abondance, il réſulte que les fonctions animales ſont plus libres & mieux réglées. Quels autres préparatifs peut exiger la vertu générative? Au Midi, c'eſt le déſir trop véhément des ſenſations agréables qui contribue à la dégrader. Au Nord, un ſentiment moins impétueux doit la maintenir dans toute ſon énergie.

Il eſt aiſé, d'après cette ſuite de réflexions, d'apprécier au juſte les éloges que prodiguent à la continence des Scythes, des Germains, & en général de tous les Septentrionaux les anciens Hiſtoriens & pluſieurs Ecrivains modernes. Si le mérite moral doit être eſtimé ſuivant les peines qu'il coûte à acquérir, cette vertu, qui eſt louable & précieuſe en tous lieux, eſt bien plus digne d'admiration lorſqu'elle brille dans les Contrées Méridionales, où l'habitude ne s'en forme qu'autant que

l'on eſt attentif à combattre ſes paſſions originelles, & à réſiſter aux attraits & aux influences perverſes de la température. Parmi les Germains, dit, *Tacite* les jeunes gens ne cedent pas d'abord aux premiers charmes de l'Amour. On n'a pas lieu de leur reprocher qu'ils s'épuiſent dans leur âge de puberté. On obſerve de ne pas trop avancer le mariage des filles, &c...... Ces exemples des mœurs publiques font honneur à la Nation qui les fournit; & il feroit eſſentiel, au bien commun des Etats, qu'ils euſſent par-tout des imitateurs fidéles. Mais la vertu de choix leur a-t-elle donné naiſſance? Eſt-il vraiſemblable que ce goût de modeſtie & de retenue, que font paroître à cet égard les Habitans du Nord, ſoit toujours le fruit de leur raiſon & de leur politique, eux qui, de tous les hommes, ſont les plus intempérans, les plus prompts à ſe mettre en colere, les plus paſſionnés pour les jeux de hazard, & les moins ſcrupuleux à donner un libre eſſor à la violence de leurs deſirs? La continence, comme vertu, pourroit-elle donc ſe glorifier d'établir le ſiége principal de ſon empire au milieu de la débauche & du tumulte? N'eſt-

il pas, ſelon l'ordre des choſes, de faire, ſur la continence, le même raiſonnement que ſur le courage? Celui-là ne doit être réputé véritablement courageux, dit une Maxime militaire, qui ne s'eſt point trouvé dans l'occaſion d'affronter les hazards d'un péril manifeſte.

Il ſemble que les Méridionaux, étant pourvus d'une force & d'une pénétration d'eſprit qui leur dónnent une ſupériorité marquée ſur les Originaires du Nord, devroient avoir plus d'autorité ſur leurs paſſions. Combien l'Amour n'occaſionne-t-il pas néanmoins de déſordres affreux au milieu de leurs Sociétés? Soit que le Climat leur inſpire des inclinations ſinguliérement vicieuſes, ſoit que les Loix ajoutent encore de nouveaux degrés à la vivacité de leurs penchans, on les voit qui ſe livrent à la volupté avec ces emportemens fougueux, qui ne reconnoiſſent, ni bornes, ni meſure. Pleins d'une indulgence criminelle pour favoriſer les mouvemens effrénés de leur cœur, ils ſe rendent d'autant plus dignes des imputations deshonorantes, dont la plûpart des Hiſtoriens les flétriſſent, qu'ils paroiſſent aſſez ſouvent ne faire uſage

des lumieres de leur intelligence, que pour éclairer la honte de leurs sentimens, & pour colorer, par de faux motifs, le déréglement de leurs habitudes. Toujours prêts à obéir à la nature suivant ses impulsions aveugles, on diroit qu'ils n'ont plus de sentiment quand elle leur parle le langage de la sagesse. Opiniâtres par caractere, & entreprenans par réflexions, ou ils sont des Héros dans la carriere de l'honnêteté & de la vertu, ou ils cherchent à se signaler dans la classe des prophânes & des scélérats. C'est sur tout par rapport à l'Amour qu'on a lieu d'observer cet esprit d'enthousiasme qui les précipite vers les extrêmes. Jusqu'aux simples animaux, dans les régions du Midi, semblent participer au physique de ce tempérament. Les monstres de toute espece, qui, selon le récit des Voyageurs, naissent si souvent en Afrique, soit dans les Cités, soit dans les forêts, n'annoncent que trop hautement l'excès énorme de la dépravation, tant des sensations, que des sentimens des êtres animés qui l'habitent.

La jalousie, ce tyran des ames trop minutieuses & trop sensibles, exerce tout son empire dans ces Climats. Cette passion, inséparable

de l'Amour parmi les Méridionaux, est, en quelque sorte, le premier instrument de vengeance dont se sert la nature pour les punir de leurs dissolutions. C'est au milieu des transports les plus délicieux que le sombre voile de la défiance vient d'ordinaire offusquer leur esprit. S'ils possedent l'objet qu'ils desirent, ils ne sont occupés que de la crainte de le voir échapper. Le cœur, sans cesse déchiré par mille ressentimens que leur imagination rend trés-douloureux, il est rare qu'ils puissent trouver le moment de la félicité, puisqu'ils n'en connoissent aucun de durable pour la paix & le repos. C'est ainsi que ces Peuples, étant si fort accoutumés à réfléchir & à méditer sur des moyens d'attaque & de défense, passent leurs plus beaux jours dans un état de trouble qui leur suggere une haine plus ou moins violente contre leurs semblables & une mélancholie secrette qui les engage ensuite à chercher une espece de solitude où ils ne trouvent que de l'ennui, des remords & des dégoûts. Telle est la destinée la plus commune de ces cœurs qui se laissent consumer par les flammes impures de plusieurs passions contraires. Dès que les Méridionaux cedent à l'im-

preſſion de divers penchans oppoſés, quelle reſſource pourroit leur préſenter une Société de laquelle ils préſument avoir lieu de tout appréhender? Comme tout objet eſt un phantôme au milieu des ténebres pour une ame timide, de même toute démarche inſpire de la terreur au Midi dans le commerce le plus innocent. Les femmes, triſtes & criminelles victimes de ces noirs ſoupçons, s'intriguent de leur côté pour les réaliſer. C'eſt de la ſorte que l'eſprit jaloux & vindicatif ſe communique d'un ſexe à l'autre ſans égards, ni pour l'honneur, ni pour la juſtice.

Cette fievre brûlante devient rarement une maladie épidémique dans les régions du Nord. Ce certain ton de ruſticité, que l'on y conſerve au milieu des débauches, en bannit toute réflexion chagrine. L'Amour, qui ne triomphe dans ces rigoureux Climats qu'au milieu des verres & des pots, eſt trop emporté & trop fougueux pour permettre aux ſentimens cet excès de délicateſſe. D'ailleurs, l'attrait du plaiſir n'y étant, pour ainſi dire, qu'un mouvement indélibéré du beſoin, les goûts des Septentrionaux doivent être enſemble très-vifs & très-paſſagers: la volupté n'eſt donc point

point pour eux une affaire de choix, ni de préférence. Si leurs ſenſations varient quelquefois, l'habitude qu'ils ont de ſentir juſqu'à certain degré, reſte toujours la même. Telle eſt la raiſon probable pour laquelle les anciens Germains étoient ſi peu ſcrupuleux ſur l'article de l'Amour. Combien de peuples voiſins du Pôle arctique qui ont paſſé des ſiècles entiers ſans avoir imaginé même un terme dans leur idiôme qui répondit à ce mot *jalouſie!* Ç'a été un uſage aſſez commun parmi eux de faire les honneurs de leurs femmes aux Etrangers, auxquels ils accordoient l'hoſpitalité. C'eſt encore une coutume parmi nous, dit *Irenic*, Auteur originaire de ces Contrées, que les hommes & les femmes ſe lavent enſemble & indiſtinctement dans le même bain. Les Bretons entretenoient pluſieurs femmes en commun. On voyoit les freres coucher indifféremment avec leurs ſœurs, les peres & les meres avec leurs enfans, &c. Des manieres auſſi indécentes atteſtent ſolemnellement, ou le plus affreux déſordre dans les mœurs de ces Nations, ou une continence barbare que la foibleſſe originelle de l'homme défendra conſtamment de regarder comme un louable effort de vertu.

Ce n'est pas qu'il n'arrive, dans ces froids Climats, qu'une raison épurée & sublime ne corrige ou ne perfectionne les germes défectueux des penchans que les principes physiques tendent à faire éclore Combien de Personnages, distingués par leur sagesse & par leurs lumieres, ont moins obéi, dans la pratique de quelques vertus, à l'influence du ciel, qu'à la persuasion des dogmes qu'ils adoptoient? Combien d'hommes, en Espagne, en Italie & en d'autres lieux où la nature semble les faire naître avec des inclinations déterminées vers l'amour & la jalousie, ont résisté avec courage à la fougue de ces deux passions aveugles? Combien, dans les régions du Nord, n'a-t-on pas vu d'exemples contraires?

Si les passions originelles sont moins actives, moins fortes, moins opiniâtres dans les Climats tempérés, que sous un ciel extrême, il s'ensuit que les appétits amoureux y sont plus subordonnés qu'ailleurs aux droits de la raison. Comme ils tirent leur principe de la réunion des deux biles, & que la bile jaune y est assez ordinairement en équilibre avec la bile noire, on seroit tenté de croire que c'est dans ces heureuses Contrées où l'on n'auroit

rien à craindre de leur emportement. A suivre la marche réglée de la nature, il est vrai que ce seroit en France, par exemple, où cette passion devroit se montrer avec tous ses avantages. Mais quel tableau n'offre-t-elle pas cependant aux yeux attentifs de l'Observateur ? De quel monstrueux mélange de couleurs & de traits n'est-il pas composé ? Il semble que toutes les vertus & tous les vices soient venus s'y peindre dans toute l'énergie de leur caractère. Ici, la jalousie figure à côté de l'indifférence, & assez souvent même on la voit se confondre avec la haine la plus envenimée. Là, les transports & les démonstrations les plus marquées, n'ont d'autre principe que les dégoûts & la froideur la plus sincere. Ici, le serment le plus auguste cache la duplicité la plus perfide. Là, l'air de candeur répand un voile épais sur l'esprit d'imposture qui le soutient. Ici, c'est la séduction qui berce l'innocente simplicité qui l'endort & puis la déchire. Là, c'est la vanité qui rend hommage à la beauté qu'elle méprise & trahit en secret. Ici, l'avarice s'étudie à charmer l'opulence. Là, l'ambition se prosterne devant la laideur qu'elle déteste. Ici, la sensation

parle le langage du ſentiment. Là, le myſtere deshonore le tendre objet de ſes careſſes. Ici, on apperçoit la volupté qui ſerre entre ſes bras de jolis êtres qu'elle étouffe. Là, on remarque la débauche qui dépouille tous ſes amis, & les renvoie enſuite couverts d'un habit de deuil. Ainſi l'Amour, dont on abuſe, & qui donne lieu à tous ces ſtratagêmes, & à tant de noirceurs, n'eſt preſque jamais ſemblable à lui-même. Il eſt tantôt humeur, & tantôt caprice. Ici, c'eſt un beau rêve, là, c'eſt un accès de fureur. Par-tout, il devient aiſément une ſource intariſſable de regrets & de déſeſpoir.

A travers les nuances affreuſes du crime & de la ſcélérateſſe, on démêle en même tems, & ſans peine, ſur le même tableau, les traits des vertus les plus reſpectables, les plus utiles & les plus riantes. L'Amour, dans les régions moyennes, diſpoſe aſſez ſouvent les ames à la pratique des plus grands biens. Quand un cœur vient à y brûler d'une flamme honnête, toute ſa conduite ſe reſſent de cette belle paſſion. Ce n'eſt plus déſormais une fievre ardente qui exténue les eſprits, ni une hydropiſie qui cauſe une ſoif déréglée; c'eſt un feu qui éclaire en échauffant; c'eſt un goût

exquis que gouverne la raison qu'il embellit. Ce n'est plus cette impétuosité aveugle qui ne reconnoît, ni loix, ni droits, ni bienséance ; c'est une douce sympathie qui ne veut, & qui ne peut subsister que par le maintien du bon ordre. Aussi l'Amour, sagement économisé, est le principal mobile d'une noble émulation parmi la jeunesse, la joie renaissante des familles qu'il unit entr'elles, & la consolation commune à tous les Etats, dont il soulage les miseres.

Telles devroient toujours être les suites heureuses de l'Amour sous un ciel tempéré, où l'esprit de prudence paroît avoir plus de pouvoir qu'ailleurs d'en régler les mouvemens. Comme cette passion est plus particuliérement soumise, dans ces Climats, à l'empire des femmes, qu'à la volonté des hommes, il est essentiel de faire quelques réflexions sur leur caractère naturel, & d'observer ces différences originelles, dont la connoissance ne pourra manquer de répandre un beau jour sur les principes physiques des mœurs présentes des Nations les plus considérables de l'Europe.

CHAPITRE XV.

Du Tempérament & du Caractère naturel des Femmes dans leur rapport avec les Mœurs des Peuples de la moyenne Région.

LA femme, ainsi que l'homme, a ses vertus & ses vices naturels. La constitution physique des deux sexes est vraisemblablement la cause principale qui produit entr'eux les différences considérables qu'on y observe.

La femme, dont l'organisation est plus foible, & par conséquent plus déliée que celle de l'homme, doit être, par cette même raison, plus timide & plus ingénieuse que lui. Il est reconnu, par tous les Naturalistes, que la timidité est la fille propre de la foiblesse. La conduite des enfans fait ici preuve. Tout Métaphysicien, qui sait la dépendance mutuelle de l'ame & du corps, avouera, sans peine, que la subtilité de l'esprit est une suite ordinaire de la délicatesse des organes. A mesure que les nerfs, les fibres, les veines, les

tendons, les arteres ont moins de capacité, il est nécessaire que les esprits vitaux, qu'ils contiennent, soient plus petits, plus legers, plus pénétrans, plus agiles, plus faciles à se mouvoir. D'où il est aisé de conclure que le sujet qu'ils animent doit être plus inconstant & plus actif dans la crise des grandes passions.

L'humidité, qui domine d'une maniere plus spéciale le tempérament de la femme que celui de l'homme, devient encore la source de mille phénomenes, dont l'explication a souvent donné la torture à l'esprit du Moraliste. On s'étonne que les femmes aient tant de vapeurs, qu'elles soient sujettes à tant de caprices, qu'elles rient & pleurent quelquefois sans en savoir elles-mêmes la cause. Remontons au principe, & tout le mystere se montre à découvert. L'homme, considéré physiquement, est une espece de machine qui ressemble assez à un alambic. Ainsi plus les liqueurs surabondent, plus la tête doit se trouver embarrassée par cette certaine rosée qui s'éleve en plus ou moins de quantité, selon que la chaleur intérieure est plus ou moins ardente. Or, comme le dégré de chaleur interne dans les hommes, & plus ordinairement dans les femmes, varie

presqu'à chaque heure, il s'ensuit que leur tête n'est point, & ne peut être précisément la même le soir comme le matin. Si l'altération de la chaleur est trop subite, comme cela arrive, par exemple, dans l'intervalle d'une mauvaise digestion, dans le tems de certaines révolutions périodiques, &c. l'augmentatîon ou la diminution des humeurs radicales doit produire les ris ou les pleurs: les ris, si la plénitude des fluides est suffisamment dissipée; les pleurs, au contraire, si ces mêmes fluides frappent & surchargent trop immédiatement les fibres du cerveau. On ne sauroit se dissimuler qu'une raison attentive & vigoureuse ne parvienne souvent à balancer le contre coup de ces désordres physiques. Mais, combien peu sont capables de cette vertu stoïque? Osons donc avancer qu'une femme, égale à elle-même sous un ciel tempéré, mérite, par ce seul endroit, une place distinguée parmi les vrais Philosophes.

Il résulte de ces premiers principes, qui sont établis sur des vérités expérimentales, que les différences qui regnent entre l'esprit naturel de la femme & celui de l'homme, consistent sur-tout en ce que, chez les femmes, l'adres-

fe fupplée au courage, la rufe à la force, la délicateffe à l'énergie, les fallies & les épigrammes aux travaux de génie. Où l'homme devient plus féroce, la femme fe contente d'être maligne. Où l'homme veut tyrannifer par la violence, la femme cherche à dominer par adreffe. Où l'homme croit devoir placer de l'énergie, la femme met de la délicateffe. Où l'homme furprend par l'élévation de fon ame, la femme charme & éblouit par les graces diverfifiées de fon efprit. L'un attaque fon adverfaire à main armée, fon deffein eft de le terraffer. L'autre s'étudie modeftement à l'engager dans le piège: elle fe propofe de le féduire. Voilà où vient aboutir cette légéreté d'ame, effet naturel de l'inftabilité prefque continuelle de la complexion des femmes, qui les rend fouvent très aimables, quelquefois fingulieres; mais bien rarement fyftématiques. S'il eft vrai que l'efprit ait, comme le corps, fes maladies particulieres, on doit convenir que l'homme a toujours un certain penchant vers la fureur, & la femme quelque inclination pour la folie. Donc, là où les femmes ont plus de crédit, plus de puiffance réelle ou imaginaire, les mœurs doivent y être

plus douces, plus légeres, plus frivoles. Les Loix, dans ces Contrées, auront une vertu médiocre, tandis que les volontés du moment feront abfolues & prefqu'irréfiftibles. L'adminiftration publique fera plus modérée; mais plus variable, & peut-être quelquefois moins judicieufe. La fageffe y fera confondue avec la mifanthropie, & l'on préférera de ceindre fa tête de fleurs à porter une couronne de laurier. Un fimple coup d'œil fur les faftes des Etats, tant anciens que modernes, juftifiera ces obfervations.

Ce que les femmes, comparées aux hommes, femblent perdre du côté de la force de l'efprit, elles peuvent le regagner, & au-de là, du côté de la véhémence du cœur. Nées avec des paffions très-faciles à fe laiffer charmer, leur imagination s'embrâfe à la vue du premier objet qui les flate. Leurs defirs, plus impétueux que les flots de la mer, ne connoiffent guères de bornes. La fenfibilité, cette heureufe foibleffe quand elle eft bien ménagée, paroît être l'unique & feul mobile qui agite puiffamment leur ame. Voilà ce qui les rend toujours exceffives dans leurs goûts. Les hommes n'ont qu'une certaine mefure de ten-

dresse. Les femmes sont inépuisables sur ce sentiment. Leur cœur est une espece de Thermometre, qui a des degrés à l'infini. Dans l'Homme, l'esprit opere assez souvent de concert avec le cœur : il n'est point rare qu'ils se tiennent compagnie. Dans la femme, il est aisé d'observer que le cœur laisse l'esprit en arriere. Celui-là est plus prompt, plus ardent, plus fougueux. Ainsi où l'homme ne fait qu'aimer, la femme idolâtre. Chez l'homme la réflexion peut bien modérer les saillies d'une passion ; chez la femme, au contraire, la réflexion en augmente considérablement le tumulte. On diroit même que la plus légere contrainte ne sert qu'à balotter sa raison & ses sens. C'est donc à la flexibilité singuliere du caractère physique des femmes, qu'on a lieu d'attribuer ces agitations extrêmes dans leurs goûts & leurs desirs. Tâtez-leur le poulx, & vous jugerez de l'affection de leur ame. Comme elles sont en général plus sanguines & plus bilieuses que les hommes, le mouvement de leur cœur doit, par cette seule raison, être relativement plus plein, plus fort, plus convulsif. Donc celui qui soutiendra que les femmes ont naturellement un petit accès de fie-

vre, n'avancera point un paradoxe extravagant; mais bien une vérité singuliere.

Quoi qu'il en soit, ce méchanisme du cœur de la femme n'est par lui-même, ni bon, ni mauvais, & devient, à raison des circonstances, le principe productif d'une multitude nombreuse de vertus & de vices, de plaisirs & de chagrins. Exemple: Telle femme a les passions fortes & ardentes. Elle les dirige vers le ciel; la voilà une Sainte. Ninon Lenclos est pareillement susceptible de grandes impressions; elle les tourne vers le siècle: la voilà une femme galante. Toutes les deux ont un cœur extrêmement passionné; toutes les deux ont l'esprit délicat; toutes les deux n'ont pas le courage de viser au même objet.

Le cœur, étant aveugle par sa nature, il est réservé à l'esprit de l'éclairer. Un cœur vaste & un esprit lumineux forment les hommes extraordinaires. Un esprit robuste & un cœur impuissant peuvent faire un grand homme, & quelquefois un homme singulier. Mais un cœur véhément & un esprit plus délié que nerveux, peuvent rendre l'individu qu'ils composent estimable, & très-rarement heureux. Or, c'est ce dernier caractère physiologique

qui domine dans l'ordre commun des femmes qui naiſſent ſous un ciel tempéré. Auſſi, comme elles s'apperçoivent que leur eſprit n'eſt pas d'ordinaire aſſez fort pour réfréner les mouvemens convulſifs de leur cœur, elles ſemblent appréhender continuellement le danger; & voilà la raiſon pour laquelle, dans le commerce des paſſions, elles ſont toujours pleines de défiance, & incomparablement plus ſoupçonneuſes que les hommes, qui ont plus d'habitude de les tromper. De là naiſſent, ainſi que les branches du même tronc, ce penchant naturel qu'ont la plûpart des femmes vers la jalouſie, l'hypocriſie, la vengeance, la curioſité, &c.

D'après ces réflexions, on peut hardiment conclure que les hommes ſont, en général, plus capables de jouir en paix que n'eſt la femme, & que par conſéquent, le bonheur des femmes eſt plus rare, & plus vif en même tems, parce qu'il tient à des moyens beaucoup plus difficiles. C'eſt toujours parce qu'elles ſont exceſſives dans leurs deſirs, qu'elles ſe trouvent ſouvent expoſées à en devenir les martyres. Car, chez elles, de l'eſtime à l'amitié, il n'y a qu'un foible degré; de l'amitié à l'a-

mour, qu'un petit intervalle; & de l'amour à la rage, qu'une nuance légere. Soyons donc faciles à croire une femme qui se plaint avec amertume d'être le jouet de ses propres ravages.

Malgré ce détail affligeant d'infirmités, tant physiques, que morales, l'homme, qui est lui-même sujet à des maladies de cœur peut-être moins douloureuses, mais, à certains égards, plus révoltantes, ne sauroit se dissimuler que les qualités de l'ame, dans les femmes, ne soient en plus grand nombre, & beaucoup plus actives que ne sont les siennes. Il suffit que le cœur de la femme soit capable de tout oser, de tout tenter, de tout exécuter pour qu'il devienne quelquefois une source féconde de gloire & de mérite, où il n'est guères permis à l'homme d'aller puiser. Quel honneur pour les femmes, si l'histoire des merveilles, en tout genre, opérées par leur sensibilité, se trouvoit incorporée dans nos Bibliotheques! Une éducation moins frivole, & un régime de vie moins superficiel, pourroient, dans nos Climats, réparer bien des défauts qu'on leur reproche avec raison, & procurer le développement de bien des vertus qui les

mettroient dans le cas de disputer glorieusement à l'homme ses premiers & ses plus chers avantages.

C'est sur-tout sous un ciel tempéré, Climat le plus favorable aux femmes, puisqu'elles sont censées y faire une partie essentielle de la Société politique, qu'elles peuvent jouer un rôle très-distingué. Ailleurs, viles esclaves des caprices voluptueux des hommes auxquels elles appartiennent, leur esprit n'est occupé que du soin important de plaire à leurs maîtres. Si dans les régions Septentrionales les femmes paroissent avoir plus de liberté qu'au Midi, leur condition n'en est ordinairement, ni plus agréable, ni plus brillante. Plus foibles que les hommes, elles sont presque toujours assujéties aux loix de la plus rigoureuse servitude. Tant il est vrai que là où les charmes de l'amour ont peu d'efficacité, là les femmes manquent de crédit & de puissance. Ce que la jalousie fait contre les femmes dans les Contrées Méridionales, l'indifférence le produit dans les pays du Nord.

Ce n'est donc point dans les Climats extrêmes où les mœurs des femmes influent sensiblement sur les mœurs publiques. Cet avantage, ou

ce malheur eſt réſervé aux Peuples de la moyenne région. C'eſt dans cette partie conſidérable de l'Univers, où les paſſions de l'homme, plus douces & plus flexibles, ſe prêtent plus facilement à ſervir les goûts & les volontés des femmes. Pourroit-on être ſurpris, en parcourant l'Hiſtoire, qu'il ait paru eſſentiel, à toute légiſlation, d'y être attentive à meſurer l'étendue de leurs démarches, & à mettre un frein, quelquefois aſſez peſant, à cette humeur ambitieuſe ou inquiete, qui leur fait ſi légérement entreprendre de tout ordonner, de tout changer, de tout regler, de tout brouiller, de tout réformer. Donc, ſi l'on cherche à approfondir le caractère principal d'une Nation dans une Zône tempérée, il eſt à propos de commencer préalablement par étudier les habitudes générales des femmes. Si elles reſpirent la modeſtie & la candeur, croyez que l'on peut ſe fier à la probité & à l'honneur des hommes. Si vous remarquez que les femmes ſachent s'y reſpecter, ſoyez ſûr que les hommes ont beaucoup de déférence pour elles; & tenez pour une maxime invariable que la vertu des femmes eſt d'ordinaire en raiſon inverſe avec l'autorité des hommes.

C'eſt

C'eſt du deſir, ou du beſoin plus ou moins vif qu'ont les deux ſexes de ſe plaire mutuellement, que dérive la plûpart des cauſes morales & phyſiques de ces révolutions ſecretes, qui viennent enſuite ſe manifeſter dans les modes, dans les manieres, dans les uſages, & aſſez ſouvent même dans le ſyſtême des affaires civiles.

CHAPITRE XIV.

Suite des Obſervations ſur la nature & les qualités particulieres des différentes Régions, relativement aux habitudes, tant Phyſiques, que Morales des Peuples.

PUISQUE les eſprits vitaux ſont ordinairement affectés des qualités différentes du ſang & de la bile qui leur ſervent, en quelque façon, d'enveloppe & de véhicule; & que ces mêmes eſprits, ſuivant leurs diſpoſitions particulieres, impriment à l'animal, qu'ils mettent en mouvement, des manieres diverſes de ſentir & d'agir, combien n'importe-t-il pas,

avant de prononcer ſur la nature des Originaires d'un pays, de bien connoître celle des humeurs qui circulent dans leurs veines? Il eſt donc eſſentiel à l'exactitude de l'Hiſtoire de faire des obſervations ſur le régime commun des Peuples dont elle nous entretient. Veut-elle nous mettre à même d'apprécier leurs vertus ou leurs vices, il faut qu'elle nous inſtruiſe des changemens qui ſont ſurvenus dans leurs uſages, dans leurs goûts, &, par ce moyen, nous laiſſer appercevoir les premieres cauſes de ces viciſſitudes. Qu'elle ne néglige pas davantage d'entrer dans le détail curieux de leurs exercices publics, de leurs ſpectacles, de leurs jeux. Ces branches de l'économie politique, dont la loi confie preſque toujours l'adminiſtration à la volonté des hommes, ou au caprice des femmes, ſont des ſignes peu équivoques de leurs habitudes, ſoit phyſiques, ſoit morales. Car ſi-tôt que l'on ſait que l'abondance de la bile noire, dans la complexion des Méridionaux, les rend triſtes & rêveurs, pourroit-on être ſurpris qu'ils marchent d'un pas grave, qu'ils tournent le viſage vers la terre, qu'ils n'aiment pas les exercices bruyans, ni ces jeux qui demandent de la promp-

titude, de l'activité, & ce certain ton frivole qui sied si bien aux Nations qui ont plus de sang que de phlegme, qui éprouvent plus de sensations que de sentimens, plus de joie que de plaisirs, plus de volupté que de délices.

Comme chaque Climat paroît avoir ses maladies particulieres, il ne seroit point superflu de joindre, aux Mémoires historiques d'une Contrée, les Observations chronologiques de ses plus fameux Médecins. Alors on risqueroit moins de confondre les principes contraires de ces révolutions fâcheuses qui surviennent de tems en tems, & l'on pourroit, sans peine, distinguer entre l'influence propre du ciel, & les vices de tempérament, qui seroient le résultat des habitudes factices de ceux qui l'habitent. C'est ainsi qu'en remontant aux causes premieres, on n'imputeroit point, à la nature peccante du Sol, ce qui n'est souvent que la suite de l'abus des mœurs. A la faveur de ces examens physiques, on parviendroit à connoître plus sûrement la force des hommes, leur capacité, leurs talens, leurs besoins, leurs défauts originels, ou leurs avantages supérieurs. Combien de doutes seroient levés sur la préférence que l'on doit donner à certains

Climats? Combien de Savans, dans tous les âges, se seroient épargnés des travaux inutiles pour accréditer leur opinion sur ce sujet? Qui, du ciel du Nord, ou de celui du Midi, est le plus salutaire à l'espece humaine? La moyenne région ne seroit-elle pas fondée à le disputer à ces deux Climats extrêmes? On n'a que des vraisemblances à alléguer; & l'on auroit, si les Historiens eussent été plus attentifs, des preuves d'expérience à produire.

Que tous les hommes soient également chers à la Nature; que les biens & les maux soient distribués suivant la même proportion; c'est une vérité consolante que le vulgaire même connoit, & que le Philosophe se plaît à préconiser. Si les commodités de la vie sont ici plus abondantes; là, on remarque que les maladies sont, ou moins aiguës, ou moins fréquentes. Si l'on vante ici la salubrité de l'Atmosphere; là, on doit estimer l'excellence des alimens. Si les Saisons flatent ici par la régularité de leur cours uniforme; là, le désordre apparent qui regne dans la température de l'air, contribue merveilleusement à séconder les douces espérances du Cultivateur. Ici, l'on voit plus de choses agréables. Là, on

trouve plus de choſes utiles. Chaque Contrée a ſes propriétés particulieres; & il n'eſt aucun pays qui n'ait des qualités relatives. La même harmonie de deſſein, qui brille dans l'enſemble de l'Univers, ſe fait encore admirer dans chacune de ſes parties. Tout y eſt eſtimé, peſé, apprécié, compenſé. Comme il n'eſt point de Climat ſous lequel le plaiſir ne puiſſe éclore, il n'eſt point de région où la douleur ne cauſe des ravages.

Cependant on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'y ait des Contrées auxquelles les hommes, ſoit par goût, ſoit par réflexion, ſoit par beſoin, accordent la préférence. Les uns ſe ſont déclarés pour le territoire de la moyenne région: ils prétendent qu'étant ſitué dans un éloignement à peu près égal des deux extrêmes, la vie doit y être plus longue, & la jouiſſance des biens plus diverſifiée & plus complette. Les autres, Partiſans des Climats Septentrionaux, ſoutiennent que ſi leur ſéjour eſt moins gracieux, il eſt beaucoup plus ſalutaire: la ſanté y eſt ordinairement plus vigoureuſe qu'ailleurs; les maladies y ſont plus ſupportables & moins dangereuſes. *Platon* auroit ſouhaité de naître au Midi. Cette alternative de

chaud & de froid, cette viciſſitude continuelle dans l'ordre des Saiſons, lui faiſoient réprouver les habitations d'un ciel mitoyen. *Gallien* penſoit que l'Aſie mineure étoit le lieu le plus favorable à l'eſpece humaine. Il n'a été accordé, écrit ce Savant Naturaliſte, ni aux Gaulois, ni aux Arabes, ni aux Egyptiens, la faculté de ſe faire une idée juſte de l'excellence du tempérament des Aſiatiques. *Hippocrate* avoit enſeigné auparavant qu'en Aſie toutes les productions étoient plus grandes, meilleures & plus belles. Ce témoignage du Médecin Grec ne doit pas être entendu ſans des modifications. N'eſt-il pas démontré que c'eſt vers le Septentrion où les hommes ont la figure la plus noble, & la taille la plus avantageuſe? Toute l'Antiquité ne rend-elle pas hommage à la grande ſtature des Germains, de même qu'à la beauté du viſage de nos peres les Gaulois? On ſait que les Aſiatiques les appelloient, du mot Grec, *Galactes*, pour déſigner la blancheur éblouiſſante de leur peau. Auſſi avoit-il paſſé en coutume parmi pluſieurs Peuples, lorſqu'ils vouloient exprimer la blancheur extrême de quelque choſe, de dire: *Ceci eſt blanc comme un Gaulois*. *Tertullien* s'eſt ſervi plus d'une fois de ce Proverbe.

Cette variété de couleurs dans la peau, & cet arrangement particulier de traits dans la figure, ne nous paroiffent peut-être des fignes très équivoques des affections intérieures, que parce que cette partie de la Phyfiologie humaine a été trop négligée par les vrais Naturaliftes, & trop ordinairement livrée à l'imagination ardente d'une foule d'empyriques. Si les fentimens de l'homme font fi cachés, pourquoi ne pas faire ufage jufques aux petits moyens poffibles qui fe préfentent? Les paffions ne décelent-elles pas plus ouvertement quelle eft la trempe des caractères que ne font les difcours, & quelquefois même la conduite? Comme elles étincelent fouvent contre notre volonté, elles nous trahiffent par leur promptitude & leur légéreté. N'arrive-t-il pas à la main, à la bouche, aux yeux, de contredire évidemment les proteftations les plus folemnelles? Il faut faifir le moment, & le difcerner avec jufteffe. Une connoiffance approfondie de l'organifation extérieure, pourroit conduire à cet art trop dangereux & trop utile. Car quoique l'on puiffe dire, avec un Philofophe moderne, qu'il femble que nos fens foient formés d'une certaine fubftance hermaphrodi-

te entre la matiere & l'esprit, on n'en doit pas moins convenir que ces mêmes sens, pris matériellement, ne soient qu'un simple réseau de parties nerveuses, diversement conformées, qui recouvre toute l'enveloppe du corps. Or, cette différente conformation, qui apporte de la diversité dans la maniere de sentir, en produit encore dans celle d'agir, puisqu'il est d'expérience qu'en général les hommes cedent plutôt au sentiment, qu'à la réflexion. Qui ignore, par exemple, que les gens sanguins aient la peau très-douce, tandis que les bilieux l'ont rude & desséchée, sur-tout si c'est la bile noire qui domine? De là, combien de conséquences à tirer qui intéressent la Physique, soit du Médecin, soit de l'Historien, dans les différens Climats.

On pourra objecter que tous les Originaires d'une Contrée, n'ont, ni le même temperament, ni la même organisation; que ces deux causes premieres varient plus ou moins par rapport aux individus, par conséquent qu'il y a de la témérité à vouloir établir une regle générale d'après des observations que l'expérience ne cesse de démentir.

Il y auroit, sans doute, de l'inexactitude,

& quelquefois de l'injuſtice, à prononcer de l'Originaire d'un tel pays qu'il eſt ſujet à telles paſſions, préciſément parce que les qualités ordinaires de la complexion de l'homme dans ce Climat, ſont relatives à ces mêmes paſſions. Mais eſt-il contraire à l'eſprit philoſophique d'affirmer qu'à une diſtance marquée du Pôle, certaines humeurs, ou certaines biles abondent plus qu'ailleurs dans les tempéramens? Ces notions, quelques générales qu'elles ſoient, ne ſuffiſent-elles pas pour éclairer ſur la maniere commune d'être d'une Nation? Le jugement que l'on porte d'un tout quelconque, ne doit-il pas être appuyé ſur l'enſemble des parties dont il réſulte, & non pas ſur quelques-unes de ces parties conſidérées ſeparément? Ainſi, quoiqu'on diſe que les Septentrionaux, étant de tous les Peuples ceux qui ſont le plus tourmentés par la chaleur intérieure, doivent avoir un penchant plus décidé vers l'ivrognerie, on ne prétend pas que chaque habitant du Nord ſoit dès-lors un ivrogne, & encore moins que l'ivrognerie n'ait cours que dans ces froides Contrées. On connoît des Nations au Midi qui ont le même défaut, & l'on ſait que ce ne ſont point les mêmes cau-

ſes qui agiſſent chez eux. De même, ſi l'on cite les Anglois pour avoir le teint plus blanc, plus frais, plus brillant que ne l'ont les Eſpagnols, ce n'eſt pas qu'à Londres il n'y ait quelquefois des viſages plus baſannés qu'à Madrid.

Il ſuffit donc à la fidélité de l'Obſervateur, d'aſſeoir ſon témoignage ſur la pluralité. Autrement, quelle étrange confuſion dans le cercle des Sciences, & ſur tout dans l'Hiſtoire des Peuples, s'il étoit eſſentiel de parcourir tous les détails particuliers ! Un ſeul homme eſt capable de pervertir les uſages d'un pays. De bonnes Loix peuvent & doivent réformer de très grands vices : néanmoins il eſt d'expérience que les principes phyſiques reſtent conſtamment les mêmes. Si les inclinations changent d'objet, on ne ſauroit aſſûrer qu'elles ſoient abſolument anéanties. Quoique les ſentimens, les apetits, les goûts ſoient ſuſceptibles de variations, ces facultés n'en ſont pas moins aſſujéties aux impreſſions extérieures des Etres environnans. Ce ſont là des vérités palpables. Rentrons maintenant dans le cours de nos obſervations précédentes.

Puiſque la vie intéreſſe ſi particuliérement tous les hommes, il étoit raiſonnable qu'ils

cherchaſſent à connoître le Climat qui lui eſt le plus favorable. A ſuivre le fil des examens qu'ont fait les Sages dans tous les ſiècles, on remarque qu'ils ſe ſont plutôt appliqués à découvrir les lieux où l'on vit le plus long-tems, que les pays où l'on reſpire le plus agréablement. C'eſt, ſuivant les apparences, la raiſon qui a déterminé quelques Naturaliſtes à vanter les avantages du Septentrion. Comme la chaleur & l'humidité s'y trouvent réunies dans un degré ſupérieur, ils ont préſumé que la vieilleſſe devoit y être plus tardive & moins langoureuſe. D'autres Philophes, conduits par des motifs différens, ſe ſont déclarés en faveur du territoire Méridional. Quoique ſes Habitans, diſent-ils, aient une complexion aſſez froide & très peu humide, leur ſanté moins fluerie, n'en eſt pas moins durable. Combien d'humeurs ſuperflues & vicieuſes qui deviennent, au Nord, une ſource inépuiſable de maladies! Les Originaires du Midi, qui en ſont exempts, riſquent moins de tomber dans ces états fâcheux. Au reſte, ajoutent-ils, s'il eſt vrai que la Nature entiere ſoit gouvernée par les mêmes loix, ne peut-on pas comparer le corps humain avec les plantes? Or, il eſt

reconnu, dit *Théophraste*, que moins elles prennent d'accroissement, plus long-tems elles conservent leur premiere vigueur.

Qui rassembleroit les divers témoignages des Historiens & des Naturalistes, tant anciens que modernes, il seroit difficile de ne pas donner aux Méridionaux la préférence sur le ciel du Septentrion. Sans parler de tous les agrémens qui se multiplient dans leurs Contrées, également fécondes & riantes, il est encore vraisemblable que c'est parmi eux que l'on peut compter un grand nombre de Vieillards. Les corneilles, qui n'ont presque point de chaleur interne, & une très petite quantité d'humeurs, ne survivent-elles pas à quatre générations d'hommes? Les élephans, qui sont de tous les quadrupedes ceux qui ont ordinairement la vie la plus longue, ne prennent-ils pas naissance dans les terres Méridionales? Le palmier, qui, quoiqu'âgé de plusieurs siècles, se couronne encore de fleurs au retour de sa saison, ne croît-il pas dans les campagnes brûlantes du Midi? L'or & le diamant, ces végétaux incorruptibles, sont-ils ailleurs aussi parfaits?

Quelqu'avantage que donnent à l'homme,

ſur ſes ſemblables, un temperament très robuſte, & une force de corps qui ne craint point d'être miſe à l'épreuve, il eſt cependant inconteſtable que la vigueur de l'ame & la pénétration d'eſprit ſont des qualités plus importantes que ces premieres. Des membres nerveux peuvent bien triompher d'un ennemi ſur le champ de bataille. Mais une intelligence pleine de ſagacité & de lumieres ſaura preſque toujours tirer quelque parti de ſa défaite, & aſſez ſouvent même tourner à ſon profit la gloire de ſon propre vainqueur. Ce que ceux-ci perdent dans le combat qu'ils ne peuvent éviter, ils le regagnent dans les traités qu'ils ont coutume de dicter. Les uns ont des vertus de paſſion, les autres ont des vertus de réflexion. Au Nord, c'eſt l'appétit, que les Philoſophes appellent *concupiſcible*, qui remue les hommes, & il eſt toujours d'intelligence avec le corps. Au Midi, c'eſt l'appétit que nous appellons *iraſcible*, & il ordinaire qu'il agiſſe avec l'eſprit. Le premier, comme nous l'avons dèja remarqué, engage dans les plaiſirs, dans le tumulte, ou retient l'ame dans la fange de l'oiſiveté. Le ſecond inſpire des ſentimens, arme pour l'intérêt & anime aux grandes

entreprises. Aussi, il n'appartient qu'aux génies transcendans d'étonner l'Univers par la sublime excellence de leurs vertus, ou par l'énormité prodigieuse de leurs vices. Les Originaires du Nord oseroient-ils disputer cette prérogative, si singuliérement contradictoire, aux Peuples Méridionaux? Pourroit-on se refuser à l'évidence d'une comparaison faite entre les Naturels du Midi & du Septentrion, & les Terres qui ont des qualités & des propriétés différentes? Néglige-t-on entiérement la culture d'un sol fertile, au lieu de porter une abondante moisson, il sera bientôt couvert de ronces & d'épines, ou peut-être infecté d'herbes malfaisantes. Si une terre stérile ne produit point, ou très peu de simples vénimeuses, elle n'a point en même tems la vertu de faire germer des semences salutaires. L'une demande des soins, & fructifie merveilleusement; l'autre peut les recevoir: mais elle ne les payera pas avec usure. Telle est, en général, la différence qui se fait remarquer entre les Septentrionaux & les Peuples des régions Méridionales.

Il est aisé, d'après ces courtes observations, de porter un jugement équitable sur la plûpart

des anciens Hiſtoriens, qui, inépuiſables dans les reproches qu'ils font aux Egyptiens, aux Carthaginois, aux Chaldéens, aux Arabes, aux Maures, affectent de garder un profond ſilence ſur leurs qualités éminentes. S'ils ſe croient fondés à déclamer contre le penchant que firent paroître ces Peuples pour les ſuperſtitions, les débauches, la perfidie, pourquoi ne montrent-ils pas la même exactitude, en faiſant le récit des vertus deſquelles ils ont donné, dans tous les tems, des exemples reſpectables? N'eſt-ce pas à leur ſagacité & à leur zèle, pour le bien public, que nous ſommes redevables des Sciences qui ſont encore aujourd'hui répandues ſur les Faſtes où devroient être conſignés les titres de leur gloire immortelle, n'eſt-il pas prouvé qu'ils ont été les premiers maîtres de la Philoſophie, & les plus célebres Légiſlateurs des Sociétés politiques?

Au reſte, il ſuffit, ce me ſemble, pour placer les Méridionaux au-deſſus des autres Peuples, qu'ils aient naturellement plus de moyens de devenir heureux. La ſupériorité de leur eſprit doit ſeule leur en fournir un grand nombre. La véhémence de leur cœur les rend

capables de les saisir avec empressement. D'ailleurs l'imagination, cette belle faculté de l'ame, qui est, parmi eux, si active & si brillante, n'est-elle pas, en quelque sorte, le siége principal du bonheur? C'est en vain que quelques Philosophes ont élevé leur voix contre cette opinion, qui intéresse de trop près l'humanité, & sur tout le sort des Peuples du Midi, pour laisser échapper l'occasion de l'étayer de quelques preuves, qui seront moins du ressort du raisonnement, qu'elles ne tiendront aux principes du sentiment. Ce n'est pas néanmoins qu'en assignant l'imagination aux Méridionaux, on prétende qu'ils soient les seuls qui possedent cette faculté, & encore moins qu'elle les rende tous heureux. Hélas! les foiblesses attachées à la nature humaine sont par tout des défauts; & ces défauts dérangent nécessairement, dans tous les lieux, l'harmonie du systême qu'il pourroit se faire d'un état durable de félicité! De même que l'imagination sert beaucoup pour parvenir au bonheur, de même elle peut contribuer au malheur de l'individu, qui négligeroit d'en régler les transports. Quoiqu'on ait la puissance d'en abuser, cette faculté n'en est pas moins en soi

un bien réel; & à cet égard, elle eſt ſemblable à la liberté, qui ne ceſſe point d'être une faveur du Ciel, malgré l'uſage illégitime qu'en font trop fréquemment les hommes dans tous les pays.

CHAPITRE XVII.

Des propriétés avantageuſes de l'imagination, particuliérement dans les Contrées Méridionales.

SI l'homme étoit dégagé de cette lourde enveloppe, qui l'abaiſſe continuellement vers la terre, on ſe garderoit bien de lui aſſigner l'imagination comme l'inſtrument le plus propre à ſon bonheur. Si la Religion rempliſſoit toujours ſon cœur, on ne lui conſeilleroit point de recourir à un moyen qui ceſſeroit alors d'être digne de lui. Admirable intelligence, lui diroit-on, c'eſt de ta propre vertu que tu dois tirer toutes tes conſolations. Parcours rapidement les eſpaces immenſes que remplit

la lumiere incréée ; oses pénétrer, avec une douce confiance, dans le Sanctuaire de l'Eternel ; contemples les beautés sublimes & ineffables..... Voilà ta véritable félicité. Mais comme il appartient seulement aux impressions d'une grace surnaturelle d'inspirer un si louable essor, on ne nous fera point un crime de ne traiter ici du bonheur que suivant le cours trop ordinaire des choses, & de ne le considérer que dans ses rapports avec les Puissances purement naturelles des Originaires des Climats divers.

Qu'un Stoïcien, que sa Philosophie rend trop présomptueux, affirme, d'un ton à en imposer, qu'il est possible, & qu'il doit se faire qu'un homme au moment même que la goutte lui tord les membres, ou qu'une femme, dans la crise d'une douloureuse migraine, jouisse tranquillement du bonheur d'exister & sans nulle altération, c'est un paradoxe qui touche peu l'imagination, & qui fait sourire le vrai Sage, parce qu'il voit, avec quelque plaisir, le dernier terme où peut aller l'extravagance raisonnée d'un profond empyrique.

Prétendre, avec les Disciples d'*Epicure*, que la récréation des sens est ce qui peut seul

nous inſpirer la joie de vivre, c'eſt trop humilier l'homme, & fronder les leçons de l'expérience qui démontre qu'une ſenſation, toute agréable qu'elle ſoit par elle-même, perd beaucoup de ſa douceur & de ſon énergie, ſi la réflexion n'en fait, pour ainſi dire, tous les honneurs. Si le bonheur doit être au pouvoir de tous les hommes, comment l'attribuer aux ſens? Tous les hommes ont-ils conſtamment la même faculté de diſcerner le bon, le mauvais, le médiocre? A-t-on oublié que leur coup d'œil eſt variable; qu'ils n'ont préciſément, ni le même odorat, ni les mêmes affections, ni les mêmes lumieres de l'eſprit, ni les mêmes battemens de cœur?

Il réſulte, de ces obſervations préliminaires, que la félicité ſimplement naturelle de l'homme, autant qu'elle eſt poſſible, ne réſide pas ſeulement dans l'eſprit, ou dans la ſenſation, mais dans l'un & dans l'autre pris conjointement.

Voici un principe certain. Quand le corps eſt en ſouffrance, l'eſprit n'eſt point à ſon aiſe; & lorſque l'eſprit eſt malade, le corps ne ſe porte pas bien. Reſte donc à conclure, 1°. Que dans l'un & l'autre de ces deux états,

il eſt difficile de concevoir un homme qui ſoit véritablement heureux; 2°. Que le bonheur, par conſéquent, conſiſte ſur tout dans cette certaine harmonie de rapports & d'affections agréables qui ſe trouve entre l'ame & le corps. Ainſi point de bonheur ſolide pour les hommes qui réuniſſent un eſprit extrêmement actif avec un corps qui ſe laiſſe miner par la langueur. On peut dire, à cette occaſion, que la lame n'eſt pas faite pout le foureau. De même une perſonne, qui, à un corps nerveux & diſpos, joint un eſprit tardif & ténébreux, n'a pas lieu d'eſpérer une félicité bien complette. La ſenſation, dans un tel individu, n'eſt que momentanée, & dès-lors peu ſentie, parce qu'elle devance ordinairement la réflexion. C'eſt ce qui arrive communément aux Septentrionaux.

Or, comme il eſt rare dans le monde, que l'eſprit & le corps ſoient réciproquement en équilibre, chacun à raiſon de ſon être, voilà pourquoi leurs affections ſont ſi peu uniformes. De là ces plaintes continuelles de n'avoir pas la force, ou plutôt le courage de faire ce que l'on ſouhaiteroit preſque d'exécuter le plus promptement. Cette méſintelligence de l'ame & des ſens, devient la ſource la plus féconde

des chagrins & du malheur durable des hommes. Un bon régime, une raiſon ſuffiſamment éclairée, & par deſſus tout, le jeu d'une imagination facile & honnête, ſont capables de réparer ces défauts eſſentiels. Ce ſont les Méridionaux auxquels la Nature paroît offrir plus ſpécialemenr ces préeieuſes reſſources. Qu'on ſe rappelle qu'ils aiment la ſobriété, qu'ils naiſſent prudens & très bien partagés du côté de l'imagination. Les eſprits vitaux, qui circulent dans les fibres capillaires, étant chez eux plus ſouples, plus déliés, plus légers, ſont plus capables de tranſmettre les images ſenſibles, de les réveiller, de les raſſembler, de les multiplier.

1°. Il faut commencer, pour ſuivre les regles d'un bon régime, par étudier le caractère phyſique de ſon tempérament. S'il eſt fougueux, & s'il prédomine ſur la marche naturelle de l'eſprit, il convient en pareil cas d'uſer plus fréquemment de certains alimens qui ſoient propres à calmer les ſens, & à les mettre, en quelque ſorte, à l'uniſſon des mouvemens de l'ame. Cette recette n'auroit pas un grand cours dans les Contrées Septentrionales où les liqueurs fortes ſont d'un uſage ſi commun.

L'esprit, à la faveur de ce premier moyen, seroit moins embarrassé dans ses opérations, & les passions pouroient être plus réfléchies. Si, au contraire, il arrive que le tempérament de l'homme soit froid, chargé de mélancholie, on ne peut douter qu'une nourriture légere, succulente, & dont la coction est facile, ne contribue à la plus grande activité des humeurs, à la plus grande vivacité de l'esprit. Alors tout germe de guerre intestine seroit à peu près étouffé. Mais, dans la supposition où quelqu'un réuniroit un tempérament qui seroit toujours en effervescence avec un caractère ardent & très inquiet, des alimens trop spiritueux redoubleroient encore sa fievre naturelle, & le rendroient bientôt fou ou furieux, selon la qualité de la bile qui le domineroit. Si la bile jaune abondoit chez lui, il inclineroit vers la folie; si la bile noire le surchargeoit, il seroit sujet aux accès de fureur.

Outre la forte impression que doivent occasionner, sur un individu quelconque, la qualité intrinseque des alimens, les variations de l'Atmosphere qui l'environne, & les exercices plus ou moins fatiguans auxquels il se livre, ont

encore assez de puissance pour travestir, c'est-à-dire, pour perfectionner ou pour détériorer le Régime. Chacun, sur ce point, doit se consulter relativement au Climat. Tel est le premier pas qui conduit au bonheur.

2°. Une raison suffisamment éclairée, qui n'ait, ni la rudesse, ni l'arrogance qu'affecte celle du Misanthrope, ni la foiblesse, ni le relâchement de celle qui se montre dans l'Adulateur; doit encore entrer pour beaucoup dans la composition de la félicité de l'homme. Car, pour être heureux, il faut jouir, 1°. De tout son esprit, c'est-à-dire, le nourrir en certains tems de connoissances utiles, & le divertir par des réflexions agréables: c'est le premier spécifique contre l'ennui, cet ennemi si redoutable à la paix de l'Univers. 2°. Il est essentiel de jouir de tout son cœur, c'est-à-dire, l'attacher le plus étroitement qu'il est possible à des objets qui soient dignes d'être aimés. Si la raison est d'usage en pareil cas, comme l'on n'en peut douter, il est vraisemblable qu'une raison bornée a ici plus d'avantages, à certains égards, qu'une raison trop pénétrante. (Cette remarque n'est pas en faveur des Méridionaux). Celle-ci découvrant avec plus de fa-

cilité les défauts du sujet, que l'autre qui est moins lumineuse & moins inquiete ne voit pas, ne manque gueres de troubler le repos des cœurs & de les allarmer. Voilà pourquoi les gens d'un esprit borné sont d'ordinaire plus fideles en amitié, que les personnes très spirituelles. „ On ne souhaite jamais ardemment, dit „ l'Auteur des *Réflexions Morales*, ce qu'on ne „ souhaite que par raison". 3°. Il est nécessaire de jouir de ses sens par une communication réfléchie. Deux Epoux, le Maître d'un festin & ses Convives, l'Acteur & le spectateur, se trouvant dans le cas de communiquer sensiblement les uns avec les autres, doivent éprouver doublement les charmes réciproques de la raison dans ces conjonctures. Le Tartufe seul ne les a pas senties. Les femmes plus que les hommes, brillent de ce côté-là. 4°. On ne dit rien, ni des richesses, ni des Societés. Malheur dans tous les Climats à celui qui ne connoît pas le véritable systême de l'économie & les délices ineffables de la confiance.

Quelque considérables que soient, en apparence, les avantages que peut recueillir l'homme dans toutes les Régions d'un régime bien assorti à son tempérament, & d'une raison

ſuffiſamment éclairée, il eſt vraiſemblable qu'il ne fait qu'entrevoir un bonheur qui eſt encore éloigné de lui, ſi ſon imagination ne le rapproche & ne vient le réaliſer à ſes yeux. Il eſt démontré que, pour avoir l'ame pleinement ſatisfaite, il ne ſuffit pas d'être placé dans un état heureux, mais qu'il eſt encore néceſſaire de pouvoir ſe le dire ſouvent à ſoi-même, & de ſe le perſuader. Ce dernier avantage eſt particuliérement du reſſort de la faculté imaginative. Le ſyſtême d'un régime tel qu'il ſoit, n'eſt point capable, par lui-même, d'opérer cette trop rare merveille. L'harmonie de l'eſprit & des ſens peut ſeulement y diſpoſer l'individu chez lequel elle regne. 2°. La raiſon qui, par ſa nature, eſt preſque toujours inquiete & aſſez ſouvent minutieuſe, a peine de reſpirer tranquilement au milieu de mille dangers qu'elle apperçoit autour d'elle. Auſſi l'expérience nous apprend que plus une perſonne ſe ſoumet à l'empire des loix de la raiſon, ſi d'ailleurs ſon tempérament ſe concilie avec un caractère d'auſtérité, plus elle eſt ſoupçonneuſe dans ſes liaiſons, incertaine dans ſes diſcours, timide dans ſes projets, froide & tardive dans l'exécution.

Ces défauts rélatifs de la raiſon, telle qu'elle ſe montre dans la plûpart des hommes, ſeroient inſéparables du caractère naturel des Méridionaux, ſi leur imagination n'avoit la puiſſance de les faire diſparoître. Autant ils ont de difficulté à concerter un deſſein & à l'approuver, autant ils font preuve de courage & d'adreſſe pour parvenir à la fin qu'ils ſe propoſent. A cet égard ils reſſemblent peu aux Septentrionaux, qui ſont auſſi indolens à pourſuivre une grande affaire, qu'ils ont été prompts & hardis à l'entreprendre. Au Midi, les premieres réflexions ſemblent rouler dans les têtes avec une peine infinie. Mais y ſont-elles une fois placées en bon ordre, les conſéquences ſuivent en foule. Au Nord, les hommes, peu capables d'une longue attention, ſe livrent d'abord tout entiers à la choſe; & à meſure qu'ils s'approchent de plus près du terme, on diroit que leur eſprit ſe laſſe de ſon objet, s'affoiblit & ſe répand en vapeurs. Ceux-ci n'ont gueres que de l'impétuoſité. Ceux-là ſont actifs & opiniâtres.

C'eſt aux différens degrés de force, dans l'imagination, que l'on peut attribuer une partie eſſentielle des inégalités qui ſe manifeſtent

dans le ſyſtême de conduite des Peuples de divers Climats. Là, où cette faculté triomphe avec le plus d'éclat; là, la nature humaine paroît être moins imparfaite. Seroit-ce, comme quelques Philoſophes l'ont avancé, que l'imagination eſt la plus noble faculté des ſens intérieurs? Si ſa puiſſance répond à la variété de ſes fonctions, on doit l'eſtimer bien précieuſe. C'eſt à elle qu'il appartient, après avoir reçu *les eſpeces du ſens commun*, pour me ſervir des termes conſacrés par les Spéculateurs, de s'appliquer à les connoître, à les diſtinguer, à les comparer, & à s'aſſûrer des points de convenance & de diſſemblance: elle joint ce qui eſt ſéparé, & ſépare ce qui eſt uni; elle mêle les images enſemble, les diſpoſe, les arrange, deſſine de nouvelles Ordonnances, & forme, à ſon gré, des monſtres hideux, ou des Perſonnages accomplis. Ce qui caractériſe davantage cette ſinguliere faculté, eſt la vertu qu'elle a de faire toutes ſes opérations les plus compliquées, ſimplement par l'organe & par la pureté des eſprits. On comprend que plus ces eſprits ſont légers, moins ils réſiſtent aux impreſſions de l'ame, & plus elle trouve de facilité à graver nette-

ment ses fantaisies sur la table de la mémoire. C'est dans le premier ventricule du cerveau, disent quelques Médecins, où se font ses premiers mouvemens; c'est là qu'elle jette ses premiers traits, comme le Peintre fait ses premieres couleurs. L'accomplissement de son action se passe, ajoutent-ils, en d'autres lieux, où les esprits sont tellement rafinés, épurés, subtilisés, qu'ils n'ont presque plus de matiere. On conjecture que ces endroits sont le *Camarium* & le ventricule de la partie postérieure du cerveau, dit *Cerebellum*, que l'on appelle communément le quatrieme ventricule. Au cas que les principes de cette Physique soient aussi sûrs qu'ils sont vraisemblables, il résulte évidemment que l'imagination doit être beaucoup plus vive & plus brillante au Midi, qu'elle n'est au Nord. La trop grande humidité des têtes Septentrionales, & la pésanteur des fluides qu'elles renferment, ne peuvent que beaucoup embarrasser la circulation des esprits vitaux, dont l'activité est si essentielle.

C'est donc à l'imagination des Méridionaux, ce sel volatil de leurs ames, cette mere féconde de leurs plus beaux talens, qu'il est réservé d'exécuter, pour leur bonheur, ce qu'à

peine leur raiſon oſeroit entreprendre, & de perfectionner ce que, ſans ſon ſecours, elle n'auroit fait qu'ébaucher. Faculté utile, qui tient enſemble de l'eſprit & des ſens, & qui, par cela même, paroît être ſpécialement deſtinée à ſatisfaire l'un & l'autre; quels rares prodiges n'a-t-elle pas enfanté? N'eſt-ce pas elle qui a donné naiſſance à la Philoſophie moderne, à l'ancienne Poëſie, à la Muſique, à l'Eloquence, à tous les Arts enfin qui embelliſſent le ſéjour de l'Univers, & qui charment ſi délicieuſement l'ennui du plus grand nombre de ceux qui l'habitent?

Puiſqu'à proprement parler, il n'y a, dans l'homme, qu'une ſeule paſſion, qui eſt l'amour, combien l'imagination ne doit-elle pas contribuer à la lui rendre agréable ou déſagréable, à la diverſifier, à la modifier, à la tempérer, ou à en redoubler l'eſſor ſuivant qu'elle préſente à l'ame, ſous des formes différentes, les objets dont elle l'entretient? Auſſi a-t-on lieu d'obſerver, que tantôt elle lui montre des obſtacles, & qu'alors le cœur ne ſoupire qu'avec plus d'ardeur après ce qu'il aime. De là naiſſent les déſirs. Tantôt elle lui fait appréhender de le perdre, ou de ne le pas

posséder : de là viennent les craintes & le désespoir. Si elle le flate de l'obtenir, l'amour se transforme en espérance; si elle lui fait envisager qu'il est possesseur du contraire de ce qu'il cherchoit, le cœur se dégoûte, & l'amour prend le caractère de l'indifférence & quelquefois de la haine. Voilà comme l'imagination a la vertu souvent dangereuse, de métamorphoser l'esprit humain, eu égard à ses différens états. S'il étoit moins rare que les sentimens fussent purs & honnêtes, il est certain que l'opinion seroit moins volage & moins persuasive; les passions plus réglées & moins ombrageuses.

Les influences de l'imagination ne sont pas bornées aux seuls Climats Méridionaux. Les Originaires de tous les pays ont une facilité plus ou moins grande d'y trouver des ressources intarissables de bonheur. Sait-on une fois manier cette belle faculté, dès lors les scénes les plus affligeantes peuvent changer de face à nos yeux. C'est elle qui, dans toutes les conditions & toutes les conjonctures, devine des expédiens, prévoit des moyens, invente des projets. Il n'est besoin que de parcourir l'Histoire, pour ne plus douter que les Peuples du

Midi ont été le plus fouvent redevables de leurs fuccès, foit dans la conduite des guerres, foit dans les négociations politiques, aux confeils & aux ftratagêmes que leur a fourni l'imagination. Combien de perfonnes éprouvent chaque jour les mêmes avantages? Etes-vous dans l'adverfité? laiffez agir librement votre imagination: elle fe feindra des plans de fortune, & ces idées vous confoleront. Etes-vous chagrin de n'avoir pu obtenir quelque place? elle vous offrira de nouvelles efpérances, & ces efpérances vous amuferont. Etes-vous enféveli dans le lit de douleur? Tâchez d'exciter cette aimable folle: elle fufpendra l'action de vos fentimens par des erreurs bizarres, & ces erreurs vous endormiront. L'abfence de vos amis vous occafionne-t-elle de fouffrir? Elle vous les repréfentera préfens, & cette repréfentation idéale foulagera votre trifteffe. Si votre fituation actuelle vous déplait, elle vous fabriquera l'image d'un bel avenir. Etes-vous dans l'abattement? Elle remplira votre cerveau de penfées agréables & riantes. Comme elle a, de l'aveu de tous les Naturaliftes, un pouvoir fingulier fur tous les organes des paffions, il fuffit qu'elle fe joue

un inſtant pour créer au-dedans de nous-mêmes mille petits plaiſirs qui dédommagent aſſez bien des joies plus vives que nous pourrions regretter. Tels ſont les bons offices que doit rendre l'imagination, quand on a eu l'adreſſe de la mettre dans ſon parti. C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait dire, à tous les Sages, que nous étions juſqu'à un certain point les arbitres de notre félicité; ce que le ſatyrique *Regnier* exprime avec beaucoup de Naïveté :

Nous ſommes du bonheur de nous-mêmes artiſans,
Et fabriquons nos jours, ou fâcheux, ou plaiſans.

Ce qui donne encore, à l'imagination bien réglée, un avantage ſupérieur aux autres facultés de l'eſprit, c'eſt qu'elle a la puiſſance de faire, ſur les ames, à peu-près, les mêmes impreſſions que fait le régime ſur les tempéramens. Elle peut, comme lui, en développer les vertus, & en corriger les vices naturels. Par la rapidité ſinguliere de ſon action, elle eſt capable d'éveiller un eſprit languiſſant. Par la magnificence des portraits qu'elle deſſine, elle perfectionne le goût, & éleve par degrés le génie. Habile comme elle eſt à

donner

donner de la figure & de la couleur à des êtres qui n'en ſont par eux-mêmes aucunement ſusceptibles, elle ſoumet, à la curioſité du Philoſophe & à l'examen du Sage, un certain monde tout nouveau qui les charme, les inſtruit & les remplit d'admiration. Ayant une tendance naturelle à ſe ſubtiliſer, elle s'exhale & ſe répand dans toutes les ſpheres poſſibles; elle en parcourt toutes les beautés, & elle ſe replie enſuite ſur elle-même pour nous les repréſenter & nous les réaliſer plus ou moins, ſelon que nous ſommes plus ou moins flattés de les contempler, & d'en être entretenus. Commandez-lui de vous tracer le plan d'un Palais, auſſi-tôt vous le voyez dans toute ſa ſomptuoſité. Dites-lui que vous deſirez d'être aſſis durant quelques momens ſur un trône ſublime, auſſi-tôt elle vous y place, & vous fait voir, comme à certains Politiques, toute l'humanité proſternée à vos pieds. Où trouvera-t-on une plus aimable Enchantereſſe?

S'il eſt du devoir de l'imagination d'écouter les ſens, c'eſt en maîtreſſe qui leur dicte la loi; qui les diverſifie; qui les traveſtit à ſon gré; qui les captive, & qui leur détermine la route qu'ils doivent tenir. Sans elle, les ſen-

sations, n'ont presque rien de piquant; les objets les plus parfaits perdent une partie de leurs graces; un froid mortel remplaceroit bientôt cette chaleur vivifiante de la nature; les plus beaux jours seroient plus obscurs que les nuits les plus ténébreuses, & la nuit deviendroit, à son tour, la vraie image du séjour de la mort. Quel est le mortel, sous le ciel le plus affreux, qui du moins, pendant son sommeil, n'ait pas ressenti les effets de l'imagination? La houlette du simple Berger, s'est plus d'une fois métamorphosée en sceptre. La haire de l'Hermite a plus d'une fois imité le tendre chatouillement de l'hermine. N'est-ce pas l'imagination qui dédommage le Cultivateur de ses fatigues; en lui faisant admirer, au milieu d'un beau rêve, son champ couvert de la plus riche moisson? Il n'est aucun Climat qui ne puisse être recréé par les bénignes influences de cette complaisante Magicienne.

Celui du Midi en avoit plus de besoin que les autres. La complexion froide de ses habitans, qui leur inspire une gravité naturelle toujours prête à dégénérer en mélancholie, demandoit cette ressource salutaire. Comment concevoir que la vie solitaire, pour laquelle

ils montrent un goût plus décidé que n'ont les Originaires des autres Régions, ne leur rendit bientôt leur propre exiſtence tout à fait inſupportable, ſi l'imagination ne venoit en diminuer le poids? A ces derniers traits, n'eſt-on pas forcé de reconnoître la main inviſible d'une ſageſſe ſouveraine qui a tout diſpoſé, tout ordonné dans le ciel & ſur la terre pour le bien commun de toutes les créatures?

CHAPITRE XVIII.

De l'Influence des Corps céleſtes.

L'INFLUENCE eſt une émanation inviſible qui ſort des corps céleſtes. S'il eſt vrai qu'elle s'inſinue dans les corps ſublunaires, elle peut les déterminer à de certaines qualités particulieres. Mais les Aſtres & les Planettes ſont-ils de la même maniere ſujets à ces écoulemens? L'Aſtrologue l'a prétendu. Tant que ſon art impoſteur a triomphé au milieu de l'ignorance & de la crédulité, on a voulu reconnoître, dans les Aſtres & dans les conſtellations, une vertu bien ſupérieure à celle des Planettes.

Cette erreur, si nuisible au développement de la raison, & si préjudiciable au progrès de la saine Physique, a donné tout le crédit possible à cette suite presqu'infinie de fausses merveilles, dont les Historiens de la Nature ont affecté, jusqu'au quinzieme siècle, de remplir la plûpart de leurs Ouvrages. Ce seroit en vain que, pour rendre ces mensonges vraisemblables, on allégueroit les témoignages de *Berose* & d'*Eupoleme*, qui attribuent à Abraham une grande connoissance des choses célestes, & l'invention de l'Astrologie judiciaire. Pourroit-on se dissimuler que, si ce Patriarche a ajouté foi aux influences des Astres, il ne fût trop rempli de sagesse pour n'avoir pas borné leurs effets aux simples qualités du tempérament & à la constitution des corps? Sa piété étoit trop éclairée pour que ce systême ne fut pas chez lui, exempt de toutes ces superstitions, que la témérité des Astrologues y a jointes depuis.

On conjecture que la Chaldée a été le berceau de cette science imaginaire, & que ce fut Chilon de Lacédémone, un des sept Sages de la Grece, qui le premier, ôsa la préconiser hautement dans son pays. Ce Philosophe,

entêté des principes trop dangereux de l'Astrologie, s'efforçoit de tout rapporter à la science des nombres. Le calcul des rapports, qu'il supposoit entre les divers aspects des constellations & les mouvemens successifs des Astres, étoit pour lui la principale raison de toutes les vicissitudes qui se passoient sur le Globe. Il regardoit les premieres modifications de la matiere, & de l'esprit, comme étant dans une dépendance nécessaire de ces prétendues causes auxquelles il faisoit honneur d'une vertu transcendante & irrésistible. De là cette opinion que toutes choses dans la nature étoient gouvernées par les loix générales d'une force prédominante, que l'on connoît sous le nom de Fatalisme. Le chaud, l'humide, le froid & le sec, sont les quatre qualités élémentaires, disoit-il, dont le différent mélange produit toute la diversité qui regne continuellement dans la maniere de sentir & d'agir des hommes. De même que le chaud & l'humide procurent les générations; de même le froid & le sec servent aux destructions. Ces quatre Elémens, principes essentiels des sentimens & des actes humains, sont toujours disposés dans la nature suivant les influences

des Aſtres & des conſtellations. Ainſi l'Hiſtoire du monde, ſelon ce Philoſophe, ne devoit être autre choſe que le récit des diverſes combinaiſons ſurvenues dans le mouvement des ſpheres & des corps céleſtes. Il eſt aiſé de s'appercevoir combien une telle opinion pouvoit donner lieu à de fâcheuſes conſéquences dans l'ordre des ſociétés politiques.

Les Savans, parmi les Arabes, ont travaillé, dans la ſuite, plus que tous les autres à embellir ce ſyſtême, à lui donner plus de conſiſtance, & à le rendre plus uniforme, en le ſoumettant à de certaines regles moins variables. Suivant leurs traditions, il faudroit reconnoître que les diverſes parties du corps humain ſont immédiatement aſſervies au pouvoir de différentes dominations. C'eſt le Soleil, enſeignent-ils, qui préſide au cerveau & au cœur, à la moëlle des os & à l'œil droit. Mercure préſide à la langue, à la bouche, aux mains, aux jambes, aux nerfs, à l'imagination. Saturne influe ſur la rate, ſur le foie, ſur l'oreille droite. Jupiter agit ſur le nombril, ſur la poitrine, ſur les inteſtins. Mars exerce ſa puiſſance ſur le ſang,

ſur les reins, ſur le chyle, ſur les narines, ſur les paſſions. Vénus préſide à la génération, à la chair & à l'embonpoint. Quoique la Lune, ajoutent-ils, s'attribue tous les membres, elle ne domine principalement que ſur le cervelet, le poulmon, l'eſtomach, l'œil gauche & ſur la force de croître. Cette opinion dépourvue de preuves & de toute vraiſemblance, a trouvé des Défenſeurs illuſtres. Paracelſe, entr'autres, l'a ſoutenue avec la derniere chaleur. Ce fut à deſſein de la rendre plus probable, qu'il réuſſit à la couvrir de ridicule. Comme on lui conteſtoit que les Aſtres & les Conſtellations puſſent avoir une influence directe ſur les affections humaines, il prétendit, pour expliquer les difficultés, que l'homme avoit deux corps, l'un phyſique & élémentaire, viſible & palpable qui tire ſon origine d'Adam; l'autre inviſible & céleſte, qui tire ſon origine des Aſtres, & ſes modalités de l'aſpect des Conſtellations. Ses Diſciples paroiſſent encore avoir enchéri ſur les idées de leurs maîtres, lorſqu'ils aſſurent que ce corps aſtral eſt le génie de l'homme, ſon démon tutélaire, ſon eſprit familier. Après de telles ſuppoſitions, il eſt aiſé de ſe

livrer à toutes les extravagances que la foiblesse, la bizarrerie & l'orgueil des ames déréglées sont capables d'inventer.

Dans l'hypothese où les Astres auroient une influence réelle sur les êtres sublunaires, on sera forcé de convenir que leur vertu est bien moins puissante que n'est celle du Soleil, de la Lune & des autres Planettes qui sont toujours plus proches de notre Sphere. D'ailleurs, comment attribuer quelque sorte d'efficacité aux Constellations? Leur dénomination n'est-elle pas purement factice, imaginaire, accidentelle & diamétralement opposée dans les divers lieux? La Sphere Barbarique, dit un ancien Auteur, est entiérement différente de la Grecque & de la Romaine. L'Astronomie moderne ne place t-elle pas quarante-huit Constellations dans le Ciel, tandis que l'ancienne n'y en comptoit que trente-cinq? Les étoiles n'ont-elles pas changé de position? Les rayons du Soleil conservent-ils le même angle? Si l'on considere la rapidité du mouvement des Cieux, est-il facile de se persuader que les hommes ne changent pas d'aspect à chaque instant, à chaque minute, à chaque seconde? Con-

çoit-on qu'il ſoit poſſible d'avoir le moment de la nativité dans une préciſion exacte ? Puiſque toutes ces viciſſitudes ſont ſi incertaines & ſi peu durables, comment ôſer, ſur de pareils principes, établir des regles conſtantes & immuables ? Quel jugement l'homme ſage doit-il porter de ce pouvoir prétendu des Aſtres & des Conſtellations relativement à la maniere particuliere d'être de chaque individu ? Que l'eſprit curieux de conjectures conſulte plutôt quels ſont la conſtitution du pere & de la mere, la ſanté & l'humeur habituelle de la nourrice, le régime de l'enfant pendant ſes plus tendres années, le Climat ſous lequel il habite, la qualité de l'air qu'il a coutume de reſpirer, l'éducation qu'il reçoit, &c. ce ſont-là véritablement les cauſes phyſiques, dont l'influence eſt, ou favorable, ou nuiſible.

Ces cauſes étoient trop ſimples pour nourrir l'ardeur ambitieuſe de certains eſprits plus avides d'opinions, que de connoiſſances ſolides. Ce fut ſur tout dans les ſiècles ténébreux, où l'on manquoit de lumieres pour voir ce qui eſt, que l'on eût toute la témérité poſſible pour deviner ce qui n'étoit point. Alors

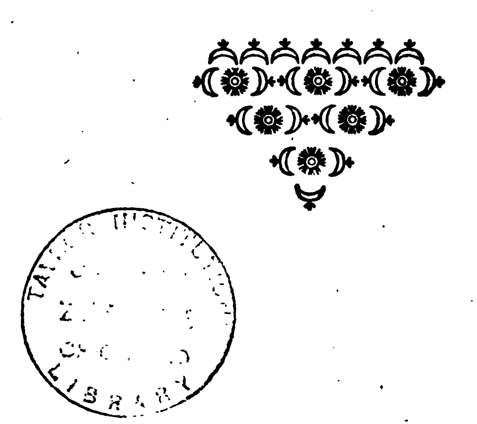
on s'empressoit de sortir du champ fécond de la belle nature, pour voyager au hazard dans le pays des chimeres & des prodiges. Que de pompeuses extravagances obtinrent les suffrages de Philosophes distingués! Que de merveilles ridicules surprirent la crédulité des Peuples! L'Astrologie judiciaire leva audacieusement son front imposteur, & ses mensonges se répandirent dans tous les lieux. La vérité inconnue demeuroit captive sous le poids informe des Talismans. On ne parloit plus que de la meilleure disposition des nombres & de l'ordre à observer dans le flux & le reflux de mille superstitions. Le Ciel, qui semble devoir dominer l'homme, étoit lui même assujetti aux caprices scientifiques de l'homme. Avec le secours de quelques phrases mystérieuses & vuides de sens, on se flattoit, ou de détourner les calamités publiques, ou de fixer le cours rapide d'un bonheur prêt à s'échapper, Plusieurs âges ont dû rougir successivement de ces accés d'une folle impieté. La Morale en souffrit beaucoup, & la saine Physique fut ouvertement méprisée. L'ombre de la séduction dura encore long-tems après que le prestige eut disparu. Les hommes une fois trompés

tombent aſſez ordinairement dans une ſtupide défiance, & confondent les vérités avec l'erreur qui en avoit uſurpé les apparences.

Alors, le mot *Aſtrologie* fut proſcrit, & avec lui toutes les obſervations particulieres qu'il auroit pu déſigner. Ce n'eſt pas néanmoins que le Sage, au milieu des cris confus de la raiſon & du préjugé, ne ſe ſoit réſervé le droit d'étudier & d'apprécier les motifs qui avoient ſi univerſellement favoriſé le crédit de cette ſcience. En réprouvant l'Aſtrologie judiciaire, il ſçut la diſtinguer de l'Aſtrologie proprement dite, & continua de faire de celle-ci un point aſſez intéreſſant de ſes méditations & de ſes recherches. Si ſes travaux n'ont pas toujours été couronnés du ſuccès, c'eſt que la lumiere qui l'a éclairé dans le cours de ſes examens, eſt bien incertaine & bien douteuſe.

A travers les voiles dont la nature a couvert la plûpart de ſes myſteres, des yeux perçans ont eu l'adreſſe d'entrevoir quelques vérités; & ce ſont ces vérités précieuſes ſur leſquelles ſont appuyées les différentes conjectures qui partagent nos ſuffrages. Auſſitôt que l'on eſt aſſûré que le Soleil agit juſ-

qu'à des degrés considérables de profondeur sur toutes les végétations qui éclosent dans les entrailles de la terre, il seroit difficile de se dissimuler que son influence, & peut-être celle de quelques autres corps célestes, ne fasse pas quelqu'impression sur le tempérament des animaux. Pourquoi les *Gamabé*, ou certaines pierres d'une figure & d'un dessein curieux, se trouvent-elles plus communément dans les Contrées Orientales & Méridionales, qu'au Septentrion? La chaleur, répond le docte *Albert*, *Tract.* 3. *cap.* 4.) y est plus grande, & la puissance des Astres plus féconde: *In Indiâ plures quam hic* Gamahé, *quia potentiora Astra.*



CHAPITRE XIX.

Remarques qu'on peut ajouter à ce qui a été dit ſur les Climats du Midi.

IL eſt démontré que le défaut de chaleur, dans le tempérament des Méridionaux, doit éloigner leur goût de tous les exercices bruyans. La bile noire, qui, comme nous l'avons obſervé, groſſit leurs veines, & y circule avec lenteur, en devenant la cauſe phyſique de leur humeur triſte & patiente, contribue à incliner leur ame vers les Sciences abſtraites & les profondes méditations. Moins actifs à pluſieurs égards que les autres Peuples ſur les intérêts de leur fortune perſonnelle, parce qu'ils éprouvent peut-être moins de beſoins, puiſqu'ils font d'ordinaire une moindre conſommation, ils renoncent avec plus de facilité au tumulte des affaires, pour aller tranquillement s'enſevelir dans la ſolitude, & ſe livrer aux douces illuſions qui peuvent careſſer leur intelligence. De là, ce penchant naturel des Peuples du Mi-

di, vers les opinions métaphyſiques. De là, cette eſpece de fureur, dont ils ont fait ſi ſouvent preuve pour l'amour des prétendues viſions. De là ce louable attachement pour la contemplation, que quelques Sages ont appellé *la mort précieuſe*. Aucune fonction peut-elle paroître plus digne de l'homme ? A la vertu incomparable de rectifier l'eſprit, de former le cœur, elle unit le pouvoir d'élever l'ame au-deſſus d'elle-même ; & par d'heureux enthouſiaſmes, elle découvre à l'entendement des beautés ſpirituelles, que la Philoſophie terreſtre n'a pas même le don d'imaginer. Alors les facultés humaines, dégagées, pour ainſi dire, des liens qui les appeſantiſſent, s'élancent quelquefois d'un vol rapide vers le Ciel, où elles ſe rempliſſent de la ſcience de l'Eternel ; & ſi, dans ces précieux inſtans, elles ſe trouvent éclairées d'une lumiere ſupérieure, elles parviennent juſqu'à démêler les hautes merveilles de la Nature, & à les révéler aux hommes ignorans.

Admirez, Peuples du Nord, les diſpoſitions originelles des Habitans du Midi, & gardez-vous d'eſtimer toujours, comme autant de prodiges, une multitude de faits qui, quoi-

qu'ils paroissent extraordinaires à vos foibles yeux, n'en caractérisent pas moins au naturel des talens particuliers que l'homme est capable d'acquérir & de perfectionner. Ainsi n'accusez pas, sans examen, les Historiens qui, dans le cours de leurs narrations, célebrent, dans plusieurs rencontres, la sagacité si pénétrante de quelques Génies Méridionaux. Quoique les ames n'aient point de Patrie, il est cependant manifeste que les raisons physiques, d'accord avec des expériences répétées, concourent à nous persuader qu'il est des Pays où elles semblent obtenir certains privileges.

Toutes les Sciences sublimes ne germerent-elles pas dans ces Contrées, d'où elles se sont répandues ensuite sur la surface de l'Univers? Ne seroit-on pas même tenté de croire que ces Climats ont été ceux que la Divinité a pris plaisir de favoriser? N'y a-t-elle pas placé la source féconde de ses lumieres incréées? Ce n'est pas toutefois qu'on veuille insinuer que l'Esprit-Saint refuse d'illuminer les Originaires des autres Régions. Anathême à qui ôseroit circonscrire, dans des limites déterminées, les influences salutaires de l'inspiration.

Sans déroger à cet aveu menaçant, qui est

tout ensemble si conforme à la Foi & à la Justice universelle, on peut observer que la plûpart des Personnages inspirés ont reçu la vie sous ces heureux Climats. On en a vu naître rarement sous un Ciel opposé. Seroit-il permis de douter que les principes d'une saine Physique viennent sur ce point se concilier, ou plutôt se confondre dans la profondeur des desseins éternels? Dieu a bien voulu éclairer les voies du genre humain. Les Méridionaux n'ont-ils pas été communément les mieux disposés? De même que le Soleil fait briller sa lumiere sur toute l'étendue de la terre, ainsi l'on a lieu de supposer que le Très Haut répand son esprit de clarté sur toutes les parties de l'Univers. Si les rayons du Soleil se montrent plus lumineux quand ils sont réfléchis sur une nappe d'eau bien transparente, que lorsqu'ils tombent dans un étang bourbeux, pourquoi ne présumeroit-on pas que les impressions de la vertu céleste brillent d'un éclat plus vif dans une ame épurée, que dans celle qui, continuellement courbée vers la terre, devient presqu'insensible aux touches impalpables?

Ce dernier état est assez généralement celui des Septentrionaux, & même des Originaires

de

de la Moyenne Région. Avec un tempérament chargé de sang & d'humeurs, ils éprouvent, plus que les autres, de grandes difficultés à se dépouiller de ces habitudes grossieres que leur fait contracter la pente de leur propre nature. Ce n'a donc pas été sans motif que *Héraclite* appelloit les hommes sages : *Les Ames seches.*

L'opinion de Cardan, qui prétend que les esprits manifestent plus de sagacité à mesure que les tempéramens sont plus chauds & plus humides, est donc destituée de toute vraisemblance philosophique. Il est, au contraire, incontestable que moins la complexion des animaux est humide & ardente, plus leur organisation paroît être parfaite en soi, & leurs opérations adroites & ingénieuses. L'éléphant n'a-t-il pas la plus belle réputation de prudence? *Pline*, avec tous les Naturalistes, soutient que cet animal est pourvu d'un sang très froid. Le systême de la circulation étant à-peu-près le même dans toute l'économie animale, il est aisé de comparer & de tirer des conséquences au moins probables.

Le conseil, la ruse, la prudence sont donc les attributs familiers des Peuples du Midi? Doués des dispositions les plus favorables pour

pénétrer les vérités du premier ordre, on doit ajouter foi aux Ecrivains qui nous les représentent avec des cœurs toujours en effervescence, lorsqu'il s'agit, parmi eux, de dogmes de Religion. Aussi point de Contrées dans le monde où les systêmes de Latrie aient été plus diversifiés & plus multipliés. Il est incroyable, dit *Léon l'Africain*, à quel point ils ont porté le luxe dans la décoration des Temples. Ç'a été dans ces lieux que le régime monastique a pris naissance & fait les plus rapides progrès. Vivre en solitude, & vivre seulement pour Dieu, cet état ne pouvoit manquer de charmer leurs goûts, & de satisfaire leurs passions. De là ce courage héroïque à surmonter les rigueurs de mille austérités singulieres. De là, cette observance scrupuleuse dans la maniere de jeûner, capable d'intimider la foiblesse des habitans de la moyenne Région, & de révolter la nature humaine parmi les Septentrionaux.

A ces traits d'une insensibilité marquée pour les choses terrestres, & d'un penchant opiniâtre vers les objets intellectuels, peut-on se dissimuler, s'écrient les Défenseurs des Hypothéses Astrologiques, quelle sorte d'impres-

ſion opere, ſur les habitans du Midi, l'influence du froid *Saturne*?

Avec des diſpoſitions auſſi ſinguliérement favorables de la part des Méridionaux pour la connoiſſance des vérités Métaphyſiques, on eſt d'abord ſurpris de les voir adopter, dans leur adminiſtration, les principes les plus vicieux, & les uſages les moins analogues aux intérêts publics. De tous les Peuples qui vivent en ſociété, il en eſt peu dont les ſyſtêmes politiques ſoient moins adroitement combinés & réfléchis avec moins de ſageſſe. L'habitude continuelle où ils ſont de tout donner à la contemplation, leur devient infailliblement préjudiciable lorſqu'il s'agit de les appliquer à la pratique. On ſait que les idées ſublimes ou merveilleuſes ſont aſſez ſouvent éloignées des projets de réalité. Si, par la nature de leur pénétration, les Peuples du Midi ſont capables plus que les autres de reconnoître les abus, leur indolence preſqu'inſurmontable pour l'exécution, les empêche de travailler à la réforme. Donc, leur attachement invariable à certaines regles de diſcipline, ou même de doctrine, eſt quelquefois plutôt le réſultat d'une négligence opiniâtre,

que l'effet d'un goût de choix & de raison.

Comme il arrive d'ordinaire, aux ames lumineuses, de trouver en elles-mêmes des ressources propres à les consoler, & même à les charmer, elles se livrent facilement à ces illusions brillantes, & perdent, sans regret, la vue des révolutions momentanées. Ainsi, les Philosophes Méridionaux, satisfaits de contempler les essences des vertus, manquent du zèle si nécessaire pour les enseigner avec fruit. Ils possedent le premier esprit de la législation; & n'ont pas toujours le courage d'être Législateurs. De là, le triomphe de la tyrannie dans ces Climats extrêmes. De là, l'incapacité dans le maniment des affaires. De là, peut-être, la foiblesse des hommes, & l'impuissance absolue des femmes. De là, l'insolence des passions & l'hypocrisie des mœurs.

Si les Originaires des extrêmités du Nord ont fait preuve d'ineptie dans leur systême de gouverner, ç'a été faute de lumieres & de réflexions. Semblables, en quelque sorte, aux bêtes qui habitoient leurs forêts, ces Peuples ont vécu pendant une longue suite de siècles, sans connoître d'autres Loix que celle qui attribue le droit au bras le plus robuste. Quoi-

que cette barbarie se soit éclipsée insensiblement à l'approche des manieres polies de la moyenne Région, combien de lieux écartés n'offrent pas encore des vestiges malheureux de ces coutumes également injustes & brutales? Combien de petits Cantons, situés entre des montagnes de neige & de glace, où le Magistrat n'oseroit juger une affaire, soit publique, soit particuliere, sans être préalablement muni d'armes défensives. Telles étoient les mœurs agrestes des Germains au tems de Tacite.

Tirer vengeance de son ennemi, ou par l'épée, ou par le larcin, sans égard à aucune autorité, c'est un ancien usage qui n'est point entiérement aboli dans quelques Contrées Septentrionales. Exercer la profession de brigand public, n'est point par tout un état de deshonneur. Les Loix inhumaines du duel, n'ont-elles pas sorti de la Zône Glaciale? L'ardeur bouillante du sang trop prompte pour ne pas prévenir la marche tranquille de la raison, concourroit, sans doute, à y étouffer le cri de la conscience, & à ne laisser entendre, au cœur, que la voix bruyante du meurtre & du carnage. Dès-lors fut établie cette coutume

barbare qui oblige, ſous peine d'infamie, un foible innocent qui a été offenſé, à commettre le reſte de ſes forces avec un brutal criminel qui s'appuie audacieuſement ſur la roideur inflexible de ſes nerfs. Quelle monſtrueuſe légiſlation que celle qui ne permet le triomphe aux vertus de l'ame, qu'autant qu'elles peuvent lutter, avec avantage, contre les forces du corps! Les Scythes pouſſerent ſi loin cette horrible manie, qu'un de leurs Compatriotes devoit à jamais rougir de honte, ſi, après avoir entrepris de terraſſer une bête féroce, il prenoit le parti de céder au péril évident d'être déchiré & mis en pieces.

De ces habitudes preſque naturelles & ſi différentes des Nations entr'elles, ſont ſortis les ſyſtêmes contraires qui ont été obſervés dans les diverſes eſpeces de leurs gouvernemens. Si les Septentrionaux fondent principalement leur gloire ſur la vigueur de leurs bras, ceux d'un Ciel tempéré, ſur la prudence de leurs conſeils, les Peuples du Midi, plus pénétrés du dogme ſacré de la Providence, ſe repoſent quelquefois avec une confiance trop pareſſeuſe ſur les reſſources qu'elle peut leur procurer. Ceux qui commandent ſont preſque

confiſter tous les principes de cet art difficile, à inſpirer une crainte ſalutaire de la Divinité aux hommes qui ſont nés dans la claſſe de l'obéiſſance. Ainſi ſe conduiſirent avec ſuccès les Caliphes en Orient, & les Prêtres Philoſophes dans le territoire de l'Inde. Mais, dans l'ordre commun des choſes, la ſplendeur durable des Etats, eſt-elle plutôt attachée aux forces réunies des Citoyens, qu'à l'intelligence éclairée des Perſonnes qui les adminiſtrent? On conçoit que ce problême n'emporte point avec ſoi l'éloge de la nature humaine.

Le Sage *Saturne*, diſent les anciens Mytologiſtes, fut détrôné par le fougueux *Jupiter*. Dans ces tems héroïques, continuent les premiers Ecrivains, les Rois étoient choiſis dans le nombre des Prêtres & des Philoſophes. Alors on penſoit que la piété & la ſcience auroient un aſſez fort aſcendant ſur l'eſprit des Peuples, pour les contenir dans les bornes d'un devoir légitime. Le regne de la vertu, de l'ordre & de la paix, fut bientôt perverti. Des ſcélérats, ennemis des Dieux, s'éleverent contre ces Princes auguſtes. Il fallut repouſſer la violence par la violence. Quelques Perſonnages ambitieux ſaiſirent avidement les rê-

nes de l'adminiſtration. Leur audace leur tint lieu de talent ; & le poids des chaînes, dont ils opprimerent leurs frères, furent les reſſorts qu'ils mirent en jeu pour conſolider leur puiſſance. Les ſociétés changerent de ſyſtême. Les Pontifes & les Savans, étant éloignés du gouvernail, la conduite des affaires fut envahie par le Soldat le plus adroit & le plus robuſte. Ainſi, dans les révolutions, il arrive preſque toujours que la force ſupérieure du Tyran reſte victorieuſe de la raiſon méditée du Philoſophe. Inſenſiblement le tumulte dût ſe calmer, & l'on vit, dans les Républiques floriſſantes, un certain ordre établi, qui diſtinguoit les claſſes différentes des Membres qui les compoſoient. Les Sages furent deſtinés à ſolliciter les ſecours du Ciel, & à donner des conſeils. Les ames prudentes & magnanimes furent chargées du commandement. On confia, aux Citoyens les plus vigoureux, le ſoin de l'exécution.

Les intérêts particuliers tendent-ils à troubler l'harmonie de ce plan, il en réſulte un conflict d'idées, de ſentimens & de paſſions, que la prudence ſeule n'eſt pas toujours capable d'appaiſer. C'eſt dans ces triſtes conjonc-

tures où les entreprises violentes des Perturbateurs triomphent de l'intelligence éclairée des Partis inferieurs en forces. C'est donc une vérité trop bien prouvée, que, parmi les hommes, la multitude des bras peut avoir l'avantage sur l'étendue des lumieres de l'esprit. Les Peuples du Midi, attaqués par ceux du Nord, ont fait plus d'une fois cette malheureuse expérience. Dans des Etats, d'ailleurs bien policés, la partie du Peuple la moins instruite, n'a-t-elle pas quelquefois soumis, à sa discrétion, cet ordre de Citoyens, auxquels il appartenoit de commander?

Malgré ces exemples trop répétés pour le malheur des Nations, il est manifeste qu'aucun Empire n'a eu une puissance durable, tant que la Philosophie n'a point éclairé le Tribunal des Loix, ni le Cabinet des Ministres. Quel est même l'homme célebre qui n'ait pas emprunté, de cette science divine, les qualités avantageuses qui l'ont fait glorieusement remarquer? *Anaxagore* fut le Précepteur & le Conseiller du fameux *Péricles*; *Platon* fut celui de *Dion*; *Isocrates* celui de *Nicocles*; *Plutarque* celui de *Trajan*; *Polybe* celui de *Scipion*. Les Mages étoient Législateurs chez

les Perſes, & les Indiens appelloient les Brachmanes au gouvernement. Dans la Grece, on interrogeoit avec confiance les Oracles. A Rome, on reſpectoit beaucoup les inſtructions des Pontifes. Il eſt donc vrai que la Philoſophie a reçu, dans tous les lieux, les marques glorieuſes de la conſidération que lui méritoient les Perſonnes illuſtres qui la cultivoient pour le plus grand bien de leurs ſemblables.

Quoiqu'il paroiſſe que ces ames ſublimes ſoient nées pour tracer, au monde, les voies difficiles du bonheur, il eſt néanmoins aſſez ordinaire que leurs préceptes ſe terminent au point de la ſimple ſpéculation. Autant de courage & d'adreſſe pour la pratique, qu'elles ont de facultés brillantes pour la théorie, le Philoſophe ſeroit un homme parfait. Platon eut été, ſans doute, cet homme, ſi la nature ſe fût engagée à le montrer. Mais Platon, comme tous ceux que célebre l'Antiquité, manquoit de ces certains talens ſi néceſſaires à l'art de gouverner. Soit que les génies lumineux dédaignent de ſe prêter à cette longue ſuite de détails eſſentiels pour y réuſſir, ſoit que leur vue trop perçante s'éblouiſſe ſur les petits objets, il eſt rare que le ſuccès ait été le réſultat de leurs ſyſtêmes.

Ainsi c'est un prodige dans l'ordre moral, de trouver réunis, dans la même Personne, de vastes connoissances, une vive pénétration, & le talent précieux du conseil, avec l'heureuse facilité d'exécuter. *Philon* fait bien sentir toute l'excellence de ce merveilleux assemblage dans son Panégyrique de Moïse. Il suffit de savoir, s'écrie ce judicieux Ecrivain, qui a été tout ensemble le Général le plus courageux & le plus expérimenté, le Législateur le plus prudent & le plus éclairé, le Savant le plus profond & le plus modeste, le Particulier le plus honnête & le plus religieux ; enfin, le Prophete le plus hautement illuminé. Ce portrait si ressemblant du Conducteur des Israëlites, pourroit-il convenir aux plus grands noms de l'Histoire ?

Si tous les hommes ne possedent pas toutes les qualités de l'ame & du corps, la nature ne donne pas davantage, à toutes les Nations, tous les talens au même degré. Les différences palpables qui regnent entr'elles à cet égard, ne semblent-elles pas nous désigner quel rang plus ou moins honorable occupent les Peuples dans la République de l'Univers ?

CHAPITRE XX.

De la Dignité & des Qualités originelles des Nations, respectivement à leur position cosmographique.

IL subsiste, entre tous les êtres, un ordre de relations qui composent une chaîne immense de propriétés, dont les nuances particulieres ne s'éloignent les unes des autres que pour former cet accord d'harmonie qui soutient & embellit l'Univers. Tous les genres sont excellens. Toutes les especes sont accomplies. Tous les individus sont parfaits. Point d'erreurs réelles dans les opérations de la Nature. Son Auteur a établi toutes choses d'aprés ses principes, qui sont éternels. Le monde, que nous nous efforçons de connoître, annonce cette vérité fondamentale. Seroit-il possible de ne pas la remarquer dans les dispositions originelles de ses habitans ?

De même que dans un Etat bien policé, les Citoyens sont distribués dans des classes diffé-

rentes ; de même les Nations, dans la république du monde, paroiſſent occuper des rangs divers. Comme chaque Peuple n'a pas les mêmes inclinations, chaque Peuple, ce ſemble, n'eſt pas deſtiné préciſément à des fonctions ſemblables. On peut donc appercevoir le même enchaînement de rapports de Nations à Nations, qu'il eſt facile, dans une Société, de l'obſerver d'hommes à hommes. Quelle confuſion dangereuſe, ſi dans un Empire, tous les Sujets avoient les mêmes talens? Ne faut-il pas, pour en maintenir la puiſſance & la gloire, que les Citoyens ſoient partagés en trois ordes? Les uns, nés avec l'amour de la contemplation, ſe chargent volontiers d'étudier & d'inſtruire. Les autres, avec de la prudence, un jugement droit & du zèle, ſont propres à l'adminiſtration. Les fonctions des derniers, qui compoſent le plus grand nombre, doivent ſe borner à ces exercices qui ſuppoſent plus de force ou d'adreſſe dans les bras, que de ſagacité & de lumieres dans l'eſprit. L'image d'une pareille diſtribution de qualités primitives, deviendra facilement ſenſible à tous les yeux qui voudront s'ouvrir ſur l'économie générale du globe. Ce ne ſeroit donc

point hazarder une conjecture téméraire, d'avancer que la premiere fin de la création étoit de ne faire, de toutes les parties de la terre, qu'un même Etat, & de tous les hommes, qu'une seule famille ?

Si le partage des qualités de l'ame est inégal suivant les divers lieux, on sait que celui des puissances corporelles n'est pas plus uniforme. Les Méridionaux, qui surpassent en intelligence les Peuples des autres Contrées, doivent être placés dans la classe des Philosophes. Ils sont respectivement, à toute la terre habitée, ce que sont, par rapport à la collection des membres d'une République, les Citoyens qui se dévouent aux exercices purement spirituels. Leurs connoissances particulieres deviennent des notions communes. Heureusement initiés dans les hautes sciences, leurs fonctions consistent à révéler les vérités cachées. On peut donc les regarder comme l'œil de ce grand Etat.

Les habitans du Nord occuperoient le dernier rang dans cette Monarchie universelle. Ne figurent-ils pas le troisieme ordre des Citoyens, qui négligent d'ordinaire la culture de l'esprit pour se livrer aux travaux les plus

pénibles? La force & le courage étant leurs premiers attributs, on ne sauroit être surpris qu'ils aient l'avantage, plus que les autres Peuples, de fournir de braves Soldats & de laborieux Manœuvres.

Les Originaires de la Moyenne Région, moins robustes, mais plus ingénieux que ceux du Nord, n'ont pas la même vivacité d'esprit que les Méridionaux. Moins intelligens que ceux-ci, moins impétueux que ceux-là, ils possèdent les passions dans un certain degré d'équilibre, qui facilite l'essor de la prudence & du jugement. Aussi a-t-on remarqué, dans tous les âges, la Politique & la Magistrature, paroître avec le plus grand éclat dans les Zônes tempérées.

L'ame humaine offre encore un tableau bien naturel de ce merveilleux arrangement. L'esprit donne les conseils. Il est de son ressort d'éclairer la conduite. La raison ordonne. Il lui appartient de fixer les regles. Les sens, moins distingués, doivent suivre les impressions qu'ils reçoivent des facultés supérieures. Tel est le plan de subordination qui se montre dans l'ensemble, comme dans les parties, des différens systêmes qui nous sont connus.

Ces rapports, qui paroissent subsister entre les facultés de l'ame & les attributs des Peuples qui couvrent la terre, se font voir encore les mêmes, si on compare le caractère physique des différentes Contrées de l'Univers avec celui des diverses parties du corps humain. *Platon*, jaloux de donner l'idée de la république la plus parfaite, saisit avidement toutes les nuances analogues qu'il crut appercevoir dans ce dessein. Pénétré de la plus juste admiration à l'aspect des puissances qui forment l'homme, il jugea que le plan naturel de leur distribution, étoit celui que devoit imiter quiconque auroit le courage d'être le Fondateur d'un nouvel Empire. Ce fut d'après ces premiers principes, qu'il étendit ou resserra les droits & les prérogatives des classes de Sujets qu'il imaginoit gouverner. Que les Savans, dit-il, tiennent les rênes de l'administration. Eux-seuls sont nés pour éclairer & conduire les Nations. Ils sont, eu égard aux Sociétés, ajoute-t-il, ce que la cervelle est à l'homme. De même qu'elle semble n'être placée dans la partie supérieure, que pour diriger plus sûrement tous les ressorts de la machine; de même la lumiere ne brille, aux yeux du sage, que pour l'établir

blir l'arbitre de toutes les affaires. De là ce cri général, répété comme à l'envie par tous les Ecrivains : *Que les Rois philosophent, ou que les Philosophes soient Rois.* Cette maxime, si belle en soi, présente de nos jours un sens bien vague & susceptible de grandes modifications.

A suivre le systême du Législateur Grec, il faut croire que les Soldats sont parfaitement figurés par les fonctions du cœur de l'homme. C'est dans ce viscere que se développe le germe du courage & de l'impétuosité. Les Laboureurs & les Artisans auroient encore des relations assez exactes avec le foie. Ces classes nombreuses de Citoyens fournissent les alimens à tous les membres de l'Etat, & leur procurent les commodités tant recherchées. Sans leur secours, aussi prompt qu'il est efficace, la vie de tous les ordres ne seroit bientôt plus qu'un soupir de langueur & de mort. Si la mesure de l'utilité devenoit jamais la mesure de l'estime, ces bras, qui sont si souvent en sueurs, devroient paroître bien respectables.

A travers ces premiers traits, d'un parallele au moins vraisemblable, il est aisé d'appercevoir une uniformité constante de rapports,

d'où peut résulter une nouvelle hypothese capable de repandre un jour lumineux sur la qualité originelle des différens Peuples. Il ne faut que supposer le monde entier soumis aux mêmes loix politiques, & comparer, par le moyen d'une anatomie de convention, les parties contraires de ce grand Etat, avec les parties intégrantes de l'homme. La Physique & l'Histoire concourent à nous ouvrir la voie du succès.

La terre, ce grand animal, pour nous servir de l'expression d'*Homere*, de *Pytagore* & d'*Averroës*, a-t-elle, suivant la conjecture de ces Philosophes, son côté droit tourné vers l'Orient, ou le présente-t-elle à l'Occident, comme l'ont prétendu *Pline* & quelques Naturalistes? Les Romains, ce Peuple attentif jusqu'au scrupule dans ses cérémonies religieuses, paroissent avoir adopté cette derniere opinion. Dans les Temples, écrit *Varron*, ou plutôt, dans ces espaces célestes décrites par le bâton augural, les Supplians avoient le Levant à leur gauche & le Couchant à leur droite. Cette même situation est celle qu'ont préféré les Musulmans dans leurs Prieres publiques. A juger d'après le texte de *Tite-live*,

il paroît, ou que le Code révérenciel a souffert quelqu'altération sur ce point, ou qu'il n'a pas été uniforme dans toute l'étendue de l'Empire.

L'usage contraire, celui de prier la face tournée vers l'Orient, a toujours été en vigueur chez les Hébreux. Dans leur Langue, le mot *Face* & celui d'*Orient*, sont même quelquefois synonimes. Il est manifeste que dans une telle position, le côté droit de leur Synagogue avoit l'aspect du Midi. Cette coutume est assez généralement observée dans nos Eglises. Plus d'une Ordonnance de discipline prescrit de s'y conformer. Cet ancien usage, comme tous ceux qui sont reçus, n'est point l'effet du hazard. *Philon*, *Cléomede*, *Lucien* & *Solin* en ont recherché la cause, & l'ont trouvée dans le mouvement principal de la terre. C'est de la sorte que, dans tous les tems, les Observateurs de la Nature ont respecté ses loix, & combiné les rapports de ses parties.

L'ignorance, il est vrai, cette mere féconde des préjugés, applanît la voie des superstitions, & donna lieu, sur cet article, à la diversité des sentimens. Quel contraste, par

exemple, dans la créance des Grecs & des Latins! Ceux-là eſtimoient que la droite de l'Univers leur étoit la partie la plus favorable. Point de préſages heureux, diſoient-ils, s'ils ne ſe montrent de ce côté, Ceux-ci auroient frémi de crainte, ſi leurs augures ſe fuſſent déclarés du côté gauche. Les Hébreux, ſans avoir trop diſputé ſur les vertus particulieres, attribuées à l'Orient & à l'Occident, paroiſſent avoir eu plus de goût pour les influences du Midi. C'eſt du Septentrion que les maux nous viennent en foule, annonce au Peuple qu'il inſtruit, le Prophete *Ezéchiel.*

Les Juifs n'ont pas été les ſeuls qui aient redouté le voiſinage du Nord. Les Arabes & les Maures étoient pareillement perſuadés de l'avantage réel des Méridionaux. Comment ſeroit-il poſſible, leur fait dire *Pic de la Mirande*, que les mauvais génies ſoutinſſent le vif éclat de la lumiere qui brille dans ces belles Régions? Eloignez-vous des Contrées trop Septentrionales, s'écrie Olaüs; l'air y eſt plus qu'ailleurs infecté d'une multitude d'eſprits impurs.

Il eſt aiſé de démêler, au milieu de ces opinions, ou ſuperſtitieuſes, ou incertaines, plu-

ſieurs nuances de probabilité, qui, par leur analogie avec nos remarques préliminaires, prêtent de nouveaux degrés de vraiſemblance à notre comparaiſon phyſiologique. Il y a donc apparence que le côté droit de la terre eſt dominé par le Pôle arctique. Les Originaires du Midi ne ſont-ils pas plus foibles que ceux du Nord? N'eſt-il pas reconnu que le côté gauche de l'homme eſt moins vigoureux que le côté droit? Dans l'ordre commun de la génération, enſeignent pluſieurs Philoſophes, les mâles occupent la partie droite du ſein de la mere. Une femme enceinte vient-elle à rêver d'un œil droit, dit *Artemidore*, dans ſon Livre de l'*Interprétation des Songes*, croyez qu'elle accouchera d'un garçon. Le ſyſtême conjectural de ce viſionnaire eſt par tout appuyé ſur ces principes. Selon lui, le côté droit figure toujours la préſence des hommes & des jeunes gens. Le côté gauche, au contraire, prognoſtique infailliblement celle des femmes ou des vieillards.

Ces idées, que l'art frivole de la divination s'empreſſoit de faire valoir pour accréditer l'erreur, le Naturaliſte ne les a pas toujours négligées dans ſes obſervations. Ne l'a-t-on

pas repréſenté plus d'une fois, dans l'examen des tempéramens qui contraſtent entre les Originaires du Nord & ceux du Midi, attribuer la cauſe premiere de leur diverſité à leur différente poſition dans l'Univers? Ceux-ci, qui regorgent de bile noire, occupent le côté gauche du Globe. Ceux-là, qui abondent en ſang & en humeurs, ſont ſitués à la partie droite. Ainſi, à conſidérer l'ordonnance générale des êtres, on apperçoit aiſément des rapports de reſſemblance & même d'identité entre ce grand tout, & la conformation particuliere de l'homme. Où ſe montre une ſuite d'analogies dans les deſſeins, là l'eſprit de probabilité peut raiſonnablement ſoupçonner des loix & des fonctions corrélatives. Dans le corps humain, le foie eſt placé du côté droit. On trouve la ratte du côté gauche. Sous le Pôle Antarctique, par une raiſon de ſimilitude, ſe fermentent & ſe filtrent, plus qu'ailleurs, la bile noire & les humeurs acrimonieuſes. Vers le Nord, le ſang acquiert plus de conſiſtance & circule, dans les veines qu'il remplit, avec plus de rapidité. Là, les femelles ſont plus multipliées. Ici, les mâles naiſſent en plus grand nombre. La conſtitu-

tion des Septentrionaux doit donc être, suivant ce systême Physiologique, plus robuste que n'est le tempérament commun des Nations Méridionales qui participent à des influences moins efficaces.

Cette espece d'anatomie de la terre, étant une fois supposée, c'est la nature elle-même qui semble marquer les distinctions des rangs dans la République Universelle. Les Peuples du Nord, étant situés à la droite du Globe, leurs principaux attributs doivent consister dans la roideur des nerfs, & dans l'industrie méchanique. Ces qualités, plus avantageuses à la Société, que brillantes par elles-mêmes, ne leur permettent pas d'aspirer aux premieres classes. Les Méridionaux, placés à la gauche & plus foibles de corps, n'en ont pas moins de justes prétentions à des emplois plus honorables. Les Habitans de la moyenne Région, représentent très bien le second ordre des Citoyens. Comme ces Nations participent à-peu-près de la même maniere aux influences extrêmes, elles sont plus souverainement assujetties que les autres aux impulsions du cœur.

La nature, qui ne fait point se démentir dans ses opérations, offre, de toutes parts,

des moyens de reconnoître ses mysteres. De même qu'il paroît y avoir trois classes différentes pour les Nations, de même on peut distinguer trois mondes divers soumis à l'empire d'un même tourbillon. Le premier est le monde intelligible. C'est cet espace que l'imagination destine pour être le lieu des esprits. Le second est le monde céleste. C'est l'endroit qu'occupent les Astres & les Constellations. Le troisieme est le monde élémentaire. C'est cette étendue qui sert de berceau, de domicile & de sepulchre aux êtres animés. Cet ordre apparent dans l'Univers, ne rentre-t-il pas dans le systême commun de la distribution des attributs différentiels de l'espece humaine?

Ces conjectures ne sont pas nouvelles. Plus d'un Philosophe Juif avoit entrepris de les accréditer. Quelques Interpretes de la Loi ont même ôsé, dans ces derniers tems, en faire un point de doctrine. Le monde élémentaire, assûre un certain *Elie*, connu parmi les Rabins, doit achever sa grande révolution dans l'espace de six mille ans. Il est vraisemblable que pendant les deux mille premiéres années, les hommes, plus sages que leurs neveux,

ne se sont occupés que de la recherche des vérités essentielles. La Religion captiva tous leurs sentimens. La nature put bien quelquefois attirer leurs regards; mais elle ne les détourna point entiérement de la contemplation des sublimes mysteres. Bientôt après leur ambition & leur curiosité les porterent à d'autres objets. L'époque des deux mille années suivantes, fut employée à former de nouvelles Républiques, à élever des Trônes, à dicter des Loix & à planter des Colonies. Le dernier terme de cette révolution, offre le spectacle de la variété des Arts méchaniques & de l'ardeur impétueuse de tous les hommes à s'en procurer les avantages. Dans le premier âge, *Saturne* dominoit. *Jupiter* a regné dans le second âge. *Mars* est devenu le Prince du troisieme âge.

Quelque utiles que soient ces imaginations du Rabin, l'Histoire générale semble leur prêter un certain air de réalité. Ne sont-ce pas les Méridionaux qui ont été les premiers Pontifes & les premiers Souverains? Les Peuples de la moyenne Région, ne paroissent-ils pas avoir hérité ensuite de brillantes prérogatives? Quand les Nations Septentrionales ont-

elles figuré dans l'Univers avec plus d'importance que durant le cours de cette derniere époque ? Si quelquefois leurs attaques & leurs victoires ont été plus multipliées, il n'en est pas moins vrai que leur puissance n'a jamais été, ni plus solide, ni plus respectable.

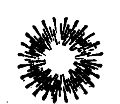
Les influences célestes changeroient-elles donc ainsi successivement de nature ? Non ; ce sont les causes morales qui, dans leur action périodique, surpassent d'ordinaire les causes physiques. A mesure que les talens, le goût & la politesse passent du Midi aux Climats tempérés, il y a apparence que les qualités de la moyenne Région se communiquent aux Originaires du Nord, qui déposent une partie de leur férocité en faveur des Méridionaux. Cette vicissitude singuliere se manifeste toujours plus ou moins, suivant les propriétés plus ou moins avantageuses du Ciel & du Territoire. Jusqu'ici la gloire des hommes n'a point été immuable. Du sein de l'ignorance & de la pauvreté, ils parviennent à l'aisance & au savoir. De là ils montent à l'opulence & à l'orgueil. Ce degré une fois atteint, l'habitude de richesses entraîne leur ruine, comme l'abus de la science doit les ramener au point de barbarie

d'où ils sont partis. Un terme de deux mille ans, ne suffit-il pas pour terminer cette étrange révolution? L'Italie, l'Espagne & la France semblent justifier ce triste préjugé.

Au reste, n'auroit-on pas lieu de conjecturer, que comme plusieurs Naturalistes reconnoissent qu'il n'existe & n'existera jamais qu'une certaine quantité déterminée de mouvement dans le monde, il n'y a pareillement dans l'assemblage des divers ordres de l'espece humaine, que la même quantité de lumieres, de talens, d'idées & de connoissances? Ce qu'un corps perd de degrés d'actions, disent les Physiciens, un autre corps les regagne infailliblement. Pourquoi ne pas présumer, par une raison semblable, que, lorsque les qualités de l'esprit se dégradent dans un lieu, elles se reproduisent proportionnellement dans un autre? Plus d'un Philosophe illustre n'a-t-il pas enseigné que les spheres des êtres sensibles & insensibles devoient être gouvernées par des loix analogues? De là résulte cette fécondité prodigieuse d'un seul principe, ce premier objet de l'admiration respectueuse de tous les Sages.

Quoique les attributs des Peuples ne soient

pas originairement les mêmes, on n'en doit pas moins convenir que le tems peut faire, à certains égards, ce que la Nature seule ne s'étoit point engagée de produire. C'est ici le triomphe du systême des Climats. Malgré cette révolution successive des Sciences & des Arts, quelle diversité frappante n'observe-t-on pas toujours entre les ames du Nord & les intelligences du Midi! Quel ton différent dans leurs Académies! Quel style peu ressemblant dans leurs écrits! Il est possible, sans doute, que les Peuples du Septentrion héritent des dépouilles des Méridionaux; mais ce ne sont que des dépouilles qui, dans le cours du passage, ont perdu la plus belle partie de leur nuance & de leur éclat.



CHAPITRE XXI.

Du caractère dominant des Originaires de la moyenne Région, & en particulier du défaut de constance attribué au Peuple François.

De la vivacité dans l'esprit, de la docilité dans les mœurs, de la délicatesse dans le goût, de l'agrément dans les manieres; peu de roideur dans les habitudes, peu de timidité dans les entreprises, peu de méthode dans la conduite; beaucoup de gaieté extérieure, beaucoup de facilité dans l'humeur, beaucoup de passions, & presque jamais de transports d'attachement, tel est le caractère commun des Originaires d'un Ciel tempéré. On y voit les vertus briller à côté des vices, & l'héroïsme percer à travers les foiblesses Leurs ames, susceptibles de toutes les modifications, sont, en quelque sorte, comme leur territoire, qui peut produire presque toutes les especes de fruits. De là, cette variété singuliere de mo-

des & d'usages qui flatent les Etrangers, & qui occupent sérieusement les Naturels du pays.

Cette facilité qu'ont les Habitans de la moyenne Région, de s'approprier toutes les formes possibles, est peut-être le seul avantage particulier dont la Nature les ait gratifiés. Incapables, en général, de porter les vertus & les vices physiques au même degré que le font les Peuples de Climats extrêmes, ils manquent de cet enthousiasme qui décéle les hommes extraordinaires. En conséquence les Méridionaux ont, pour eux, une estime médiocre, tandis que ceux du Nord leur témoignent une haute considération. C'est ainsi qu'il arrive le plus souvent que les louanges ou le blâme, donnés à une Nation par les Historiens, dépendent moins précisément des motifs en eux-mêmes que de la façon de les envisager. Aux yeux des Pygmées, tous les hommes ne paroissent-ils pas des Géans? A entendre parler les Géans, le reste des hommes ne sont que des Pygmées. C'est de la sorte que l'erreur dans les jugemens s'introduit par la voie incertaine de la comparaison.

Ce défaut, trop commun dans les annales des Peuples, intéresse de plus près la gloire

des Habitans des Zônes tempérées, que les Originaires des Climats Méridionaux ou Septentrionaux. Comme ces Peuples apportent, en naissant, peu de perfections, mais une aptitude surprenante pour en acquérir, leur caractère est moins décidé, & dès-lors plus exposé à de vaines imputations. Aussi quelle diversité dans les couleurs dont se servent les Etrangers pour les peindre! S'il n'est point de qualités excellentes desquelles on ne leur fasse honneur, il n'est point non plus de reproches amers qu'on ne se croie autorisé de leur faire. Au Midi, on célebre leur valeur & leur industrie au même tems qu'on les accuse d'être frivoles & téméraires. Au Nord, on donne des éloges à leur sobriété, on méprise leur foiblesse, on craint leur ruse & l'on rit de leur délicatesse. Au milieu de ce contraste d'opinions & de préjugés, la Philosophie n'a d'autres moyens d'apprécier la valeur des récits, qu'en rapprochant les faits des Personnages, & en considérant les Personnages sous le point de vue du Théâtre sur lequel ils représentent, & respectivement au tourbillon dans lequel ils se meuvent. N'est-il pas prouvé que la plûpart des idées naissent des rélations de l'objet, com-

me les rélations elles mêmes tirent leur origine des ſentimens? Or, qu'y a-t-il de plus variable que les ſentimens qui, pour la plus grande partie, n'ont d'autres principes que des affections paſſageres?

Entre les défauts que la cenſure trouve à reprendre dans les Originaires de la moyenne Région, l'inconſtance tient le premier rang. De toutes les Nations auxquelles on a fait ce reproche, la Gauloiſe, & enſuite la Françoiſe, ont toujours été les plus particuliérement diſtinguées. Combien de traits mordans ne renferment pas les Hiſtoires contre cette prétendue légéreté d'eſprit? S'agit-il de la rupture d'un Traité, d'une réforme dans le ſyſtême politique, d'une nouvelle méthode dans la conduite des Guerres? on renouvelle auſſi-tôt cette ancienne imputation; & l'Ecrivain, ſans examiner de plus près les motifs, ſe contente d'interroger la Tradition, pour déſigner les coupables. C'eſt de la ſorte que ſe perpétuent les faux Mémoires, & que les réputations des Peuples, ſemblables à celle des Particuliers, ſont quelquefois ſoumiſes au hazard des premieres impreſſions.

Que les Habitans des Zônes extrêmes accuſent

ſent d'inconſtance les Originaires des Climats tempérés, le Naturaliſte n'en eſt point ſurpris. Les Septentrionaux, quoique formés d'un ſang impétueux, ont néanmoins une complexion trop humide pour avoir cette vivacité d'ame, l'attribut caractériſtique des Peuples de la moyenne Région. Leur eſprit, comme enveloppé d'un nuage de vapeurs épaiſſes, ſemble ne produire qu'avec effort. Autant leurs ſens ſont fougueux, autant leur intelligence eſt indocile & pareſſeuſe. Un ſyſtême leur coûte trop d'application pour qu'ils ſe déterminent facilement à y renoncer. Plutôt frappés des objets ſenſibles, qu'éclairés par des raiſons lumineuſes, l'intérêt du moment eſt d'ordinaire le motif le plus victorieux. De là, cette indifférence qu'ils font paroître pour de meilleurs uſages. De là, cette conſtance à demeurer attachés à leurs vieilles habitudes.

Les Méridionaux, avec un tempérament chargé de bile noire, & avec un ſang qui ne circule qu'avec lenteur, pourroient-ils ne pas taxer de légereté d'ame les Originaires de la moyenne Région, qui, ſans être réellement volages, ſont, à la vérité, moins tranquiles & moins opiniâtres qu'eux. Ce que la ſurabon-

dance d'humeurs produit dans le territoire du Nord, la petite quantité de ces mêmes humeurs, cause à peu près de semblables effets dans les Contrées du Midi. Trop peu de réflexions rendent les hommes indolens. Trop de réflexions les forment tardifs & indéterminés. De même que des ténébres épaisses ôtent la vue des objets, de même les rayons du Soleil, quand ils sont trop vifs & trop ardens, ne servent qu'à éblouir. C'est dans une juste combinaison de lumiere que les yeux ont toute leur activité. Ainsi les Septentrionaux sont souvent entêtés sans le vouloir, & les Méridionaux s'obstinent parce qu'ils le veulent. Au Nord, les hommes agissent quand ils se lassent d'être en repos. Au Midi, ils se reposent, parce qu'ils apperçoivent trop de difficultés à vaincre pour agir. Sous un Ciel tempéré, où l'on aime moins le repos, puisque l'on prévoit moins les risques de l'action, on agit promptement, ou par besoin, ou par goût, ou par convenance. Au Nord, on ne change guères, parce qu'on n'y connoît pas toujours les avantages du changement. Au Midi, il est rare que l'on change, parce qu'on se défie trop des suites qui pourroient résulter du changement.

Dans la moyenne Région où la défiance est moins commune qu'au Midi, & les inclinations plus clairvoyantes qu'au Nord, on se prête plus volontiers au hazard des conjonctures. C'est de la sorte que la Physique trouve dans son propre fonds des motifs assez légitimes de disculper en général les Originaires des Zônes tempérées du reproche d'inconstance que leur font les Habitans des Climats extrêmes.

C'est encore cette Physique bien entendue qui rend raison de la vivacité singuliere du Peuple François. C'est de la nature même du tempérament qu'elle voit sortir les principes de cette docilité d'ame que César admiroit autrefois dans les Habitans des Contrées que ce Peuple occupe. La bile jaune, qui, comme nous l'avons observé ailleurs, domine dans leur complexion, suffit pour leur inspirer cette gaieté que le triste Espagnol appelle étourderie, & cette souplesse de mœurs que le Moscovite nomme légereté. On convient que si des humeurs contraires se trouvoient mêlées & confondues ensemble au même degré dans le même individu, cette combinaison équivoque pourroit produire une bizarrerie successive de

goût qui rendroit le ſujet d'un eſprit volage & inconſtant. Mais, quel eſt le Naturaliſte qui ait avancé que cette conſtitution monſtrueuſe ſoit la conſtitution habituelle d'un Peuple chez lequel les Arts, les Sciences & le Gouvernement ont eu des ſuccès ſi glorieux & ſi durables? Que la bile jaune, lorſqu'elle vient à s'enflammer avec trop de véhémence, cauſe, dans les moyennes Régions, des déſordres organiques qui conduiſent juſqu'à la folie, c'eſt un effet malheureux que *Gallien* avoit obſervé, & que l'expérience confirme. Tous les Climats n'ont-ils pas leurs maladies particulieres?

Que les François, par exemple, mettent un tems moins long à entamer & à finir une affaire, que n'en emploient les Méridionaux à examiner s'il eſt de leur avantage de prendre une derniere réſolution, eſt-on fondé, par cette ſeule raiſon, de les accuſer de légereté dans leurs projets? Si quelquefois ils montrent trop de promptitude dans leurs entrepriſes, trop de célérité dans leurs démarches, trop de facilité dans leurs manieres, en ſont-ils moins eſſentiels dans le commerce de la vie, pour ne pas avoir le flegme de l'habitant du Midi, ni

la peſanteur de l'imagination des Originaires du Nord? Où la Société préſente-t-elle plus de reſſources que parmi eux? Seroit-ce à leur Climat que le vice naturel de l'inconſtance doit appartenir, ſuivant l'ordre qui paroît établi pour l'harmonie des influences? Quoi! ſi la complexion des Méridionaux a des qualités qui tendent à les former d'un caractère opiniâtre, les Septentrionaux, dont le tempérament eſt un compoſé de principes diſparates, ne doivent-ils pas avoir les habitudes plus variables que les Peuples d'un Ciel tempéré, qui, dans le reſte de l'économie animale, participent à peu près également aux affections particulieres des Zônes extrêmes? Puiſque les cauſes contraires produiſent des effets divers, pourquoi ſuppoſer que les Loix générales admettent ſur ce point des exceptions? Tous les attributs primitifs entre les Originaires des deux Pôles, ne paroiſſent-ils pas être dans une oppoſition directe? L'homme du Midi eſt ordinairement d'une couleur noire ou brune. L'Habitant du Nord a plus communément la peau blanche ou rougeâtre. Le premier eſt d'un tempérament foible. Le ſecond eſt d'une complexion robuſte. Celui-ci eſt d'une

belle ſtature. Celui-là eſt d'une taille médiocre ou petite. Celui-ci regorge d'humeurs & brûle d'une chaleur intérieure. Celui-là a les entrailles auſſi froides que ſes viſceres ſont peu humides. Celui-ci eſt impétueux & ſanguinaire. Celui-là eſt tardif & timide. L'un ſe livre bruſquement à la débauche. L'autre ſe fait un devoir de la ſobriété. L'un hait les grandes cérémonies. L'autre en aime tout le faſtueux appareil. L'un ſe pare d'une arrogance ruſtique. L'autre ſe plait dans les rafinemens de l'orgueil. Celui-ci connoît peu les délices de l'amour. Celui-là veut les goûter juſqu'au dernier terme de la volupté. Celui-ci met ſa gloire dans la vigueur de ſon bras. Celui-là ſe propoſe de la tirer des reſſources de ſon eſprit. Enfin, les Septentrionaux ont plus de foibleſſes que de vices, & les Méridionaux ont plus de vices que de foibleſſes. Par quel ſingulier concours de cauſes inconnues des inclinations ſi contraires viendroient-elles ſe réunir dans l'une ou l'autre de ces Contrées extrêmes, pour y former de ſemblables habitudes de conſtance ? La Phyſique, d'accord avec la Morale, ne permet point de reconnoître la réalité d'un pareil Phénomene.

A ces traits généraux qui caractérisent évidemment les différentes manieres d'être des Originaires du Midi & du Nord, il est aisé d'ajouter de nouvelles raisons aussi prépondérantes en faveur des Peuples de la moyenne Région. C'est donc inutilement que les Septentrionaux cherchent à se prévaloir d'une stabilité d'ame que l'imagination même refuse de leur attribuer. N'est-il pas démontré que leurs premiers mouvemens ressemblent beaucoup à des accès de férocité, & que, d'une autre part, ils ont peut-être, de tous les Habitans du Globe, l'esprit le moins clairvoyant, & la raison la plus indocile. En conséquence, il ne faut que parcourir l'enchaînement des choses, pour convenir que parmi les Nations les plus voisines du Nord, certains individus semblent approcher de très-près de la classe des animaux. Or, l'expérience de chaque jour ne nous apprend-elle pas que les animaux entrent plutôt en fureur, ou calment plus aisément leur colere que les hommes sensés? Si-tôt que les lumieres manquent à un certain degré, ont court risque d'errer çà & là suivant la vicissitude des conjonctures. On a lieu de faire ces observations sur la conduite des femmes

& des enfans. La nouveauté ne leur offre-t-elle pas toujours plus de charmes & d'attraits qu'elle n'en présente aux ames qui, avant de s'attacher, estiment & apprécient la valeur intrinseque & relative des objets.

Ces différens caractères, particuliers aux Originaires des trois Climats principaux, se retrouvent à peu près les mêmes dans tous les hommes considérés dans les trois âges de leur vie, tant le systême de la nature est harmonieux dans l'ensemble de ses moindres rapports. L'homme, dans sa jeunesse, est intempérant, fougueux, d'une complexion chaude & humide. L'adolescence est ordinairement accompagnée du caprice, de l'audace, de la prodigalité & de l'inconstance. Un jeune homme, sans être méchant, est rarement bien vertueux. La simplicité de son cœur, la sphere étroite de ses connoissances & le défaut d'expérience, le rendent presque toujours pétulant & indiscret. Il flotte à l'aventure. C'est un vaisseau en pleine Mer qui n'a point de gouvernail. Ce tableau de la jeunesse n'est-il pas l'image fidelle du caractère dominant des Septentrionaux?

L'homme est il pervenu au moyen âge, son

eſprit, plus éclairé, commence à ſe fixer. Ses ardeurs ſe moderent ; la réflexion prend la place des accès, & la prudence ſuccede a l'étourderie. C'eſt dans cette belle époque de la vie, que les talens ſe perfectionnent. Alors l'homme peut s'appliquer aux Siences & aux Arts avec ſuccès, & partager la gloire & les avantages de la Société. C'eſt le tems de ſe montrer adroit Politique, grand Econome, judicieux Magiſtrat, habile Négociant, &c. Ces qualités utiles & agréables ne ſemblent-elles pas plus ſpécialement appartenir aux Peuples de la moyenne Région, qu'à ceux des Climats extrêmes?

Ces années les plus brillantes de la vie ſont-elles écoulées? l'homme touche auſſi-tôt à la vieilleſſe (1). Son tempérament ſe réfroidit & ſe deſſeche. Le ſang circule avec moins de vivacité. L'hyver n'eſt plus une Saiſon favorable. L'embonpoint diminue. Sa tête ſe dépouille inſenſiblement de ſa chevelure. Sa

(1) On n'entend point parler ici de ce dernier terme de la vie où l'homme, décrépit & accablé d'infirmités, traîne avec peine un corps ſans vigueur. Alors le déſordre ſurvenu dans ſon organiſation, cauſe trop ſouvent le trouble dans ſon ame.

démarche eſt moins alerte. Il a plus de penſées & moins de forces. Les ſoupçons qui voltigent en foule autour de ſon ame, lui donnent une certaine opiniâtreté. Son eſprit, devenu plus pénétrant, eſt auſſi plus timide. Il eſt admirable pour les conſeils, & trop foible pour exécuter. Il eſt arrivé aux jours tranquiles des profondes méditations, & c'eſt de la ſorte qu'il s'eſt rapproché de la maniere d'être des Méridionaux. On préſume bien que cette révolution ſucceſſive de ſentimens d'habitudes eſt toujours plus ou moins ſenſible ſuivant la propriété naturelle des Climats ſous leſquels elle ſe paſſe.

A juger, d'après ce parallele des trois âges de l'homme, du caractère particulier des trois Ordres principaux des Habitans de la terre, il eſt facile de prononcer auquel appartient plus ſpécialement le vice de légéreté d'eſprit. Mille exemples tirés des Annales des Septentrionaux, confirment hautement la vérité de nos principes. Conſultez *Tacite*, & il vous dira que, de tous les Peuples, les plus volages ſont les Originaires de la baſſe Germanie.

Un dernier trait ſera déciſif ſur cet article. Une Nation ambitionne-t-elle l'honneur d'a-

voir un caractère essentiel ? c'est sur tout par son attachement inviolable au culte public, qu'elle a approuvé avec une pleine connoissance & des motifs légitimes qu'elle doit le mériter. Des hommes véritablement graves, ne sacrifient pas légérement leurs réflexions & leurs usages aux attraits frivoles de la nouveauté. Telle a été cependant, dans toutes les occasions, la conduite scandaleuse des Originaires du Nord.

Les Groenlandois, le Peuple connu qui reçoive de plus près les influences du Pôle Arctique, ont l'humeur singuliérement variable. Avec la même facilité qu'ils embrasserent la Religion Chrétienne, on les vit retourner au culte de leurs faux Dieux. Si les Goths passent en Italie, ils renoncent à leurs Dogmes meurtriers, professent le Christianisme, & ne tardent pas ensuite de se ranger sous l'étendard des premiers Séducteurs. Dès que les Turcs, sortis des Contrées Septentrionales, eurent pénétrés en Asie, aussi-tôt ils se déclarerent pour le culte des Arabes. Les Tartares, instruits de l'Evangile auquel ils rendoient des hommages volontaires, n'en écouterent pas moins avidement les discours d'un vil Impos-

teur. La Doctrine de Mahomet captiva enfin leur créance. Quelle inconſéquence dans la foi des Irlandois? Tantôt Idolâtres juſqu'au ſcrupule, tantôt Catholiques juſqu'à la ſuperſtition, le premier événement ſuffit pour étouffer en eux tout zèle pour la gloire des Autels. Les Saxons & les Habitans de la Bohême, ont-ils fait preuve d'une plus grande fermeté pour le maintien de leurs Loix?

A peine le premier bruit de la Réforme eût frappé les oreilles du Nord, que tous les Etats furent émus, & la plus grande partie prit ſur le champ la réſolution de la favoriſer. Le Dannemark, la Suede, la Norvege, pluſieurs Cantons Suiſſes, l'Angleterre, l'Ecoſſe, pouſſerent plutôt des cris de révolte qu'ils ne s'occuperent à faire des réflexions. La partie de l'Allemagne la moins Septentrionale, montra une plus longue réſiſtance contre ces innovations. Quoique les intérêts politiques concouruſſent à la faire chanceler, l'erreur n'a pu y triompher dans toute ſon étendue.

Que l'on rapproche ces changemens preſque ſubits des triſtes révolutions qui déſolerent la France dans ces affreuſes conjonctures. Si quelques François céderent au torrent des

nouveautés, la conftance inébranlable du Corps de la Nation en reçut un plus grand éclat. Cette conduite anonce-t-elle des ames toujours prêtes de flotter au gré du premier vent?

Mais cette viciffitude continuelle des modes dans les habillemens, la parure, les manieres & le cérémonial, ne prouvent-elles pas avec évidence le peu de ftabilité des efprits de la moyenne Région, & en particulier le goût volage des Habitans de la France?

Cette prétendue démonftration, trop avantageufement préfentée par plufieurs Ecrivains, part fans doute du peu de connoiffance des Peuples qu'ils cenfurent. Quoi! auroit-on lieu d'accufer de légéreté un homme précifément parce qu'il change quelquefois fes mefures, tandis qu'il fe propofe toujous la même fin, & qu'il réuffit d'ordinaire à l'obtenir? Cette étude, fuivie de tous les moyens poffibles, ne décele-t-elle pas plutôt fon invincible ardeur de parvenir au but? Telles font les vues générales de la Nation Françoife dans la variété de fes habitudes extérieures. Se plaire à foi-même & aux étrangers, voilà où fe terminent fes premiers voeux. Dans la claffe

des femmes, loin que ce ſoit une ſuite de l'inconſtance attribuée à leur ſexe, cette conduite, bien ſoutenue, offre peut-être le côté le plus eſſentiel de leur caractère. Jalouſes de captiver agréablement les hommages de la Société, ce déſir, qui doit reconnoître des bornes, ne ſouffre jamais chez elles la moindre altération. Dans tous les âges de leur vie, il ſubſiſte le même, & il arrive ſouvent que la vieilleſſe ne fait qu'en augmenter la vivacité. Méritent-elles l'épithete de volages, parce qu'elles emploient toutes les reſſources pour ſe conſerver, malgré le choc des années, le même viſage, & qu'elles s'occupent ſans ceſſe de retenir des graces toujours prêtes à s'échapper? Enfin, appellera-t-on inconſtance, l'envie opiniâtre de reſter toujours ſemblable à ſoi-même ?

Les hommes, gouvernés quelquefois par la même paſſion, doivent au moins, par un motif d'uniformité, adopter le même ſyſtême. L'intérêt de leur gloire éphémere le commande: ils obéiſſent. Mais l'intérêt n'eſt point l'inconſtance. D'ailleurs, l'eſprit éclairé de l'adminiſtration, ſemble favoriſer l'eſſor de ce penchant naturel. Plus d'un Auteur écono-

mique a calculé les avantages réels des modes. Cette Politique, qui n'a point changé en France, eſt la derniere preuve de la ſolidité du caractère de ſes Habitans.

CHAPITRE XXII.

Des avantages ſupérieurs des Habitans de la moyenne Région ſur les Peuples des Climats extrêmes, par rapport à la Société.

LEs mœurs publiques ſont le réſultat des mœurs privées, comme la puiſſance d'un État eſt le produit des forces réunies des Membres qui le compoſent. Ainſi, le pays où les Sociétés particulieres ſont le plus recherchées, les vertus ſociales doivent y regner, & en plus grand nombre, & avec plus de ſplendeur. Cet avantage précieux eſt celui des Peuples de la moyenne Région. Cette qualité, qui eſt un droit au mérite, eſt innée chez les François qui la portent à un degré de délicateſſe auquel le plus grand nombre des autres Habitans du

Globe n'ôſent ſe flater d'atteindre. C'eſt aſſez faire l'éloge du Climat tempéré, que de prouver que l'eſprit de ſociabilité eſt le caractère
1 commun des hommes qui ſont ſoumis à ſes influences. Mille conſéquences utiles & glorieuſes dérivent de ce principe qu'on ne peut déſavouer. Un ſentiment naturel inſpire, à tout être raiſonnable, une ſorte d'horreur pour la vie ſolitaire, & un penchant preſque toujours victorieux pour ſe rapprocher de ſes ſemblables. Donc la Nation, qui a le plus de moyens pour remplir cet objet, eſt celle qui a le plus de facilité pour arriver au terme du bonheur. Telle nous paroît être la raiſon principale qui aſſûre au ſéjour des Zônes tempérées, la préférence ſur les Contrées Méridionales & Septentrionales. Développons ces idées avec quelque étendue.

Le plaiſir & l'intérêt ſont les reſſorts les plus puiſſans qui agitent l'humanité. C'eſt de leur action que s'élancent ces feux qui pénétrent toutes les ames, les embrâſent & les tranſportent. Ce ſont ces deux paſſions qui rallient les hommes ou les diviſent. Tous les pays ſervent de théâtre à leurs jeux. Juſques là, on conçoit que les mœurs des hommes devroient

devroient être uniformes. Quelle différence néanmoins dans leurs habitudes & leurs usages! Seroit-ce la diversité des Loix qu'il faudroit seule accuser? Mais, des Loix arbitraires, ont-elles assez d'ascendant sur les inclinations originelles, pour les étouffer avant de naître? D'ailleurs, quels sont les Législateurs qui aient entrepris de prescrire des réglemens à l'égard des Sociétés privées? Tous ont abandonné, aux soins de la nature & de l'éducation, la maniere de les former. Il appartient à l'esprit naturel de tout disputer, sans contrainte, entre les familles. L'intérêt, par exemple, est le mobile du commerce, & peut-être la cause des liaisons qui subsistent entre les différens Peuples. C'est même le motif le plus sûr, quand il est réciproque, pour en perpétuer la solidité & la durée. Les Sociétés particulieres, celles qui consistent dans la communication des individus entr'eux, reconnoissent un autre principe élémentaire. C'est le plaisir, qui pour lors, attire & rassemble les hommes. De là, il est évident qu'où le plaisir manque, les hommes s'en éloignent. Donc le Ciel, qui inspire les plus vifs sentimens du plaisir, & sous

lequel ils sont le mieux diversifiés, est celui où la Société est la plus gracieuse & la plus recommandable. Ni le Nord, ni le Midi, ne disputeront ce dernier avantage aux Climats de la moyenne Région.

Le plaisir, tel que l'homme peut le goûter, est de trois especes. Le plaisir des sens; le plaisir de l'esprit; le plaisir du cœur. Ces trois sortes de plaisirs, dont la réunion fait les délices, marchent aussi souvent de compagnie dans les pays tempérés, qu'ils se rencontrent rarement dans les Zônes extrêmes.

Au Septentrion, où les graces de l'esprit ont peu d'Adorateurs, & la délicatesse du cœur de très foibles Partisans, le plaisir des sens y est plus connu, plus recherché, plus vanté qu'ailleurs. Le sujet de leurs assemblées ordinaires, est ou de se remplir l'estomach dans des festins plus abondans que magnifiques, ou de se livrer à des exercices qui captivent davantage les mouvemens du corps qu'ils n'intéressent les sentimens de l'ame. Les femmes, dont la complexion comporte peu ces divertissemens laborieux, doivent jouer un rôle subalterne dans ces Sociétés tumultueuses. Leur vanité, qui n'y est pas trop excitée par l'aiguillon de la com-

plaisance de la part des hommes, n'y doit prendre qu'une médiocre satisfaction. Ainsi une moitié des familles est sans goût pour la Société, & dès-lors la chaîne des liaisons est interrompue.

Au Midi, où l'on censure les Banquets des Scythes, parce qu'on y a moins de besoins qu'eux, & qu'on n'y mange précisément que pour vivre, les hommes sont réduits, en quelque maniere, au seul plaisir de l'esprit. Sans doute ce plaisir fourniroit, à la Société, des ressources infinies, si l'esprit des Méridionaux étoit formé pour recueillir ses douceurs. Mais on sait qu'ils préferent la méditation aux discours; &, en cela, ils sont diamétralement opposés aux Septentrionaux qui aiment mieux parler que réfléchir. Cet humeur mélancholique, qui circule lentement dans leurs veines, source intarissable de sensations incommodes, répand encore, sur leur habitude extérieure, un air de contrainte, le poison le plus mortel qu'aient à craindre les Sociétés. D'une autre part, cette basse jalousie, toujours prête à déchirer leur cœur, leur défend d'être sensibles aux charmes de ces tendres épanchemens que l'amitié sincere & honnête offre à qui est

digne de porter ſes pas dans ſon temple auguſte. Or les femmes, qui brillent ſur tout par les qualités du cœur, pourroient-elles être agréablement affectées au milieu de ces Sociétés, quand même la tyrannie de l'uſage leur permettroit d'y figurer ? L'eſprit de ſociabilité n'eſt donc pas & ne peut être celui des Habitans du Midi?

Les Peuples des Zônes tempérées, à peu près également ſenſibles au trois eſpeces de plaiſirs, poſſedent l'art précieux de les varier & d'en jouir avec cette douce modération qui eſt conforme à la trempe naturelle de leur caractère. Si la récréation des ſens a, pour eux, des attraits quelquefois mal réglés, les charmes de l'eſprit & les qualités du cœur n'en attirent pas moins leurs hommes. Chez eux les Sociétés ſe forment, ſe maintiennent & s'embelliſſent par le ſage mélange des plaiſirs. Fondées ſur ce principe, ſavoir, que les autres ne nous ſeront agréables & utiles, qu'autant que nous leur ſerons nous-mêmes utiles & agréables, on calcule, avant de commencer ou d'étendre ſes liaiſons, les avantages qu'on pourra en retirer & en même tems ceux que les autres pourront, à leur tour, ſe pro-

curer de notre commerce. Au Nord, & dans les Contrées Méridionales, les passions trop impétueuses, ou l'esprit trop soupçonneux ne pourroient permettre cette attention, ou la rendroient trop minutieuse. De l'un & de l'autre de ces défauts, naît cette sorte d'indifférence si incompatible avec la suite nombreuse des vertus sociales. C'est en rappellant les principes généraux, qui les développent & les perfectionnent, ces vertus, qu'il sera aisé de prononcer à cet égard en faveur des Originaires de la moyenne Région, & en particulier des Habitans de la France. Ces principes, si essentiels, sont au nombre de cinq. Le premier regarde le genre d'égalité qui doit regner entre les divers membres d'une société. Le second a pour objet la sympathie réelle ou factice qui doit intervenir entre les tempéramens & les inclinations de ses membres. Le troisieme détermine quelle sorte de diversité doit se trouver entre leurs talens. Le quatrieme principe roule sur l'assortiment convenable des Personnes de différens sexes. Le cinquieme enfin a rapport au mélange proportionnel de Personnes de différens âges.

Premier principe. *Où il y a une inégalité*

trop marquée, là ne peut subsister une liaison solide & durable. La liberté, ce don de la Nature si rare au Midi, est la pierre angulaire de toutes les sociétés particulieres. Sans elle, plus de confiance; sans la confiance, plus de candeur; sans la candeur, plus d'essor dans les sentimens, & en conséquence beaucoup de dissimulation & d'hypocrisie. Dans un pareil commerce, la bienséance remplace nécessairement l'honneur. La politique représente la vertu. L'adulation tient lieu de l'estime. Les manieres affectées suppléent au véritable respect. Un assemblage aussi vicieux de mensonge & de déguisement doit toujours menacer de se désunir. Plus les passions sont mises à la gêne, plus elles redoublent d'efforts pour recouvrer leur jeu. Au contraire, où regne l'égalité, on voit naître une douce émulation qui semble vivifier tous les membres de la société. Chacun, guidé par les vues d'un intérêt commun, s'applique sans relâche & avec un zèle toujous nouveau à jouir, & à faire jouir les autres des charmes qu'il y goûte. Tous s'empressent de se communiquer leurs pensées, leurs desirs, leurs joies, leurs découvertes. L'imagination de l'un égaie la morale de l'au-

tre. La raiſon de celui-là vient au ſecours du cœur de celui-ci. Comme tous conſpirent pareillement à la même fin, le premier qui l'atteint a le plaiſir d'y conduire les autres, & tous ſont ſatisfaits. Il eſt évident que l'eſprit d'orgueil qui domine ſi puiſſamment parmi les Méridionaux, ne leur permet pas d'adopter ce principe qui lui ſeroit ſi oppoſé. Les Originaires du Nord, d'une humeur moins hautaine, ſont d'une autre part peu capables de le faire triompher dans la pratique. La vivacité trop impétueuſe de leurs ſens ſeroit peu ſuſceptible de ce ton de modeſtie, & de ces petites combinaiſons d'où réſultent les principaux avantages des ſociétés privées.

Dans la moyenne Région où les mœurs ſont plus douces, les habitudes plus flexibles, on ſe perſuade plus aiſément que cette eſpece d'égalité, que demande la ſociété pour être libre, doit être conſidérée en deux manieres, du côté de la condition & du côté de l'eſprit. Il paroît eſſentiel, ou que le rang qu'occupent les amis dans le monde ſoit à peu près égal, leur patrimoine à peu près le même, ou bien que ceux qui ſont moins illuſtrés par leur naiſſance, moins favoriſés de la fortune, com-

penſent ces défauts relatifs par les qualités brillantes de leur eſprit, ou par les vertus éclatantes de leur cœur. Autrement celui qui, à un nom diſtingué, & à de grandes richeſſes, réuniroit encore un eſprit tranſcendant, imprimeroit même, ſans le vouloir, un reſpect qui, ſelon toutes les apparences, dégénéreroit bientôt en ſervitude de la part de ceux qui manqueroient trop évidemment de l'un & de l'autre de ces avantages. De là naîtroit un ſyſtême de ſubordination, qui, quoique légitime d'ailleurs, ruineroit infailliblement l'étroite harmonie qui doit ſubſiſter entre les particuliers qui forment une communauté quelconque, que le ſeul deſir de l'utile & de l'agréable a pris ſoin de raſſembler.

Reſteroit à conclure, ſi ma plume oſoit écrire des préceptes, que, pour maintenir cette égalité précieuſe dans une ſociété particuliere, il eſt prudent de ne la compoſer que de perſonnes qui ſoient à peu près de la même valeur. D'où j'inférerois que la magnificence extérieure de l'un doit être, en quelque façon, compenſée par le nombre ou l'étendue des talens de l'autre; le rang & le crédit par la beauté & les agrémens de l'eſprit de celui-là; en un mot,

le plaisir des sensations par les délices du sentiment. Dans ce cas, il est manifeste que l'estime mutuelle dont s'honoreront les Particuliers, sera la regle immuable des devoirs réciproques, & mettra le dernier sceau à cet espece de contrat tacite de familiarité, dont toutes les conventions doivent à jamais demeurer imprimées dans les cœurs.

Second principe. *Point de société durable où ne se trouve point une certaine analogie entre les tempéramens & les inclinations.* Quoïque dans les Contrées Méridionales les penchans & les goûts soient peut-être moins variés que dans les Zônes tempérées, l'unité d'intérêt ne contribue d'ordinaire qu'à les diviser. C'est un effet naturel des passions violentes de se heurter les unes les autres, de s'émousser, & de s'éteindre par l'effort de leur réaction. Les Originaires du Nord, moins opiniâtres, mais aussi extrêmes & plus précipités dans leurs désirs, que les Habitans du Midi, doivent plutôt chercher par eux-mêmes les moyens de les satisfaire, que de les attendre d'une société dans laquelle les caprices seroient condamnés à se taire devant les loix.

Troisieme principe. *Diversité de talens dans*

les Personnes qui composent une société : heureux pronostic en faveur de cette société. L'ennui & la jalousie sont, de tous les poisons, ceux qui s'insinuent le plus subtilement dans les sociétés. L'ennui précipite les ames dans une espece de langueur qui approche de la léthargie. Dans cet état, elles n'ont de sentiment qu'autant qu'il leur en faut pour soutenir tout le poids de leur douleur aveugle. La jalousie, plus vive dans son action, est à l'esprit ce que la fiévre est au corps. L'homme, dans cette situation, a toujours soif du bonheur des autres, & devient comme insensible aux attraits de sa propre gloire. La diversité des talens dans ceux qui forment quelque liaison, est le spécifique le plus sûr contre ces maladies cruelles & trop communes dans les pays Méridionaux. Car, suppose-t-on que les Membres d'une même société aient tous précisément les mêmes qualités de l'esprit, ou, ce qui revient au même, qu'ils s'imaginent tous les posséder au même degré d'excellence ? l'amour propre, industrieux à remuer les fortes passions, développera bientôt le germe d'un schisme qui finira par une rupture ouverte. Le premier instant où les amis n'auroient cru avoir que

de l'émulation, feroit infailliblement fuivi par des heures bien longues, auxquelles ils éprouveroient tout ce que la fureur jaloufe a de plus accablant. Ou la monotonie des penfées, des perfections & des habitudes engendreroit le dégoût, ce qui arrive affez ordinairement dans les affemblées des Septentrionaux, où le fuccès plus rapide & plus brillant des uns porteroit les foucis rongeurs dans l'ame des autres. Voilà pourquoi les hommes de la même profeffion font rarement intimes. Ne pourroit-on pas, à certains égards, attribuer à la même caufe le peu de cordialité des parens entr'eux? Quelle différence où fe trouve la diverfité des talens! Alors l'amour propre, remis à fa place, reprend un effor délicat. Tous cherchent à plaire; tous plaifent. Le Savant inftruit, & il s'applaudit d'être utile. L'homme d'efprit amufe, & il eft flatté d'être l'organe de la joie. Tous fe recherchent, parce que tous fe difent en fecret qu'ils ont les mêmes droits de fe faire rechercher. C'eft de la forte que la variété des talens eft auffi avantageufe au maintien de la fociété, que la difcordance des cœurs lui feroit réellement préjudiciable. Or, c'eft une vérité confirmée par les obfervations

du Philoſophe, & atteſtée par les relations de l'Hiſtoire, que de tous les Peuples, ceux de la moyenne Région, ont les talens les plus diverſifiés. N'avons-nous pas eu lieu de remarquer ailleurs que, comme le territoire de la France peut convenir à preſque toutes les productions des autres Climats, les eſprits François ſont, en général, capables de cultiver avec ſuccès tous les Arts & toutes les Sciences?

Quatrieme principe. *Une ſociété, où les femmes n'auroient point leurs entrées libres, perdroit, à coup ſûr, du côté de l'agrément, ce qu'elle ſe flateroit peut-être en vain de regagner du côté de l'utile.* Si l'on fait attention à ce penchant invincible que la nature a donné à chaque ſexe de ſe faire eſtimer l'un de l'autre, il ſera difficile de ne pas convenir que la femme eſt née pour le plus grand bonheur de l'homme, ainſi que l'homme eſt né lui-même pour la plus grande perfection de la femme. Quoiqu'en puiſſent dire quelques Cenſeurs atrabilaires, qui s'empreſſent à ce ſujet de diſtiler la bile noire des Méridionaux, ou qui affectent le ton d'indifférence des Habitans du Nord, il n'eſt pas moins manifeſte aux yeux du Sage, que l'homme avec ſon tempérament

robuſte & ſon humeur auſtere deviendroit bientôt d'un caractère dur & même féroce, ſi la femme, par la ſoupleſſe ſinguliere de ſes manieres & de ſes ſentimens, ne parvenoit à lui inſpirer un certain goût de délicateſſe qui commence toujours par amolir ſon cœur, & qui finit par tempérer les feux trop brûlans de ſon eſprit. Si le commerce des femmes eſt avantageux aux hommes, le commerce des hommes eſt preſque néceſſaire aux femmes. Hélas! foibles de complexion, ayant pour attributs primitifs de leur ame, la vivacité, la légereté, la ſenſibilité, la défiance, pourroient-elles ne pas tomber daus un état de langueur, de trouble, ou de puſillanimité, ſi, guidées par la paſſion qui les dévore de s'attacher les hommes, elles ne ſe ſurpaſſoient elles mêmes, pour devenir leurs ſinges, ou, ſi l'on veut, leurs diſciples?

C'eſt de la ſorte que les excès vicieux de l'homme venant à s'amalgamer avec les défauts de la femme, il réſulte de ces contraires bien combinés, un tout beaucoup moins imparfait. Dès-lors l'homme eſt plus poli, plus docile; & la femme moins volage, moins foible, moins diſſimulée. Leurs

mœurs, en se refondant les unes avec les autres, semblent se rafiner; & leurs passions, à force de se combattre, perdent nécessairement quelque chose de leur premiere fougue, & se soumettent plus volontiers à l'empire de la raison. Ce sont là autant d'heureux phénomenes dont on est redevable à ce commerce honnête des deux sexes, qui, dans la moyenne Région, composent ses sociétés particulieres où l'esprit & le cœur ne s'égarent point au milieu des caprices & des goûts, de la flaterie & de la critique, des paroles & des vertiges, des ridicules & des modes.

Quoiqu'en France & dans les lieux qui jouissent à peu près de la même température, on accorde aux femmes des places quelquefois distinguées dans les sociétés, il n'en seroit pas moins imprudent de les y admettre supérieures en nombre à celui des hommes. Plus d'un inconvénient préjudiciable à l'un & à l'autre sexe s'ensuivroit de ce défaut d'attention. Alors, on conçoit que les femmes, plus dociles peut-être à la voix de l'amour propre, qu'au cri du sentiment, ambitionneroient de donner le ton aux sociétés. Bientôt les entretiens sérieux dégénéreroient en persiflage,

l'Hiftoire en romance, la Philofophie en chanfons, la raifon en fantaifie. Dans ce cas, on parleroit plus fouvent de pompons que de manufactures, de minauderies que de façons; de jolies chofes que de bonnes, d'épigrammes que de maximes. La métaphyfique du cœur abforberoit celle de l'ame, & l'on dédaigneroit le langage majeftueux du génie, pour écouter le jargon équivoque des petits défirs. Les femmes n'auroient pas plus lieu de s'applaudir que les hommes de leur nombre fupérieur dans les fociétés. Que l'on confulte le Code de la Sageffe politique, & on y lira que, dans le monde, la mefure de l'eftime eft prefque toujours la mefure du befoin. A raifonner d'après cette regle pratique, il eft évident que plus les femmes furpafferont, par leur nombre, celui des hommes, plus les attentions des hommes diminueront à leur égard. Le fyftême focial des Méridionaux offre, fur cet article, un cours d'expériences trop fidélement répétées. Si, d'une part, la totalité des femmes paroiffoit en être plus refpectée par le corps de la fociété, chaque femme, en particulier, n'en fentiroit pas moins, d'un autre côté, le défavantage réel d'avoir un grand nombre d'é-

gales : j'ai presque dit de rivales. N'est-il pas démontré qu'en amitié, comme en amour, les femmes sont naturellement très susceptibles de jalousie ? O Peuples ! qui respirez l'air calme des moyennes Régions, vous proposez-vous de former des sociétés qui soient également partagées entre les hommes & les femmes ; je vous les promets agréables. Le nombre des hommes y sera-t-il supérieur à celui des femmes ? Applaudissez-vous : je vous les garantis, ces sociétés, & plus stables, & plus utiles.

Cinquieme & dernier principe. *Trop de disproportion dans l'âge des amis, occasion prochaine de rupture.* En accordant aux Vieillards que les jeunes Personnes leur doivent beaucoup de vénération, & même de la reconnoissance, il n'en est pas moins vrai que, puisque les sociétés ne sont pas seulement fondées sur ces deux sentimens, les âges extrêmes n'en paroissent pas avoir des qualités plus sympathiques. La déférence continuelle qu'exigent les cheveux blancs, & qu'ils ne méritent pas toujours, blesse, à plusieurs égards, cette liberté naïve, fruit précieux de l'égalité. Un homme de quarante ans, ne peut-il pas, avec un jugement

ment ſain & de ſages intentions, perſuader l'amour de la vertu avec autant de facilité & de ſuccès qu'un homme courbé ſous le poids de quinze luſtres? Ce principe, plus univerſellement adopté au Nord & au Midi, que dans les moyennes Régions, eſt, dans ces premieres Contrées, le marteau de la plûpart des ſociétés. Les Méridionaux, accoutumés à n'eſtimer de la femme que ſa premiere jeuneſſe, la couvrent, en quelque maniere, d'indifférence & de mépris, lorſque, chez elle, les ſentimens viennent ſe joindre aux ſenſations. Parmi les Septentrionaux, où les femmes ne ſont preſque rien, & où les hommes ſont tout, la diſproportion de l'âge ſe meſure ſur l'inégalité des forces. Celui-là eſt dèja nonagenaire ſuivant eux, qui, dans leurs aſſemblées, a les bras peu nerveux, l'eſtomac débile, ou les jambes ſans vîteſſe. Sous les Zônes tempérées, où la maniere de compter n'eſt pas la même, la différence de l'âge n'eſt pas ſi promptement ſenſible. A quel âge y eſt-on vieux reſpectivement à la ſociété? On peut l'être dans tous les âges, comme l'on peut paſſer tous les termes de la vie, & arriver au dernier, ſans avoir rien perdu de ſes prérogatives. De même

qu'un jeune homme, dont la ſanté, trop foible pour ſoutenir les fatigues de la guerre, eſt contraint de renoncer à cette glorieuſe profeſſion; ainſi une jeune Perſonne, dont le cœur & l'eſprit feroient uſés, ſe flateroit en vain d'occuper un rang légitime dans les ſociétés. Qu'un Vieillard, au contraire, conſerve encore, dans un corps épuiſé, une ame droite, lumineuſe & honnête, toutes les ſociétés bien choiſies l'admettront avec un empreſſement reſpectueux, parce que ce n'eſt point par le nombre des années, ni par le dépériſſement des forces qu'elles prononceront d'un homme qu'il eſt vieux; mais plutôt par le nombre des défauts, la défaillance des ſentimens & l'extinction des vertus.

Une des premieres cauſes de cette différence de conduite dans les divers lieux par rapport à la ſociété, conſiſte donc, ſuivant ces principes, en ce que, au Nord & au Midi, l'on a fait plus de cas du plaiſir, que de l'utilité; tandis que, dans les Climats tempérés, où les paſſions ſont moins exceſſives, on s'étudie davantage à réunir enſemble l'agréable & l'utile.

CHAPITRE XXIII.

Du Tempérament & des Passions naturelles des Peuples Orientaux & Occidentaux.

IL seroit sans doute essentiel, avant de raisonner avec quelque confiance sur les qualités générales du monde physique, d'avoir mesuré la grandeur des Globes, apprécié le volume des tourbillons, calculé le mouvement des Spheres, combiné l'action des principes élémentaires, pénétré la force des ressorts qui agissent, étudié les rapports secrets des êtres qu'il contient, & parcouru l'étendue des limites qui le bornent. Philosophes, qui prétendez démêler les profonds mysteres de la Nature, avez-vous porté seulement vos premiers pas dans son sanctuaire? Le monde, ce grand tout qui vous occupe, & que vos foibles yeux ne font qu'entrevoir dans la plus petite de ses parties, n'est point assujetti à vos systêmes, puisqu'il n'est pas même soumis à votre examen. S'il nage dans un espace immense, comment ôsez-vous déterminer quelle est sa posi-

tion? L'immensité qui l'environne ne pouvant être le résultat de plusieurs points sensibles, n'est-il pas manifeste qu'aucune de ses parties ne doit être estimée, ni la droite, ni la gauche? Ainsi la surface du monde & sa circonférence sont réellement exemptes de toutes rélations extérieures.

La terre, cette parcelle de l'Univers qui nous est la moins inconnue, ne jouit point de cet avantage. Pressée de toutes parts par des corps étrangers, ses qualités doivent se ressentir des impressions contraires qu'elle en reçoit. Comme elle tire sa principale vertu de l'influence du Soleil, l'aspect différent où elle se trouve à l'égard de cet Astre, contribue beaucoup à faire naître ces variétés singulieres qui s'observent dans son étendue. De là, l'inégalité de la température qui regne entre les Zônes & les Cercles Polaires. De là, la distinction originelle des Climats. De là, le motif raisonnable de la dénomination des Contrées Orientales & Occidentales. Quoi qu'il soit difficile d'assigner le terme précis de ces deux points cardinaux, il n'en est pas moins évident que la propriété des lieux change suivant leur position particuliere, considérée par rapport au

degrés successifs de longitude & de latitude.

Combien de différences sensibles dans l'Atmosphere & les propriétés des Régions de l'Orient & de l'Occident? Là, les premiers rayons du Soleil, qui sont moins brûlans qu'au Midi, ont néanmoins la vertu de purger l'air de ces vapeurs malfaisantes dont il se charge pendant les ténébres de la nuit. Aussi le ciel Oriental, plus pur & plus serein que celui des Contrées Orientales, a une température plus douce & plus bénigne: Ici, où le Soleil lance des feux plus vifs, les Peuples le voient se lever presque toujours dans son Midi. A peine le grand jour vient frapper leurs yeux, qu'une chaleur subite s'empare de leurs sens & les tourmente. De là cette juste préférence que les Philosophes ont unanimément accordée aux Climats Orientaux sur les Régions Occidentales. *Tournez vos regards du côté de l'Orient*, écrit Isaïe, *& considérez la joie que Dieu vous envoie. La justice part du Levant*, annonce le même Prophete.

Autant que le Midi a d'avantages sur le Nord, autant les Contrées Orientales paroissent en avoir sur celles de l'Occident. Il subsiste entre ces divers Climats, une cer-

taine analogie de rapports, qui n'a pu échapper aux obſervations des plus fameux Naturaliſtes. Si les Occidentaux ont une complexion plus robuſte que n'eſt celle des Orientaux, ceux-ci ſont pourvus d'une organiſation plus déliée, & d'une intelligence ſupérieure. L'Hiſtoire, parmi une foule de faits ſemblables, ne nous apprend-elle pas que les Celtes, Originaires de l'Occident, ont pluſieurs fois porté le fer, le feu & des chaînes peſantes dans l'Italie, la Grece & l'Aſie? C'eſt de la ſorte que l'eſprit de conquête a pareillement fermenté chez les Septentrionaux & les Occidentaux. Ainſi le démon des Guerres ſemble être ſorti, dans tous les tems, du berceau de ces Peuples vigoureux, pour répandre l'alarme & la déſolation au Midi & dans l'Orient. Ecoutons l'Empereur *Julien* parler des qualités naturelles de quelques Nations. Les Gaulois & les Germains, dit-il, naiſſent audacieux. Les Grecs & les Romains, moins Occidentaux, ont plus de docilité dans le caractère. Les Egyptiens, plus Orientaux que ceux-ci, ont plus d'induſtrie & moins de courage. La Liberté, ce mot ſi précieux aux Habitans de la Germanie,

n'a point des charmes aussi victorieux pour le Perse, le Parthe, ni le Syrien. Ces derniers Peuples ont le tempérament & les habitudes qu'inspirent les Climats voisins du Midi & de l'Orient. C'est toujours en considérant la Nature dans l'ensemble de ses parties, que l'on parvient à démêler, dans le plan général de sa construction, cette suite nombreuse de rapports, qui, comme autant de chaînons enlassés les uns dans les autres, forment un tout, dont les masses particulieres reçoivent les unes des autres cet éclat singulier d'où résulte une harmonie aussi simple qu'elle est magnifique. C'est en conséquence de ce systême que, si les Régions Orientales, voisines du point d'où semble partir le Soleil pour éclairer l'Univers, ont des qualités physiques très différentes de celles qui s'observent dans les Climats Occidentaux, on apperçoit, avec le sentiment d'une agréable surprise, que ces influences, contraires entr'elles, perdent insensiblement de leur premiere vertu, à mesure qu'elles se rapprochent des Pôles, & viennent, pour ainsi dire, se confondre d'elles-mêmes avec la température de la Zône extrême qu'elles laissent dominer. Telles

les couleurs primitives, adroitement ménagées dans une perſpective, diſparoiſſent entiérement aux yeux les plus habiles; telles les habitudes des Peuples, lorſqu'elles ſe mêlent avec les goûts des Nations limitrophes acquierent certaines nuances étrangeres qui en diminuent ou en augmentent le ton & l'activité. Auſſi les Orientaux & les Occidentaux, ſous un Ciel mitoyen ou dans les Contrées extrêmes, n'ont preſque plus ce caractère qui leur eſt propre ſous le Zénith de l'Orient & du Couchant. Quelque modifiées néanmoins que puiſſe être leurs paſſions, proportionellement au degré de longitude & de latitude qu'ils occupent ſur la ſurface du Globe, il n'en eſt pas moins certain qu'il ſubſiſte toujours des différences plus ou moins ſenſibles entre les Originaires du Levant, proprement dit, & les Peuples qui reſpirent l'air plus épais de l'Occident. Le ſpectacle de la Nature annonce hautement cette curieuſe vérité. L'homme, par rapport à ſon animalité, étant aſſujetti aux loix communes de tous les êtres qui végétent, il s'enſuit que là où il ſe trouve une diverſité poſitive entre ces mêmes êtres, là il doit s'en rencontrer d'à peu

près ſemblables entre les hommes. Ce principe eſt celui qui produit cette variété indéfinie que l'on admire dans les ouvrages de la création. Comme il porte ſon action de toutes parts & en tous les ſens, il ne faut que l'obſerver pour s'aſſûrer des relations habituelles qui regnent entre les Habitans du Nord & du Couchant, entre les Originaires de l'Orient & du Midi.

Nous le répétons : de même que chaque Climat a ſes propres richeſſes, de même chaque Nation paroît avoir ſes vertus & ſes vices naturels. Comme le fer ſe reproduit dans les Contrées Septentrionales à la faveur des fermentations qu'occaſionne la véhémence du feu central, & que l'or brille au Midi dans les plaines & ſur le ſable ſous l'impreſſion brûlante du Soleil, ainſi les qualités primitives de l'homme ſont diverſifiées ſuivant les Zônes & les degrés de leur température. Or, ces mêmes feux, qui embrâſent le ſein de la plûpart des Contrées du Nord, ne ſemblent-ils pas ſe répandre dans les veines de terres Occidentales ? De là cette analogie entre les productions du Nord & celles du Couchant. De là, ces rapports entre la conſtitution

physique & les passions des Originaires de ces deux principaux Climats. Et puisque les molécules séminales des plantes, ainsi que des corps sensitifs, ne prosperent plus ou moins, qu'autant qu'il y a un certain accord entre le chaud & l'humide, n'est-il pas vraisemblable que le calcul des degrés de force de ces élémens dans leur action, doit être celui des avantages ou des défauts de l'organisation animale dans toutes les Régions? Aussi a-t-on observé que, là où les arbres croissent le plus facilement; là, les hommes sont d'ordinaire d'une plus belle stature. Où les plantes se multiplient avec le plus d'aisance, la population n'y est-elle pas plus nombreuse, si d'ailleurs les loix sociales ne restreignent point sa fécondité? Vers le Septentrion, où l'on voit d'immenses forêts & d'abondans pâturages, les animaux n'y sont-ils pas plus communs, d'une plus grande taille, & les familles proportionnellement plus étendues? Quelle différence entre ces Pays & ceux du Midi! En Afrique, où le Voyageur rencontre à peine quelques arbustes plantés çà & là, (si l'on en excepte les montagnes) combien les hommes, & la plus grande partie des

animaux, ne paroiſſent-ils pas avoir dégénéré ? S'il eſt inconteſtable que la meſure de la ſubſiſtance ſoit la meſure de la population, il ne ſera pas moins vrai de dire que la qualité de la ſubſiſtance déſigne pareillement la qualité de la population. Cette vérité ne perdroit point de ſon évidence dans le parallele des Orientaux & des Occidentaux. Ceux-ci, pourvus d'une organiſation plus robuſte, n'habitent-ils pas un Climat plus fertile ? Dans les Régions du Levant, où les influences céleſtes ſont communément plus agréables que dans les Contrées de l'Occident, les fruits y ſont preſque toujours plus délicieux, que nutritifs. Sous le Pôle Arctique, dans ces triſtes lieux où les rivieres & les lacs ont l'affreuſe conſiſtance de la terre ferme, la diſette d'alimens cauſe la rareté des hommes. Sous cette Zône extrême, le froid exceſſif a des effets auſſi pernicieux qu'en occaſionnent les chaleurs trop durables & trop violentes. Dans l'une & l'autre poſition, tous les êtres ſont dans un état de contrainte & de ſouffrance. Les plantes ne s'y développent qu'avec effort. Les hommes ne s'y élevent qu'au-deſſous de la taille moyenne L'a-

me, trop ſouvent aux priſes avec les douleurs phyſiques, perd de ſon activité primitive, & la nature languiſſante n'eſt plus guères capable de tenter des phénomenes. Telle eſt la raiſon bien ſimple de la plus parfaite reſſemblance des hommes entr'eux dans ces terribles Climats, que ſous un ciel tempéré, ou dans les Contrées plus riantes de l'Orient & de l'Occident.

Ce n'a donc point été une conjecture hazardée, lors de la diſtribution ſyſtématique des Peuples relativement aux Climats, d'eſtimer, d'un ordre ſupérieur, les Originaires de la majeure partie des Zônes Méridionales. Des Orientaux, qui partagent avec eux l'avantage d'être ſoumis à des influences à peu près ſemblables, doivent occuper, en conſéquence, un rang diſtingué parmi les Habitans du Globe. Leur berceau ne fut-il pas celui de la plûpart des ſciences utiles, comme il l'a été du genre humain? Auſſi ſpirituels & moins enthouſiaſtes que les Méridionaux, leur caractère eſt ſuſceptible de toute l'aménité de leur température. Plus foibles que les Occidentaux, on ſeroit tenté de croire qu'ils tirent leurs principales forces

de l'opiniâtreté de leurs habitudes. Les passions naturelles, dont la voix turbulente est entendue dans tous les lieux, se font particuliérement respecter parmi eux. La longue présence du Soleil sur leur horizon, en remuant leurs sens avec moins de rapidité qu'au Midi, où ses impressions sont plus subitement énergiques, ne les en échauffe pas dans un moindre degré. Si les goûts y ont moins d'emportement, les délires n'y sont pas moins communs. Les femmes, plus délicates, & dès-lors plus faciles à céder aux attraits de l'Atmosphere qui les entoure, s'abandonnent, sans beaucoup de résistance, à tout l'essor des inclinations qu'elle leur inspire. Sous le ciel de l'Orient, cette partie ailleurs essentielle de l'humanité, le diminutif de l'homme dans les sociétés, a dû perdre de ses prérogatives à mesure qu'elle a perdu quelques nuances de sa raison. Leur esprit étant offusqué par les vapeurs continuelles qui s'élevent du fond de leur cœur, qui est sans cesse dans l'agitation, il n'a pas été difficile d'enchaîner leur liberté. C'est vraisemblablement une des causes qui, dans ce Climat, les a réduites à cette dure extrémité de ne

ſupporter le fardeau de la vie que pour boire dans le gouffre de l'ennui, de la jalouſie & du déſeſpoir, avec la volupté paſſagere, la ſoif intariſſable des vrais plaiſirs.

CHAPITRE XXIV.

De la Complexion & des Qualités naturelles des Habitans des Montagnes, des Vallées & des Plages venteuſes.

QUE la perfection de l'Univers, ſemblable à celle qu'on demande inutilement de toutes les grandes machines qui ſortent de la main induſtrieuſe de l'homme, conſiſte à ne connoître que le plus petit nombre poſſible de loix pour la conduite générale de ſes puiſſans reſſorts, c'eſt une vérité qui a retenti dans toutes les Ecoles de la Philoſophie. Le monde ſublunaire, quoique le réſultat de traits de différentes grandeurs, de nuances de diverſes teintes, de rapports & de combinaiſons preſqu'infinies dans leur maniere d'être & de ſe manifeſter, n'en brille pas d'un moindre éclat par ſa belle ſim-

plicité. Ainsi l'œil, qui se promene sur le théâtre de la Nature, voit par-tout, avec une surprise & une admiration égale, le même esprit qui dirige, la même vertu qui agit, & cependant des effets qui contrastent. Sous le même Climat, combien de variétés, combien de contradictions? Sous la Zône Torride, n'y a-t-il pas quelques Contrées où les Habitans ont la complexion des Originaires des Terres Polaires? Les influences célestes souffrent-elles des variations incertaines, ou la situation inégale des lieux particuliers suffit-elle pour causer ces différences? N'est-il pas démontré que là où les Elémens cessent de se trouver dans la même proportion, là les végétaux ne doivent plus avoir des qualités identiques. Or, dans les plaines & sur les plages venteuses, le feu, l'air & l'eau ne se balancent point dans les degrés uniformes d'un juste équilibre.

La discordance des vertus élémentaires entr'elles, relativement à quelques lieux particuliers, est donc la raison précise pour laquelle les principes généraux des influences n'ont point, dans toute l'étendue des Zônes, la même efficacité. Alors leur impression, dont l'énergie reste toujours dans la dépendance des

causes subalternes, doit être plus ou moins modifiée suivant la variété des dispositions topographiques. De là, ces différences originelles entre les Habitans d'un même Climat. L'homme, placé entre le ciel & la terre, devenu le centre d'un tourbillon trop foible & trop restreint pour ne pas céder aux mouvemens successifs & quelquefois irréguliers des tourbillons majeurs qui l'environnent, est nécessairement assujetti aux désordres qui peuvent survenir dans l'Atmosphere. Ainsi cette certaine harmonie qui regne entre les êtres qui le dominent, ou sur lesquels il domine, vient-elle à changer, son état physique risque d'être altéré, & c'est ce qui arrive assez ordinairement à ceux qui quittent le séjour des plaines, pour établir leur domicile sur les montagnes. Quoique, dans cette supposition, les Loix générales, adoptées à chaque Climat, souffrent des exceptions sensibles, les principes, communs à tout le systême de la Nature, n'en sont, ni moins lumineux, ni moins immuables. N'est-ce pas toujours du degré de proportion qui se trouve entre l'eau, l'air & le feu que résulte les qualités de la température & le développement plus ou moins heureux des productions?

Les

Les montagnes, où l'Atmosphere est ordinairement moins chargée d'exhalaisons & de vapeurs épaisses que dans les vallons, doivent être enveloppées d'un air plus pur, plus sec & plus actif. De ces propriétés favorables de l'air, dépendent sur tout les premiers avantages de l'organisation. Tous les végétaux ressentent la vertu supérieure de l'influence de cet Elément. Combien le Barométre, entre les mains d'un habile Observateur, ne pourroit-il pas aider à la découverte de mille vérités importantes qui nous sont encore inconnues? La voie de l'expérience est la plus sûre, & c'est par son moyen qu'il est facile de constater qu'il subsiste, dans l'ordre commun des complexions, à peu près les mêmes degrés de différence entre les Habitans de la montagne & ceux de la plaine, qu'il y en a entre les Peuples du Nord & les Originaires du Midi.

Dans la Région des montagnes, toujours plus froide que n'est celle de la plaine, les animaux doivent croître plus robustes & plus vigoureux. Le feu intérieur y étant plus concentré, le sang doit y être dans une plus grande effervescence. De là, une suite nombreuse de bons effets relatifs à la constitution de

tous les êtres. Ainsi, à mesure que la montagne a plus d'élévation, & que les hommes, qui la cultivent, respirent un air plus exalté, la température y acquiert proportionnellement plus d'analogie avec celle qui regne dans les Contrées Septentrionales, & en conséquence les qualités physiques des végétaux y sont plus ressemblantes. Ce n'est donc pas, comme l'ont pensé quelques Naturalistes, parce que les Montagnards sont plus près de l'Empyrée, qu'ils naissent avec une plus ferme consistance dans les nerfs, que les Habitans des vallons. Au Nord, où les montagnes sont, pour l'ordinaire, moins humides que le sol des plaines, il s'ensuit que l'organisation doit y avoir plus de ressort, & les passions plus de tendance à la vivacité. Au Midi, où les montagnes n'éprouvent point l'excès durable des chaleurs de la basse région, l'humide radical dans les animaux risque moins de s'évaporer, & alors le progrès des molécules séminales ou nutritives n'est, ni retardé, ni interrompu. De ces principes, il résulte que, de tous les lieux habités, le Climat des montagnes est le plus salutaire à la vie. Consultez les Amateurs de l'*Orbinole-*

gie, & ils vous enseigneront de concert, que, de tous les oiseaux, les mieux constitués sont ceux qui promenent leur séjour dans la Région la plus élevée. Cet avantage est commun à la plûpart des plantes N'est-ce pas sur les montagnes où le Botaniste courageux fait les herborisations les plus curieuses & les plus utiles? Le bois, coupé sur un terrein montueux, n'a-t-il pas une qualité supérieure au bois de la même espece qui croît dans les plaines?......

Cette uniformité de tempérament dans les êtres qui végétent sur les lieux escarpés, n'est point générale pour le circuit entier des montagnes. Comme il arrive rarement que leur sommet soit cultivé, il est essentiel de distinguer avec soin quel est l'aspect des colines habitées. Confondre l'exposition du Nord avec celle du Midi, ce seroit renverser l'ordre primitif des influences, dont la vertu ne se manifeste point ailleurs avec plus d'évidance que dans le parallele fait entre les colons des parties de la même montagne. Si, sous un ciel mitoyen, toutes les températures paroissent, en quelque sorte, se réunir dans ces petits espaces, on y observe pareillement le germe de

toutes les habitudes, de tous les penchans & de tous les goûts naturels. A partir du point qui regarde le Nord, pour peu que la montagne ait une certaine étendue dans son contour, que de nuances dans l'organisation, & les inclinations qui se dégradent insensiblement & sont peu semblables à elles-mêmes considérées dans leur rapport direct, soit avec l'Orient, soit avec le Midi ou l'Occident. Ce n'est pas néanmoins que les Montagnards, au milieu de cette diversité dans leur maniere d'être, aient les mêmes affections que les Peuples de la plaine & des vallées voisines. Pourvus d'une complexion qui conserve toujours, même sous les Zônes brûlantes, un caractère d'affinité avec les tempéramens Septentrionaux, la férocité parmi eux est assez constamment en proportion de la supériorité de leurs forces. Aussi, de tous les bras qui agissent pour le bien physique, ceux qui défrichent les terreins montueux, se prêtent le plus facilement & avec le succès le plus certain, aux travaux les plus pénibles. Le courage de ces hommes, excité par la qualité de l'air qu'ils respirent, & soutenu par des efforts continuels, les rend justement formidables aux Habitans des Vallons,

qui, avec plus de reſſources pour ſatisfaire à leurs beſoins, menent une vie plus commode & plus oiſive. Que l'ame des Montagnards participe de la dureté de leurs organes, c'eſt un heureux défaut qui les préſerve des atteintes de cette fauſſe délicateſſe qui fait la honte & la ruine du plus grand nombre des Originaires des plaines, &, en particulier, des vallées.

Cette force majeure des hommes de montagne ſe fait donc pareillement admirer dans les Régions du Nord, & dans les Climats du Midi. Eſt-il un Voyageur qui ne parle avec complaiſance de la taille avantageuſe des Originaires du mont Atlas? N'eſt-ce pas parmi eux que les petits Souverains de la Numidie & de la Mauritanie s'empreſſent à l'envie d'enrôler des Soldats? Quelle bravoure dans ces peuplades qui occupent les terreins montueux de l'Arabie! De quelle vigueur ne font point preuve les femmes de ces audacieux brigands? Quelque tentatives qu'aient répétées leurs voiſins pour les ſoumettre aux loix du droit commun, leur humeur féroce a-t-elle quelquefois conſenti à ſe prêter aux premieres regles d'une juſte diſcipline? Le mot Indépendance n'eſt-il pas pour eux le cris victorieux du combat?

Toujours difpofés à ravager les riches campagnes de Damas & de la Paleftine, ces Barbares ne forcent-ils pas le Grand-Seigneur, malgré l'éclat & le reffort abfolu de fa puiffance, de refpecter leurs paffions, & d'achéter, au poids de l'or, la paix qu'ils pourroient lui vendre à plus haut prix? Quels prodiges d'héroïfme n'ont pas illuftré la Nation des anciens Marfes qui regnoient fur le mont Apennin? *Quel général, fans les Marfes, ôferoit fe promettre l'honneur du triomphe*, Quelles vives alarmes n'ont pas mille fois répandu, dans les plaines qui les environnent, les Habitans des monts Pyrennées? Si, dans ces derniers tems, on a travaillé à les affujettir à une certaine forme de difcipline, combien de difficultés n'a-t-il pas fallu furmonter? Avec quelle adreffe ces efprits inquiets & fougueux n'ont-ils pas dû être ménagés? Combien le fuccès n'a-t-il pas été fouvent équivoque? Les Montagnards, dans la Suiffe & parmi les Grifons, ont-ils fait paroître moins d'intrépidité? Guftave feroit-il jamais parvenu à réduire la Suéde fous fon obéiffance, fi, avant de donner tout l'effor à fes défirs ambitieux, il n'avoit commencé par fe concilier la bienveillance, & par obtenir

les services des Peuples qui fixoient leur séjour sur les montagnes de cet Empire? L'Histoire de tous les Pays & de tous les Conquérans, le premier Code de la politique & de l'administration, ne conserve-t-elle pas, dans tous les siècles, la mémoire de semblables vérités?

Autant la complexion des hommes de montagne est forte & vigoureuse, autant celle des hommes qui habitent les vallées, & sur tout les lieux marécageux, est foible & débile. Cette différence, sensible dans toutes les Zônes, est plus particuliérement remarquable sous le ciel du Midi. Quoique les Originaires d'un territoire humide soient communément d'une grande taille, par la raison que leur tempérament, chargé d'humeurs, facilite aux nerfs le moyen de se dilater, il n'en est pas moins certain que l'intempérie de l'air embarrasse l'activité naturelle du feu élémentaire, & devient le principe d'une foule de maladies. Si un teint fleuri est le pronostic heureux d'une santé brillante, les Peuples des marais, privés ordinairement de cet avantage extérieur, doivent mener une vie pleine de mélancholie & de langueur. Aussi les Physiciens ont-ils observé que les épidémies désoloient fréquem-

ment leurs familles. Combien ce fléau n'a-t-il pas souvent affligé les Habitans de la basse Egypte? De toutes les Provinces de la France, l'Aquitaine n'a-t-elle pas été la plus exposée à ces affreuses calamités? Le limon des marais est-il, d'ailleurs, propre à faire germer le courage? Le problême est facile à résoudre. Qui ne sait pas que le sol des grandes passions est, en général, ces campagnes arides, où, ni la chaleur, ni le froid de l'Atmosphere, ne retranche rien de la salubrité de l'air qui y circule.

Ainsi les qualités originelles de l'homme sont tellement analogues aux propriétés naturelles du sol qu'il cultive, qu'une riviere placée plutôt d'un côté que de l'autre, suffit pour y apporter un changement considérable. Quelle diversité frappante entre les Habitans des bords opposés du Danube, du Niger, du Tage, de l'Asope, &c.! Comme ces fleuves séparent, dans leurs cours, les Septentrionaux d'avec les Méridionaux, & qu'ils gênent le commerce mutuel qu'il leur seroit aisé d'entretenir dans une plaine unie, ces Peuples, dont le mélange devient plus rare, suivent plus précisément les impressions de leur propre Cli-

mat. Auffi voit-on avec furprife les Habitans du rivage Méridional du Niger, petits, foibles & d'une couleur brunâtre; tandis que ceux qui ont pris naiffance fur l'autre bord, ont une haute ftature & une belle organifation. Ce n'étoit donc pas l'amour feul de la Patrie qui infpiroit à Platon de remercier les Dieux de lui avoir donné le jour dans le territoire d'Athènes, plutôt que fous l'horizon de Thébes. Quoique ces deux Villes Capitales, dont le fleuve Afope partageoit les Domaines, ne fuffent éloignées l'une de l'autre que de vingt mille pas, il eft furprenant combien leur Atmofphere étoit peu femblable. Les Athéniens, plus Méridionaux, jouiffoient d'une température plus faine & plus gracieufe. Quand les yeux font flatés d'un bel afpect, l'ame ne reffent-elle pas une certaine gaieté qui n'eft point indifférente à la qualité de fes opérations?

De même que la falubrité des montagnes varie fuivant l'expofition des colines, de même le féjour des vallées eft plus ou moins avantageux, felon leur pofition différente. Plus fertiles que les lieux efcarpés, les vallons offrent des douceurs que la plaine laiffe

à peine entrevoir. Mais, quelle eſt l'eſpece d'hommes que nourriſſent ſi délicieuſement ces riches Contrées? Seroit-il vrai qu'à meſure que la terre eſt plus féconde, le cœur humain eſt en proportion plus vicieux & plus dépravé? Il eſt donc rare que la vertu nage dans l'abondance. Les deſirs, trop aiſément ſatisfaits, traînent donc à leur ſuite le dégoût, la nonchalance & la moleſſe. Ces défauts ſont les crimes trop ordinaires aux Habitans des vallées. Mauvais Economes, *plus* mauvais Soldats; leurs organes ne ſavent ſe réveiller que pour la volupté, & leur eſprit, occupé du ſeul plaiſir des ſens, ne connoît bientôt plus, ni l'utile, ni l'honnête. Tel eſt le portrait, que nous deſſine *Athénée*, du déſordre des Lydiens & des Umbriens. Quels pinceaux n'emploie pas le même Auteur pour nous donner quelques idées des mœurs impures des Sybarites? Ces Peuples, dit-il, que n'éclairoient preſque jamais les rayons, ni du Soleil levant, ni du Soleil couchant, n'avoient d'autres goûts que ceux qui, dans le ſein de l'opulence, conduiſent aux plus infâmes débauches. Ces traits d'une triſte expérience, qu'il ſeroit facile de multiplier,

caractérisent suffisamment la tendance naturelle des passions auxquelles sont sujets les Originaires des vallées, sur-tout lorsqu'elles sont situées au-delà du quarante cinquieme degré, à compter du Pôle Arctique.

Une vérité affligeante, & qui répand sur l'humanité un nuage de honte, c'est que les hommes sont physiquement meilleurs, à raison inverse de la bonne qualité du territoire qu'ils cultivent. Ce principe, qui est toutefois susceptible de quelques modifications, n'est que trop généralement prouvé. Plus d'un Législateur en a senti toute la force. Plus d'un Conquérant a eu l'art de le faire servir au succès de ses entreprises. Non; les habitudes naturelles, entre les Originaires d'un sol fécond & d'un terrein ingrat, ne sont point analogues. Ceux-ci sont d'ordinaire robustes & courageux. Ceux-là sont lâches & timides. Ceux-ci aiment les Arts & les cultivent avec honneur. Ceux-là négligent jusqu'aux premiers élémens de l'industrie. Dans les Contrées où regne l'abondance, les Habitans se glorifient, en quelque sorte, de leur inutilité. Dans les lieux où la disette touche de près à la fainéantise, la paresse est mise au rang des

crimes principaux. Tel eſt l'effet bizare de cette inégalité primitive des dons de la Nature dans les différentes parties de la terre, quoique les beſoins de tous les hommes ſoient à peu près les mêmes. C'eſt ainſi que les propriétés du ſol, étant bien connues, on réuſſit plus ſûrement à démêler celles des êtres qu'il alimente.

Admirons encore ici la parfaite analogie qui ſubſiſte entre les paſſions naturelles de l'homme & l'influence particuliere du *Climat* ſous lequel il fixe ſon ſejour. Les Originaires des plages venteuſes ne ſont-ils pas communément d'une humeur plus volage & d'un caractère plus farouche que ceux qui vivent ſous un ciel calme & tranquile? Comment l'ame pourroit-elle goûter les douceurs de la paix, tandis que le corps qu'elle anime, eſt ſans ceſſe interrompu dans ſes fonctions par la guerre des élémens qui l'environnent? L'eſprit, au milieu du tumulte des organes, a-t-il une puiſſance bien libre de ſe livrer aux profondes méditations? Comparez les habitudes du Sage avec les manieres de l'inſenſé. Le premier a une démarche pleine de gravité & de décence. Le ſecond fait éclater, dans le

désordre de son maintien, tous les traits de sa folie. L'un cherche le repos : toutes ses affections sont réglées. L'autre paroît vouloir s'élancer de tourbillon en tourbillon : on diroit que ses sens sont incapables de recouvrer leur premier équilibre.

Pourquoi les Originaires de la plûpart des côtes maritimes ont-ils un tempérament plus inégal & des passions plus indociles que les Habitans des plaines ? Le bruit presque continuel des flots de la Mer & le souffle impétueux des vents contraires, sont, par une juste conséquence du même principe, les causes raisonnables qu'en doit assigner le Naturaliste.

CHAPITRE XXV.

De l'influence générale des Loix sur le tempérament & les inclinations des hommes dans tous les Climats.

QUELQUE puissante que soit l'influence des causes physiques sur la complexion & les habitudes de l'homme, l'empire des Loix a une

vertu qui lui est infiniment supérieure. La volonté, essentiellement libre dans le cours de ses opérations, n'est point assujettie à satisfaire servilement tous les appétits que la Nature inspire. Si les sens livrent de rudes combats aux facultés intellectuelles, ces mêmes facultés ont la force de résister, & remportent des victoires fréquentes sur les sens. Alors le cœur, éclairé par la lumiere tranquile de l'entendement, s'enflamme ou se réfroidit. De là, naissent les réflexions capables de vaincre les goûts momentanés & ce courage nécessaire pour surmonter un desir qu'a fait éclore l'effervescence de la chair & du sang.

Une preuve que les ressorts physiques, dans le cours ordinaire des choses, doivent le céder aux influences morales, c'est que de toutes les causes qui font quelqu'impression sur les ames, la raison de l'intérêt a le plus fort ascendant. Or, que sont les Loix, sinon les regles déterminées de ce mobile le plus universel des actions humaines. Telle que soit la délicatesse des sentimens, l'intérêt se relâche-t-il de ses droits? Susceptible de mille modifications singulieres, son essence reste immuable. N'est-ce pas la voix de l'intérêt

qui appelle le Solitaire dans le désert, & qui invite le Militaire à courir le hazard des batailles. Dans l'un, l'intérêt se transforme en une vertu chrétienne. Dans l'autre, il prend le caractère de l'honneur & du patriotisme. De la combinaison de ces différens intérêts sont dérivés les Loix Politiques & les motifs supérieurs de l'obéissance qui est dûe aux Loix religieuses. Sous toutes les Zônes & dans toutes les circonstances possibles, il est donc manifeste que c'est l'intérêt bien ou mal dirigé qui commande; & qui, lorsqu'il se confond avec le principe de la volonté, montre une énergie à laquelle les causes extérieures sont incapables de résister. Des impulsions d'un ordre surnaturel concourent souvent, il est vrai, à établir une heureuse harmonie entre ces puissances disparates. Le monde intellectuel ne peut-il pas avoir ses mouvemens généraux & ses phénomenes? La sphere des moralités est éclairée par un Soleil, dont les phases nous sont inconnues. Les cœurs, quoique souverainement maîtres de leurs opérations, n'en sont pas moins exposés à ressentir ces touches bienfaisantes qui les charment & les transportent sans les gê-

ner, ni les contraindre. C'eſt un myſtere profond que la Philoſophie doit reſpecter, que le Théologien entrevoit, mais qu'il appartient ſeulement à la Foi de pénétrer.

Auguſte & ſainte Religion, quelles heureuſes merveilles n'ont point opérées tes Loix ſublimes dans tous les âges, dans tous les Climats, parmi tous les tempéramens & les caractères! Quelle ſemence de vices une éducation chrétienne ne peut-elle pas étouffer? Quelles vertus n'a-t-elle pas le pouvoir de faire éclore & de développer? Au Midi, ne métamorphoſe-t-elle pas les paſſions voluptueuſes en eſprit de pénitence & d'auſtérité ? Au Nord, ne réprime-t-elle pas l'intempérance naturelle, pour y ſubſtituer les inclinations de paix & de frugalité ? Sous les Zônes mitoyennes, avec quel ſuccès n'y inſpire-t-elle pas l'amour de la juſtice & le mépris des richeſſes? Dans tous les lieux où ſes Oracles ſe font reſpecter, mœurs, uſages, goûts, manieres, penchans, habitudes, & juſqu'aux appétits de premiere néceſſité, tout s'arrange & ſe compoſe ſuivant l'harmonie de ſes préceptes & de ſes conſeils.

Ces admirables révolutions, que le Code Evangélique

Evangélique a causées dans les Etats qui l'ont adopté, les Loix faussement religieuses, ont quelquefois essayé avec quelque succès de les produire chez les Nations. Si les Romains n'eussent dressés des Autels à la Gloire, la liste des grands Personnages qui ont illustré leur République, seroit certainement moins nombreuse. Combien le dogme insensé du Fatalisme n'a t il pas formé de Héros, s'il est permis d'honorer de ce titre des ames aveugles, sanguinaires & fanatiques.

Quelque considérable que soit l'ascendant des dogmes religieux sur le cœur des Peuples, le ressort moins étendu des Loix civiles n'en a pas une moindre efficacité. Plus d'un Législateur, en réformant l'administration publique, est parvenu à créer des hommes & à donner la vie à de nouvelles ames. Donc la puissance légale peut pareillement triompher des influences physiques.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

Fin de la Table des Matieres.





[illegible]







